



DE L'ÉCHANGE
DE MAILS À LEUR
RENCONTRE AU DIVE
BAR, DÉCOUVREZ LA
TUMULTUEUSE HISTOIRE
DE JOE ET D'ALEX !

TWIST

KYLIE SCOTT

DIVE BAR
VOLUME 2

Emoi

Kylie Scott

TWIST

DIVE BAR VOLUME 2

Roman

*Traduit de l'anglais (Australie)
par Eva Roques*

& moi

DU MÊME AUTEUR DANS LA COLLECTION &MOI :

Rock, 2015.

Play, 2015.

Sing, 2015.

Slow, 2015.

Dirty, 2016.

www.collection-emoi.fr

Titre de l'édition originale :
TWIST
Publiée par St. Martin's Griffin

Ouvrage publié sous la direction éditoriale de Marie Chivot-Buhler

Maquette de couverture : Evelaine Guilbert
Photo : © Geribody, wasansos1, seregam / Thinkstock

ISBN : 978-2-7096-5812-6

© 2017 by Kylie Scott. Tous droits réservés.
© 2017, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.
Première édition avril 2017.

À mes lecteurs, merci

1

Fini de jouer la prudence.

Je me tenais devant le Dive Bar, les mains tremblantes et le cœur tambourinant dans ma poitrine. Foutus nerfs. Allez-y, faites-vous plaisir. Je ne retournerai pas me cacher à Seattle. Pas maintenant. Attention, beau mec sexy d'Internet, me voilà. Oui, le destin, sous la forme de ma petite personne – et d'un billet d'avion –, était arrivé à Cœur d'Alene, au nord de l'Idaho.

Bon. Nous y voilà.

Je pris une profonde inspiration et fis bouffer mes cheveux (bruns et mi-longs). Val, ma meilleure amie, m'avait maquillée des heures plus tôt et elle connaissait son affaire. Rien n'avait osé bouger. Je lissai les plis de ma robe (courte et noire). Épaules en arrière, seins en avant, selon les instructions. Bon, d'accord, mes orteils étaient en train de congeler dans ces fichus talons vertigineux en daim noir et mes jambes et mes bras nus étaient couverts de chair de poule, mais qu'importe. Val et la vendeuse m'avaient soutenu que j'étais fabuleuse dans cette tenue. Carrément sexy et un milliard de fois plus canon que d'habitude, grâce à mon push-up et à ma gaine amincissante.

Je me faisais l'effet d'une poule de luxe, mais bon. Tant pis. Les premières impressions sont déterminantes. Et si Val et la vendeuse avaient raison, cette première impression-là était la bonne – contrairement à celle que donnait ma sempiternelle tenue pour les rendez-vous galants : bottines, jean et chemisier. Mais avouons qu'en général je n'étais pas aussi gaga d'un mec que je l'étais d'Eric Collins. Ces rancards n'avaient d'ordinaire qu'une fonction purement hygiénique.

Oui, je sais. Choquant. Une femme célibataire qui se livre régulièrement à des rapports sexuels sans lendemain. Sans même un semblant d'attachement au mâle dans l'équation. Clouez-moi au pilori ! Valerie me considère comme une handicapée sentimentale mais j'aime ma vie sans complications, seule chez moi en pyjama. Quant aux relations ? Une grosse source d'ennuis. Et pourtant, voilà que je me retrouvais dans le nord de l'Idaho espérant, malgré toutes mes convictions, récolter engagement et complications. Le monde extérieur me terrorisait mais Eric Collins m'importait trop pour être relégué au simple rôle de cyber-fantasme. Il fallait que je le voie, que je découvre pourquoi une semaine plus tôt il avait soudain disparu des radars. Me pointer à sa soirée d'anniversaire ajoutait simplement un peu de piquant à l'événement.

Peut-être avais-je un peu trop joué avec Barbie Mariée étant gamine.

Le panneau « fermé » était accroché sur la porte du restaurant, les lumières extérieures éteintes. Mais à l'intérieur la fête battait son plein. Musique sourde et conversations animées se déversaient dans l'air froid de la nuit. Le tonnerre grondait au loin, le vent soufflait. Même la météo me disait d'arrêter de procrastiner.

Malgré l'écriteau, la porte n'était pas verrouillée. Mon bagage cabine tressautant derrière moi, je m'aventurai à l'intérieur. Personne ne me prêta d'abord attention. Une bonne dizaine de gens discutaient au bar, un verre à la main. Une délicieuse odeur de pizza me tordit l'estomac. J'avais été trop nerveuse pour manger quoi que ce soit dans l'avion ou même avant.

Soudain, j'eus le souffle coupé. C'était lui.

La vache ! Il était encore plus beau en vrai que sur sa photo de profil. Il aurait fait honte à un top-modèle. Il rayonnait littéralement, ses longs cheveux bruns et son sourire ultra-bright étincelant sous les lumières. (Non que je fasse fi de son esprit, hein. Après tout, notre relation s'était cantonnée jusque-là au niveau très platonique des messages électroniques. J'avais simplement mérité de voir un peu de chair, voilà tout.)

Toute la tension accumulée en moi retomba et mes épaules s'affaissèrent de soulagement. Le sourire sur mon visage, lui, n'en finissait plus de s'élargir. Il paraît que personne ne dit vraiment la vérité sur Internet. Mentir à des inconnus et partager des photos de chats était en gros ce pour quoi le Net avait été inventé. Oui, monter dans cet avion avait été un coup de poker. Eric aurait pu être un pervers de deux cents kilos rêvant d'obtenir des photos de mes nichons pour se palucher. Il aurait pu avoir cinq femmes, être père de quarante-trois enfants, et espérer que j'accepte de rejoindre la petite famille pour pondre quelques bambins supplémentaires.

Mais non. Il était exactement ce qu'il avait prétendu être. J'espérais simplement correspondre à ses attentes. Une boule dure se forma au creux de mon ventre. Je n'avais pas caché mes cuisses épaisses ou ma petite taille de soutien-gorge. Il m'apprécierait en chair et en os, ou pas. Je ne pouvais plus y faire grand-chose maintenant.

Une personne se retourna et remarqua ma présence. Puis d'autres l'imitèrent jusqu'à ce que le silence se fasse dans la salle.

— Salut, lança une voix. Désolé, nous sommes fermés. C'est une soirée privée.

— Je sais, répondis-je en me frayant un chemin à travers les tables jusqu'à Eric.

Je ne le quittai pas une seconde du regard. J'en avais les larmes aux yeux. L'excitation du moment menaçait de causer ma perte. Jamais je n'oublierais cette soirée. Il était si beau, si merveilleux. J'avais déjà bien craqué sur lui rien qu'en lisant ses e-mails mais c'était ça, le fait de se retrouver enfin tous les deux dans la même pièce et de sentir cette connexion entre nous, qui finit de me convaincre.

Eric Collins était foutu. Il allait être tellement séduit que ça allait faire mal, et moi, Alexandra Parks, je serais celle qui le séduirait.

Maintenant que je m'étais rapprochée, impossible de me retenir plus longtemps. Je me jetai à son cou. Et comme je m'y attendais, il me rattrapa.

— Joyeux anniversaire, Eric ! lançai-je avec un sourire tremblant à la fois de nervosité et de joie.

— Merci.

J'éclatai d'un rire très légèrement hystérique.

— Je n'arrive pas à croire que je sois vraiment là.

Ses magnifiques yeux vert émeraude me fixèrent avec incrédulité.

— Alors... surprise ! m'exclamai-je.

— Hum... (Il marqua une pause avant de me dévisager en humectant ses lèvres parfaites.) On se connaît ?

Le monde se figea.

— Pardon ?

Un gloussement masculin, mais très distinctement mal à l'aise.

— On s'est déjà rencontrés ?

— Eric..., le grondai-je gentiment.

Il garda le silence et m'étudia d'un air ahuri. Comme si j'étais une parfaite inconnue.

— C'est une blague ? poursuivis-je. Enfin Eric, c'est moi. Alex.

Rien. Rien de chez rien.

Tout le monde nous observait, le même air perplexe sur le visage. Sourcils levés, sourires hésitants, etc. Mon Dieu... Quand je pense que des mois durant, j'avais rejoué encore et encore la scène dans mon esprit. Ce n'était absolument pas ce que je m'étais imaginé.

Je m'écartai des bras de mon prétendu bien-aimé, le doute s'insinuant peu à peu en moi. Ce fut bientôt un foutu tsunami d'incertitude qui me broya le cœur et l'esprit. Je me noyais, la panique se refermait lentement mais sûrement sur ma tête. Voilà ce qu'on gagnait à sortir de sa zone de confort. Des trucs merdiques qui vous transperçaient l'âme. Mais pourquoi étais-je venue ici ?

— Je ne comprends pas, m'écriai-je d'une voix qui montait dans les aigus. Évidemment qu'on se connaît ! On discute depuis des mois. Par e-mail.

Toujours rien.

— On s'est rencontrés sur Hearting.com. Tu te souviens ?

Tous me dévisageaient toujours d'un air bovin. Eric y compris. Je lui jetai un regard noir.

— Donc tu m'as menée en bateau, tu n'as parlé de moi à personne, et maintenant tu vas tout nier en bloc ? C'est comme ça que tu vas la jouer ? Sérieux ?

— Ou peut-être que je n'ai parlé de toi à personne parce que je ne te connais ni d'Ève ni d'Adam, contre-attaqua-t-il en me dévisageant de la tête aux pieds. (Une expression proche du doute traversa son visage.) Attends un peu. Tu es la nana que j'ai prise en levrette dans un dressing à cette fête à Spokane ? (Son sourire réussit, je ne sais comment, à paraître à la fois compatissant, contrit et lubrique.) Merde, c'est toi, pas vrai ? Je suis désolé, j'aurais dû te reconnaître tout de suite. Peut-être que si tu me montrais l'arrière de ton crâne...

J'en restai sans voix.

— C'est juste que parfois, c'est dur de se rappeler les visages après une grosse soirée, tu comprends ? Surtout que je leur avais préparé des Flaming Blue Jesus. Tu sais, ces cocktails avec du rhum, du schnaps à la menthe poivrée, de la liqueur de pêche et une minuscule couche de tequila sur le dessus. (Il se lécha les lèvres.) Un truc de malade.

Je secouai lentement la tête.

— Tu ne m'as pas prise en levrette dans un placard.

— Ah non ? Tu es sûre ? Je peux te voir de dos une seconde ?

— On ne s'est pas rencontrés à une fête, Eric, dis-je les dents serrées. On s'est envoyé des e-mails. Constamment. Pendant des mois.

— Il y a erreur sur la personne.

— Je ne crois pas.

— Enfin, ça ne tient pas debout. (Il posa les mains sur ses hanches fines.) Tout le monde dans cette pièce sait que ça ne peut pas être moi. Je me lasse très vite.

— C'est vrai, renchérit quelqu'un.

D'autres acquiescèrent. Il pouvait peut-être les berner, mais pas moi.

— D'accord. Alors quoi ? J'aurais tout imaginé ? ripostai-je.

— Ça dépend, répondit-il avec un petit sourire. Ai-je commencé à t'envoyer *constamment* des e-mails au moment où tu as arrêté tes médocs ?

— Eric ! le réprimanda une jeune femme.

Mince, rousse, et enceinte.

— Toi, c'est Nell, lançai-je en la pointant du doigt. Il m'a parlé de toi. Il m'a envoyé des photos de chacun d'entre vous et du Dive Bar. (Elle écarquilla les yeux.) Mais il n'a jamais mentionné que tu étais enceinte. Félicitations.

— Merci, répondit-elle d'un air hésitant.

Puis je me tournai vers l'autre rouquin de la pièce. Un grand type bien bâti couvert de tatouages.

— Et toi, tu es Vaughan, le frère de Nell. Tu es musicien. Tu viens de te fiancer à Lydia, la ravissante blonde à côté de toi. Salut.

— Salut. (Surprise, elle plissa les lèvres.) Ça alors...

— Si je suis timbrée, comment pourrais-je savoir tout ça ? (Je me retournai vers Eric, les mains sur les hanches à mon tour.) Comment pourrais-je savoir que tu es allé à l'école avec la plupart de ces gens ? Que vous ne viviez qu'à quelques rues les uns des autres quand vous étiez enfants ?

Il ouvrit la bouche mais rien n'en sortit.

Une magnifique métisse aux cheveux bouclés s'avança.

— Oh mon Dieu ! Tu es médium ? Maman regarde souvent ce genre de conneries à la télé. Je n'y avais jamais cru mais...

— Nan, c'est une détraquée, décréta Eric. C'est sûr. Il fallait bien que ça m'arrive un jour ou l'autre.

— Je ne suis pas une détraquée !

Cela dit, étant donné la façon dont je serrais les poings, je n'allais pas tarder à me voir accuser d'agression et voies de fait.

— À mon tour ! lança-t-elle. Qui suis-je ?

— Rosie. L'une des serveuses.

— Impressionnant ! Peux-tu me dire quelque chose sur mon avenir ?

— Désolée, je ne suis pas voyante.

Son sourire disparut aussitôt.

— Oh... Dommage.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda une voix grave derrière nous.

Je fis volte-face et tombai nez à nez avec un homme au regard effaré, un fût de bière hissé sur l'épaule, qui ne pouvait être décrit que comme un yéti blond. Sa crinière dorée tombait sur ses larges épaules et une barbe recouvrait la moitié inférieure de son visage. J'imagine que ça lui tenait chaud l'hiver mais quand même... Qui avait besoin d'autant de poils ?

— Salut, frangin. Bienvenue chez les barges ! lança Eric en tapant le grand gaillard dans le dos. Tu ne m'aurais pas envoyé une strip-teaseuse médium pour mon anniversaire, par hasard ?

Deux yeux bruns et surpris se fixèrent sur moi. Joe. C'était son frère Joe, évidemment. Il était beaucoup plus grand que je ne l'avais imaginé. Non pas que j'aie passé beaucoup de temps à l'imaginer ou quoi que ce soit.

— Quoi ? (Il secoua sa tête barbue, l'air confus.) Non. Bien sûr que non.

— Une strip-teaseuse ? répétai-je, incrédule. Sérieux ?

Le regard d'Eric se posa sur mes chaussures.

— Admets que ces talons prêtent à confusion.

Il n'avait pas tort. Mais je doutais quand même fortement ressembler au genre de femme qui porte des cache-tétons en soirée. Qui plus est, j'étais nulle en danse et je ne m'aventurerais pas à grimper sur une barre.

— Bon, ça suffit maintenant, ordonna Nell. Je crois que cette pauvre fille a été victime d'usurpation d'identité.

Je me figeai.

— Écoutez, euh... Il faut tirer ça au clair. Et si nous allions en discuter dans le bureau du fond ? proposa Joe. On serait plus tranquilles. Nous ne voudrions pas la mettre dans l'embarras.

— Je crois que j'ai déjà atteint le summum de l'embarras, répondis-je en lui adressant un sourire forcé. Mais c'est gentil.

Étrange... la peau de ce garçon avait pris une espèce de teinte cendrée. Il semblait à deux doigts de prendre ses jambes à son cou. Ou alors de s'évanouir.

— Ça va, mec ? demanda Vaughan qui s'en était aperçu lui aussi.

— Ouais, ouais. Au poil, mentit le yéti de façon éhontée.

— Alors comme ça, tu n'as jamais rencontré Eric en personne avant ce soir ? demanda Nell.

Je hochai la tête.

— Nous avons juste échangé des e-mails.

Avec un regard navré, elle se rapprocha et baissa la voix :

— Ça ne peut pas être Eric. Je suis quasi sûre qu'il ne saurait même pas allumer un ordinateur, et encore moins entretenir une correspondance. Il lui a fallu une éternité rien que pour apprendre à épeler son prénom.

Eric fronça les sourcils.

— Hé ! Ça n'a aucun rapport.

— Tais-toi ! lui intima Nell en agitant la main dans sa direction. Je doute qu'il ait créé ce compte sur ce site de rencontres.

— Si, c'est moi qui l'ai créé, rétorqua-t-il. Putain, Nell, arrête de faire comme si le mioche allait tenir sa bêtise de moi.

— Ne dis pas « mioche » en parlant de mon bébé, le mit-elle en garde en lui enfonçant un doigt dans la poitrine.

Et soudain, tout devint clair. Atrociement, parfaitement clair.

— C'est ton enfant ? demandai-je au gros dégueulasse en face de moi. Ça expliquerait peut-être pourquoi tu fais semblant de ne pas me connaître, non ? J'y crois pas... Espèce de connard. Toutes les choses que tu m'as dites alors qu'en même temps tu jouais au papa et à la maman avec elle.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Non, je... merde. Joe m'a aidé à ouvrir ce foutu compte et ensuite je l'ai totalement oublié. J'en avais pas besoin. Alors j'ai dit à Joe...

Silence.

— Joe, répéta Eric avant de se tourner vers son frère, imité par Nell.

Le géant blond semblait mal à l'aise. Il avait l'air de chercher une trappe de secours pour y disparaître.

— C'est toi qui lui as écrit, frangin ?

— Ouais. (Et le yéti blond n'en avait pas l'air fier.) Ouais, je... on discute depuis un bout de temps. On se connaît.

— Non, on ne se connaît pas.

Je fusillai du regard ce mec qui n'était définitivement *pas* mon type. Son frère ? Oui. Mais lui ? Jamais de la vie.

— C'est Eric que je connais, pas toi.

Le yéti soupira.

Je pointai un doigt accusateur vers le beau brun de mes rêves.

— Voilà le mec qui était sur la photo de profil. Celui à qui j'ai ouvert mon cœur. Pas toi. Je ne sais pas qui tu es.

— Laisse-moi t'expliquer.

Le regard de Joe le Yéti s'intensifia, totalement concentré sur moi. Comme s'il pouvait, par la force de son regard, m'amener à comprendre ce foutoir.

— J'ai lu ton message et... je ne sais pas. Tu avais l'air de quelqu'un...

— À qui on peut mentir ?

— Non. (Il se passa une main sur le visage.) Putain. Tu étais drôle, authentique, et...

— Authentique ? répétai-je en reculant d'un pas, incrédule.

— Oui. Authentique. Au début, c'était juste pour aider mon frère. Pour le pousser à s'intéresser à quelqu'un de bien, pour une fois. Quelqu'un dont la seule qualité ne serait pas la taille de ses seins. (Son

regard plongea vers ma poitrine, mise en valeur mais toujours très modeste, et la panique traversa son visage.) Non pas que tu ne sois pas...

— Laisse tomber.

— Et puis j'ai mieux appris à te connaître et découvert que tu étais quelqu'un à qui je pouvais vraiment parler. (Penaud, il jeta des regards en coin autour de lui.) Je ne sais pas... je devais me sentir seul.

Le pauvre petit chéri était-il embarrassé ? Mon cœur saignait pour lui.

— Mais c'était avec Eric que tu pensais correspondre, donc...

— Donc ?

Pas de réponse.

— Essaierais-tu de me dire que tes motivations étaient pures ? Sérieux ? (Je ne pouvais que secouer la tête. D'incrédulité ou d'effroi, je l'ignorais.) Je te faisais confiance et tu n'étais que mensonges. Depuis le début.

Ses lèvres ne formaient plus qu'une ligne dure.

— C'est faux. Je suis ton ami.

— Un ami ne ferait jamais ça.

Des murmures s'élevèrent dans l'assemblée. Oh et puis merde ! Qu'ils aillent tous se faire foutre. Eric, Joe, l'humanité tout entière, Internet, tous mes espoirs et mes rêves. J'allais retourner chez moi et ne plus jamais en sortir. Je reculai de nouveau d'un pas et mes fesses percutèrent le dossier d'une chaise qui tomba au sol dans un fracas de tous les diables.

— Merde. Désolée, je, euh...

Les visages qui m'entouraient se brouillèrent et mes oreilles se mirent à bourdonner. Putain... Toutes ces choses profondément intimes que je lui avais confiées... Je m'étais totalement livrée. Mais je n'étais qu'une idiote de plus qui rêvait du grand amour et d'une vie plus belle. Je n'avais rien à faire ici.

Il était temps de partir.

Je tournai les talons et me dirigeai vers ma valise. J'attrapai la poignée et courus vers la sortie, l'air froid de la nuit m'assénant une gifle bien méritée. Sur le trottoir, je trébuchai sur mes satanés talons. Mais je continuai. J'accélérai le pas pour mettre le plus de distance possible entre toute cette débâcle et moi.

Ma valise cliquetait sur l'asphalte. Je me sentais totalement engourdie. Inexistante. Les premières gouttes de pluie auraient dû me traverser au lieu de mouiller le coton de la robe que j'avais empruntée.

— Alex ! cria quelqu'un derrière moi.

Une voix masculine. *Lui*.

Je pressai aussitôt le pas. Aucune voiture ni âme qui vive en vue. Le monde entier semblait avoir disparu. Il n'y avait que moi, cette voix, et la tempête.

Comme j'avais eu tort de venir ici. Tellement tort.

Mais bon sang, qu'est-ce que j'avais fait ?

2

Femme hétérosexuelle, 29 ans.

Graphiste free-lance.

Originaire de Seattle.

Aime les romans d'amour, les films d'action, de science-fiction et d'horreur, ainsi que les émissions de rénovation de maisons.

Pas d'animaux domestiques, sauf si l'écureuil dans l'arbre compte. Il s'appelle Marty.

Mon bien le plus précieux est mon ordinateur portable. Il contient tout mon travail. Tout comme la clé USB de secours que j'ai confiée à Marty.

Ma plus grande fierté est d'avoir monté ma boîte de graphisme.

Dans cinq ans, je me vois développer davantage mon affaire, acheter un appartement, et m'essayer à la rénovation.

Je recherche quelqu'un de bosseur, propre sur lui, séduisant, ayant un goût pour l'art ainsi que le sens de l'humour.

Je souhaite passer des soirées sympas avec un nouvel ami.

La compatibilité sexuelle est indispensable.

La valeur la plus importante dans une relation est l'honnêteté.

Homme hétérosexuel, 28 ans.

Restaurateur.

Originaire du nord de l'Idaho.

Aime le cinéma et la musique.

Biens les plus précieux : la famille et les amis.

Plus grande fierté : avoir ouvert un bar/restaurant.

Dans cinq ans, je me vois installé avec la femme de mes rêves pour fonder une famille dans une maison que nous aurons construite de nos propres mains.

Je recherche quelqu'un de séduisant.

Quelqu'un d'ouvert à l'idée de débiter une amitié par une soirée sympa.

La compatibilité sexuelle est fondamentale.

La valeur la plus importante dans une relation est l'ouverture d'esprit.

— Alex ! lança une voix grave et profonde.

J'aurais dû savoir que c'était une très mauvaise idée. Quelle imbécile ! J'aurais dû me contenter de

craquer pour des mecs à la télé. Tellement plus sûr. Quant à Valerie, qui m'avait encouragée à acheter ce billet d'avion et insufflé de faux espoirs, elle avait de grandes chances de se prendre des coups de poisson pourri sur la tête dans un futur très proche. Et ces salauds... Ces connards sans cœur ni âme qui m'utilisaient. Les mecs, il n'y avait rien de pire sur cette terre.

— Eh, attends.

La grosse patte de Joe s'enroula autour de mon bras, me forçant à m'arrêter.

Instinctivement, je montrai les dents.

— O.K...

Il me libéra et recula à la hâte.

— Ne me touche pas, lui intimai-je froidement.

Au même instant, les cieux s'ouvrirent et il se mit à pleuvoir des cordes.

Génial. Tout simplement génial.

— D'accord, d'accord. Excuse-moi.

— Va-t'en. Joe, Eric, qui que tu sois. Je m'en tape. Laisse-moi tranquille.

Visage fermé, je tournai les talons et continuai mon chemin, dans la direction qui me mènerait le plus loin possible du Dive Bar et de ces gens, et ce, au plus vite.

— Attends, s'il te plaît, lança-t-il derrière moi. Alex, laisse-moi t'expliquer. Je sais que je n'aurais pas dû te mentir, mais Eric n'allait pas répondre à ton message. Au départ, je voulais simplement t'écrire pour te dire de ne pas t'en faire. Puis j'ai pris goût à nos discussions.

— Tu m'en vois ravie.

Tête baissée, épaules tendues, j'avancai. Des mèches de cheveux mouillés me collaient au visage, le froid s'infiltrait dans mes os, me faisant frissonner. J'étais alourdie par le rembourrage de mon soutien-gorge qui absorbait au moins un litre de pluie de chaque côté. Je n'avais rien à envier à Pamela Anderson. Mes chaussures de créateur de fin de saison à quatre cents dollars étaient fichues mais je ne pouvais pas y faire grand-chose. J'avais déjà vidé mon compte « économies pour la maison de mes rêves ». Une raison de plus pour haïr ce type.

J'avais besoin d'un refuge. D'un toit, de vêtements secs et d'un verre, dans cet ordre précis. J'entendis des pas lourds me rattraper alors que le tonnerre grondait dans le ciel sombre et nuageux.

— Écoute, je suis désolé de t'avoir déçue. Je sais que tu recherches un beau mec qui sait y faire avec les nanas, et ce n'est pas moi. Tu n'es d'ailleurs pas non plus exactement mon type. Sans vouloir te vexer.

Connard.

— Mais je te trouve toujours super, et notre amitié est une bonne chose. On se soutient mutuellement, Alex.

J'accélérai le pas.

Malheureusement, avec ses longues jambes, il n'eut aucun mal à me suivre.

— On peut discuter de tout sans s'inquiéter d'être jugés ou trahis. Ces derniers mois, tu étais la seule chose qui me permettait de ne pas péter les plombs.

J'avancai le plus vite possible pour essayer de lui échapper. Mais rien à faire.

— Putain. Je t'avais dit que c'était une mauvaise idée de se rencontrer.

Je m'arrêtai net.

— Attends... Je rêve ou tu rejettes la faute sur moi ?

— Non, grogna-t-il. J'essaie de te faire comprendre un truc.

— Et quoi donc ?

L'eau dégoulinait de sa barbe et imbibait son T-shirt déjà collé contre son corps. Je soupçonnais que le style « trempé par l'orage » lui allait bien mieux qu'à moi. Même à la lumière des réverbères, on voyait qu'il était costaud et affûté. Un grand gaillard. Aussi baraqué que son frère était fin.

— Ce que je veux dire, c'est que notre amitié vaut le coup d'être sauvée. Et aussi que je sais que

jamais tu ne m'aurais adressé la parole si je n'avais pas mis la photo d'Eric. Je me trompe ?

— Nous ne le saurons sans doute jamais.

— Ben voyons...

— Va te faire voir ! éruçtai-je en lui enfonçant un doigt dans le torse. Tu m'as menti. Encore et encore. Tu m'as laissée croire que tu étais quelqu'un d'autre. C'est ça l'amitié, pour toi ? Tu peux mettre ça sur le dos de ton manque de confiance en toi, la solitude, une rivalité entre frères, ce que tu veux. Je m'en tape. C'est toi qui as décidé de faire ça. Pas moi. Toi. Fin de l'histoire.

Sur ce, je partis à grandes enjambées, le laissant là, en pleine tempête. Dans tous les sens du terme.

Rien de pire que les bûcherons sexy. À vrai dire, les barbes n'avaient jamais vraiment été mon truc. Au mieux, elles me laissaient indifférente. À présent, je les méprisais purement et simplement. D'horribles cadres poilus pour lèvres mensongères et langues perfides, voilà ce qu'elles étaient. Quant à ces connards barbus répugnants, qu'ils aillent tous au diable.

— Il fait nuit et on est au beau milieu d'une tempête, beugla Capitaine Lapalissade derrière moi. Où tu vas, Alex ?

Je l'ignorai et continuai de marcher. Le quartier du Dive Bar n'offrait pas beaucoup de possibilités. Quelques boutiques, toutes pour l'heure fermées. Mais Cœur d'Alene était une ville de taille honorable. Dès que j'aurais échappé à mon poursuivant, je sortirais mon portable pour appeler un Uber. Ou trouver l'hôtel le plus proche.

— Le centre-ville est encore loin. Tu comptes vraiment faire tout ce trajet à pied, sous la pluie ?

Au moins, je savais que j'allais dans la bonne direction.

— Laisse-moi porter ta valise.

J'agrippai plus fort la poignée de mon bagage, à moitié roulant, à moitié rebondissant, et l'ignorai.

J'entendais derrière moi un flot régulier de marmonnements ponctués de jurons. Il n'y avait que lui, moi, le cliquetis de ma valise et le bruit de la pluie. Il allait bien finir par se lasser et s'en aller. Forcément.

Mais non, pensez-vous !

Quand je franchis enfin les marches du Lake Hotel, il me collait toujours au train. Je continuai de l'ignorer. À présent, il attendait patiemment dehors sous la pluie alors que je pénétrais dans le bâtiment. La réception était très agréable. Un feu de cheminée crépitait devant des fauteuils en cuir et de grandes baies vitrées laissaient apercevoir l'obscurité du dehors.

— Puis-je vous aider, madame ?

Un jeune homme poli se tenait derrière la réception, un sourire figé sur les lèvres.

— J'aimerais une chambre, s'il vous plaît, déclarai-je avec autant de dignité que possible.

Pas facile quand on dégouline sur le carrelage, les jambes tachetées de boue. Les talons en daim de créateur avaient pris une teinte marronnasse à cause des flaques d'eau dans lesquelles j'avais pataugé. Génial... La pluie glaciale m'avait quasi congelée et des ampoules recouvraient ce qu'il restait de mes pieds. J'étais dans un état lamentable.

— S'il vous en reste une de libre ?

— Naturellement. (Son regard mit un peu plus de temps que nécessaire pour passer de moi à l'ordinateur. Je ne pouvais pas le lui reprocher.) Je peux vous proposer la Classique et nous avons également une...

— A-t-elle l'eau chaude et un minibar ?

— Oui, madame.

— Alors je la prends.

Il cligna des yeux.

— Ah. Très bien, madame. Je vais la faire préparer tout de suite.

J'en aurais pleuré de gratitude. Mais le garçon derrière le comptoir avait déjà l'air assez flippé comme ça. Très subtilement, je jetai un regard par-dessus mon épaule. La rue était vide. Il était parti. Ouf.

Je me demandai combien de temps il faudrait pour que cette petite mésaventure se transforme en anecdote cocasse que je raconterais à loisir. Sauf que ça ne m'amusait pas. Loin de là. *Mon Eric*, le bellâtre d'Internet, n'existait pas. Pas vraiment. Car celui qui m'avait séduite avec de longs e-mails décousus sur la vie n'était qu'un menteur. Et tout le monde sait qu'on ne peut pas faire confiance à un menteur.

Je regardai de nouveau par-dessus mon épaule. Toujours rien. Je ne le reverrais certainement jamais, et tant mieux. Vraiment. Dès le lendemain, je rentrerais chez moi. Dans la sécurité de mon appartement et de ma vie sans complications, soigneusement organisée. Je finirais par oublier notre amitié, tout ce que nous avons partagé dans nos e-mails, et l'excitation de voir apparaître son nom dans ma boîte de réception. Oublier que j'avais commencé à bousculer mes habitudes en lisant ses missives nocturnes. Je refoulai encore une fois mes larmes, ignorant la piquête d'eau salée dans mes yeux.

Oui, tout ça allait disparaître. Et ça m'allait très bien.

3

Message envoyé il y a cinq mois :

Alex,

J'ai vu ton profil. Je compte bientôt venir à Seattle pour le boulot. J'adorerais t'inviter à dîner si tu es libre.

Eric

Message reçu :

Salut Eric,

Ravie de faire ta connaissance. À quelles dates penses-tu être en ville ? J'aimerais beaucoup en savoir plus sur ton restaurant. Envisages-tu sérieusement de construire ta propre maison ? Je fourmille souvent d'idées lumineuses pour moderniser mon studio, mais une baraque entière... Impressionnant !

Alex

— Tu déconnes ? s'écria Val, totalement indignée.

— Même pas. (Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et je sortis dans le hall de l'hôtel. Le soleil brillant du matin qui perçait par les fenêtres rendait dérisoire ma mauvaise humeur.) Je préférerais.

— Salaud de menteur.

— Tu l'as dit !

Je marquai une pause pour me moucher. Le bruit fut tout sauf élégant. Oui, grâce à la délicieuse promenade sous la pluie de la veille, je m'étais réveillée avec un bon gros rhume. Gorge douloureuse, nez rouge et morveux, et mal de crâne en prime. En gros, j'avais l'impression qu'on m'avait pendue par les pieds avant de remplir mes cavités nasales avec du ciment à prise rapide. Juste au moment où on pensait que les choses ne pouvaient pas aller mieux...

— Mon Dieu, tu as une voix épouvantable. Dire qu'il t'a rangée dans la catégorie « amis » avant même de te rencontrer. J'avais mis tant d'espairs en lui.

— Tu n'es pas la seule, soupirai-je.

— Et moi qui t'ai encouragée... (Elle s'interrompit.) Mais j'y pense, ne devrais-tu pas être en train de me faire remarquer qu'au fond tu avais raison et que j'avais tort ? Tu devrais également me faire un sermon à propos de ta théorie de vie sans complications.

— À quoi bon ? Tu la connais par cœur et je n'en ai pas la force.

— Ma pauvre... Si tu ne peux même pas me balancer un « je te l'avais bien dit », c'est que tu dois

vraiment être au fond du trou, dit-elle en soupirant à son tour.

Valerie et moi nous soutenions mutuellement depuis qu'en quatrième un groupe de petites brutes nous avaient prises pour cibles. J'avais toujours été timide, empotée et assez paumée. Une cible facile pour les gosses populaires qui voulaient établir leurs diktats dans les couloirs de l'école. À l'époque, Valerie s'appelait Vincent, et lui non plus ne s'était pas intégré. Nous nous sommes occupés l'un de l'autre, affrontant toutes sortes d'insultes, de cœurs brisés, et même un changement de sexe. J'imagine donc qu'être révoltée en mon nom faisait partie de son job. Quant à moi, j'étais vidée. Quasi morte et émotionnellement épuisée.

— J'arrive, annonça-t-elle d'une voix décidée.

Je grimaçai.

— Pourquoi donc viendrais-tu ici ? Avec un peu de chance, je serai dans un avion pour Seattle cet après-midi. Ce soir au plus tard.

— Ça ne fait rien. Cet enfoiré de Joe-Eric a bien besoin qu'on lui botte le cul. J'arrive.

— Pas la peine.

— Bien sûr que si. En plus je porte mes talons pointus les plus affûtés. Tu ne les as jamais vus, ils sont nouveaux. Imprimé léopard. Ce mec est mal barré.

— Oh, ça me fait penser. Les talons sont foutus.

Elle haleta.

— Pas les YSL à moitié prix !

— Si. Je t'avais prévenue de ne pas me confier des pompes de créateur.

— Mais ces chaussures t'allaient si bien. C'est le bouquet ! Je vais venir lui régler son compte.

Je pris une profonde inspiration. Par la bouche, pas le nez. Ce dernier était hors service.

— Mon Dieu, tu as vraiment une sale voix.

Je grognai puis me mouchai de nouveau. Une usine à mucosités, voilà ce que j'étais.

— Beurk, c'est dégoûtant. Franchement, tu ne devrais pas prendre l'avion dans cet état, dit-elle d'un air inquiet.

— Ça va aller, répondis-je en rangeant mon paquet de mouchoirs dans la poche de mon jean. J'ai simplement besoin d'un café.

Malgré mes lunettes de soleil, la lumière matinale m'éblouit. Devant l'hôtel, je marquai une pause pour permettre à mes yeux de s'habituer. Le centre-ville de Cœur d'Alene était calme le matin. Les magasins de vêtements de luxe et autres boutiques de souvenirs étaient encore fermés. L'air frais me chatouillait dangereusement le nez et la gorge. Foutu rhume.

Gros soupir de Val.

— Tu es sûre que je ne peux pas venir et m'adonner à la violence à ta place ?

— J'apprécie la proposition.

— C'est très boisé, par là-bas. Je te promets qu'ils ne retrouveront jamais le corps.

— Tu sais bien que je déteste la nature.

— Tu ne me laisses jamais m'amuser.

— Je sais, je suis une horrible personne.

— Appelle-moi si tu changes d'avis. En attendant... je vais aiguiser mes talons.

— Merci, répondis-je avec un petit rire. À plus tard.

Maintenant, café.

Je pouvais le faire.

Une Bronco métallisée toute cabossée était garée le long du trottoir. C'était un véritable monstre – même si elle était probablement banale dans cette région. Pour grimper des collines sous la neige, il fallait au moins ça. Ce n'est cependant pas le pick-up qui attira mon attention mais la masse enchevêtrée de cheveux blonds et de barbe pressée contre la vitre.

Non. Impossible. Je me rapprochai.

— Eri... Joe ?

La Belle au bois dormant dormait à poings fermés.

Ne frappe pas au carreau. Laisse le harceleur où il est. Ne frappe pas au carreau.

Et pourtant, le plus poliment du monde, je tapotai au carreau.

— Hein ? (S'ensuivit un gémissement accompagné d'un battement de paupières.) Ça va, ça va. Je suis réveillé.

Lentement, la vitre s'ouvrit.

— Salut, fit-il d'une voix encore épaisse de sommeil.

Nous nous dévisageâmes, perplexes.

— Tu as dormi dans ta voiture ?

Il haussa les épaules.

— Je ne voulais pas que tu partes avant que nous ayons pu discuter.

Je reculai d'un pas et croisai les bras.

— Écoute, Alex... On peut parler ?

La portière s'ouvrit et il se planta à côté de moi sur le trottoir. Il était dans un état lamentable. Pas étonnant, vu les circonstances. La veille, avant de commencer son guet, il avait manifestement changé ses vêtements mouillés. Il avait enfilé un nouveau jean et un sweat gris décoloré à capuche. Le tissu était légèrement étiré par ses larges épaules. D'immenses pieds, ou du moins d'immenses tennis, complétaient sa tenue. Les mecs achetaient-ils toujours des chaussures surdimensionnées afin de tirer profit de la croyance selon laquelle la taille des pieds était proportionnelle à celle du pénis ? Existait-il un marché pour ça ? Je me retrouvai à fixer son entrejambe d'un air ahuri.

Mon regard passa à son visage, que fendait à nouveau un bâillement. Heureusement, il ne m'avait pas surprise à le reluquer. Ça l'aurait foutue mal. J'avais vraiment besoin de contrôler mes pensées obscènes.

— S'il te plaît ? implora-t-il avec un regard intense.

— Je suis quasi sûre qu'on s'est tout dit hier soir.

Il baissa d'abord la tête avant de me regarder droit dans les yeux.

— Je suis quasi sûr que ce n'est pas vrai. S'il te plaît. Laisse-moi au moins t'offrir le petit déjeuner. Tu as besoin de manger, non ? Un café, peut-être ?

Dormir dans sa voiture prouvait vraiment sa détermination. De plus, il me fallait un café.

— D'accord.

Il sourit. Ce n'était pas un grand sourire mais plutôt une courbure prudente des lèvres.

— Super. Merci.

Je hochai la tête.

— Il y a un endroit sympa juste en bas de la rue, déclara-t-il en fourrant ses mains dans les poches de son jean tandis que nous commençons à marcher.

La vache, qu'est-ce qu'il caillait ! Je me mouchai pour la énième fois de la matinée. Argh, je sentais déjà mes pauvres narines s'irriter. J'avais un besoin urgent de Kleenex à l'aloë vera, et d'un nouveau stock d'aspirine.

— Il y a une pharmacie dans le coin ?

— À environ cinq minutes en voiture. Tu es malade ? (Il me jeta un petit coup d'œil.) J'avais bien vu que tu n'avais pas l'air bien mais je ne voulais pas m'attirer plus d'ennuis en t'en faisant la remarque.

— Sage décision.

Il garda le silence.

— J'ai dû attraper froid hier soir en marchant sous la pluie.

Il grimaça.

— Ah, merde. Je suis désolé.

Je haussai les épaules.

— Je serais ravi de t’emmener à la pharmacie ou ailleurs.

— Pas besoin, répondis-je en lui emboîtant lentement le pas. (Marcher plus vite aurait demandé trop d’énergie.) J’y passerai en allant à l’aéroport.

Pas de réponse.

Quelques mètres plus loin, il s’arrêta devant un café dont il me tint la porte ouverte.

— Nous y sommes.

L’endroit paraissait agréable. Les murs vert pétant étaient couverts de petites annonces. À cette heure-ci, seules quelques tables en aluminium style *diner* à l’ancienne étaient occupées. Il tira une chaise près de la fenêtre et je m’assis en marmonnant un merci. Le petit déjeuner n’allait pas être une partie de plaisir. J’allais peut-être simplement faire le plein de caféine et me tirer. Prendre la route de Spokane. J’attendrais probablement des heures à l’aéroport mais ça ne pouvait pas être pire que de rediscuter des moments embarrassants que j’avais récemment vécus avec ce type.

Je n’avais qu’une seule envie : m’écrouler dans un bon gros lit moelleux et dormir pendant une semaine. Malheureusement, ce n’était pas une option.

En face de moi, Joe s’avança dans son siège et croisa les bras sur la table. J’avais retrouvé ma tenue habituelle : jean skinny, bottines (avec seulement deux paires de chaussettes et une centaine de pansements pour protéger mes pauvres pieds cloqués) et un gros pull noir confortable. Ni maquillage ni brushing. Si la disparition du glamour de la veille le surprit, il n’en laissa rien paraître.

Avec mes sous-vêtements modelants, mon gloss, mes talons et ma minuscule robe, vous pourriez me reprocher d’avoir menti sur la personne que j’étais réellement. Mais son mensonge surpassait de loin ma gaine et mon Wonderbra.

Nous gardâmes le silence, nous observant en chien de faïence.

Une jolie serveuse toute guillerette apparut. Son sourire s’épanouit à la vue de Joe. Elle me jeta un regard intrigué avant de se désintéresser aussitôt de moi. Il lui avait fallu moins d’une nanoseconde pour décider que je ne représentais aucune menace pour mon compagnon débraillé, hirsute et tatoué. Elle ne savait pas que j’avais toujours pensé que Jean Grey des *X-men* avait tout compris : Cyclope était un bien meilleur parti que Wolverine. Le mélange de trop-plein de testostérone et de rebelle attitude, allié à un visage bougon et à un style faussement négligé, n’était pas si séduisant que ça. En toute honnêteté, je choisirais toujours le mec cool, calme et propre sur lui plutôt que celui qui a des problèmes pour gérer sa colère et ses poils. Joe était tout à elle. Elle se tourna légèrement et, mine de rien, me tint à l’écart de la conversation en plaçant sa hanche entre nous.

Oh ! Sûr que j’allais lui laisser un gros pourboire à celle-là...

— Salut, Joe, ronronna la serveuse. Contente de te voir.

— Salut, Jess.

— Comme d’habitude ?

Il se tourna vers moi. Au soleil, ses yeux étaient noisette. Chocolat tacheté d’ambre. La veille, ils m’avaient semblé sombres et fuyants, débordant de secrets et de mensonges, mais ce matin ce n’étaient que les yeux d’un homme. Un homme qu’étrangement je pensais connaître alors que je me trompais sur toute la ligne. Ou c’était peut-être l’inverse. Je pensais ne pas savoir grand-chose sur lui alors qu’étrangement je le connaissais – ce qui ne faisait que compliquer un peu plus les choses.

— Leur café et leurs jus de fruits frais sont très bons. Et leurs pancakes excellents. Ça te va ?

— Parfait.

Il m’adressa de nouveau un petit sourire prudent avant de passer commande pour nous deux. Je fis de mon mieux pour ne pas écouter leur conversation. Mais, prouvant qu’elle savait vraiment y faire, la jolie serveuse toute guillerette posa une main sur la table et se pencha en avant, lui offrant une vue imprenable sur son décolleté. D’accord, avec mes seins miniatures, je ressentis peut-être un peu de jalousie. Et, c’est

vrai, au vu des récents événements et de ma crève, mon humeur n'était pas loin d'être exécration. Mais si c'était la façon qu'avait l'univers de se foutre de moi, de me transmettre le message que Joe était en réalité attirant, eh bien... je le savais déjà. La barbe et les muscles étaient dans le top 10 de beaucoup de femmes. Seulement pas dans le mien. Peut-être avais-je regardé trop de fois Keanu Reeves dans *Matrix* étant jeune. Ah, ces cheveux bruns lissés en arrière et ces tenues hyper classes... *Miam* !

— Tu es sûr que je ne peux rien t'apporter d'autre, Joe ? demanda-t-elle en suçotant son stylo d'une façon qui aurait mis une star du porno légèrement mal à l'aise.

— Non, je crois que c'est bon. (Il me consulta du regard.) Alex ?

— Pareil pour moi.

— Merci, Jess.

— Passe le bonjour à Eric de ma part.

Il lui adressa un sourire amical.

— Ça marche.

La jolie serveuse lui fit un signe de la main avant de rouler son petit cul vers la cuisine. Bon, d'accord, j'étais également un peu chatouilleuse quant à la taille de mes fesses. En toute honnêteté, la liste de mes complexes était interminable.

— Très attentionnée, marmonnai-je en me renfonçant dans mon manteau en laine noir.

Silence.

— Question hypothétique : un serveur drague la nana qui t'accompagne. Que fais-tu ?

Il tressaillit.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Simple curiosité. (Je secouai la tête.) Oublie ça.

Ce n'est pas comme si ça avait de l'importance de toute façon car, après ce regrettable petit déjeuner, nous ne nous reverrions probablement jamais. La serveuse m'avait prise à rebrousse-poil, et alors ? C'est la vie. Laisse tomber. Va de l'avant. Bla bla bla.

Il s'éclaircit la voix.

— Si un serveur drague la nana qui m'accompagne, je ne fais rien.

— Rien ?

— Sauf si ça la dérange.

Intéressant.

— Pourquoi uniquement dans ce cas ?

— Si ça ne la dérange pas, alors c'est que j'ai un problème. (Il se renfonça dans son siège, étira puis croisa ses longues jambes au niveau des chevilles.) Si j'en fais toute une histoire, je vais passer pour un gros con jaloux.

— Et si elle apprécie d'être draguée ?

— Alors c'est que je me suis trompé de nana.

— Pas bête.

— Et toi, que ferais-tu à l'inverse ?

— Je me tirerais illico.

Je soupirai et regardai à l'extérieur. Le centre-ville de Cœur d'Alene était très joli. Et un peu étrange aussi.

— Voilà un orignal qu'on ne peut pas rater.

Joe suivit mon regard vers la statue peinte de couleurs vives.

— Chaque été, ils exposent différentes installations avant de les vendre afin de collecter des fonds pour rémunérer les artistes à la fin de la saison.

— Waouh.

— L'orignal était le thème de l'année dernière. Une fois, ils ont installé des fontaines à chaque coin de

rue. C'était un peu fou.

— Cool.

Il fit un petit mouvement du menton et m'étudia.

J'en profitai pour renifler. Très féminin.

— Je voulais qu'on discute un peu de ce qui s'est passé entre nous sur Internet, déclara-t-il, le visage grave. T'expliquer comment j'en suis arrivé à utiliser le profil de mon frère.

Non, tout mais pas ça.

— Je crois que nous avons fait le tour du sujet hier soir.

— Je n'avais pas l'intention de te mentir, Alex.

— Une fois, c'est une erreur.

Je croisai les jambes et balançai mes bottines en cuir noires d'avant en arrière. J'étais visiblement un peu agacée. J'avais le droit, non ?

— Mais mentir par e-mails pendant des mois, c'est différent, poursuivis-je. Tu aurais pu me dire la vérité, Joe, m'avouer qui tu étais réellement. Tu as choisi de ne pas le faire. Pas étonnant que tu aies insisté pour remettre notre rencontre à plus tard. J'aurais dû me douter que quelque chose clochait.

— Tu as raison. Je n'aurais pas dû essayer de te vendre des excuses. (Un gros soupir de mon « ami ».) Je n'ai pas l'habitude d'être le méchant. Généralement, c'est moi qui répare les erreurs de mon frère.

— Quelle chance j'ai...

Derrière mes yeux, ce qui avait été une légère douleur devint une pulsation lancinante. Je remontai mes lunettes de soleil sur ma tête et me massai les tempes.

— Ça va ?

— Ouais, c'est juste ce fichu rhume. Continue, je t'en prie. Alors comme ça, tu n'as pas l'habitude d'être le méchant ?

Son froncement de sourcils s'intensifia.

— Je sais que tu as l'impression de ne pas me connaître, mais c'est faux. Je t'ai menti sur quelques détails, mais la personne avec qui tu discutais, c'était bien moi.

Je secouai la tête.

— Franchement, je m'en tape. Écoute, je te pardonne, O.K. ? Si c'est ça que tu attends, alors c'est bon. C'est de l'histoire ancienne.

— Le truc, Alex, c'est que je ne pensais pas que nous nous rencontrerions un jour. (Il se gratta la tête.) Je savais que ça allait tourner à la catastrophe et que tu allais finir par me détester. Et je t'aimais trop pour cracher le morceau.

— Tu m'aimais comme une amie. Je sais.

— Ouais. Mais tu es là, maintenant. Ce serait bête de ne pas en profiter pour essayer de faire connaissance pour de vrai. Je te demande simplement de rester quelques jours. Laisse-moi me faire pardonner.

— Tu es sérieux ? Non. Hors de question, déclarai-je d'un ton sans appel. J'ai connu assez de menteurs comme ça, Joe. Non. Impossible. Je rentre chez moi. (Il se décomposa littéralement.) C'est con que tu aies du mal à assumer d'être le connard dans cette histoire. Mais ce n'est pas mon problème.

Pas de réponse.

— Maintenant, si tu veux bien m'excuser, il faut que j'aille me rafraîchir.

Il était temps d'aller me passer de l'eau sur le visage. De me reprendre. Mais quand je repoussai ma chaise pour me lever, le monde s'obscurcit et se mit à tourner. Mes jambes se dérochèrent sous moi et, soudain, la gravité ne fut plus mon amie.

— Merde, Alex !

Une main puissante m'attrapa le bras, m'empêchant de chanceler. Joe, qui s'était levé à toute vitesse, me guida de nouveau sur mon siège. Il était peut-être préférable de n'aller nulle part, finalement. Ouais,

j'allais simplement attendre un peu. Ça allait passer dans une minute.

— Tu es blanche comme un linge, dit-il en s'agenouillant à mes pieds.

— À vrai dire, je ne me sens pas super bien.

En réalité, s'il y avait eu quelque chose dans mon estomac, je l'aurais sans doute dégoûté sur lui. Ça aurait eu au moins le mérite d'éclaircir la situation. Mais après, je me serais sentie mal car il s'était montré vraiment adorable avec moi.

Des tasses de café s'entrechoquèrent sur la table.

— Elle va bien ? demanda la serveuse à Joe.

— Jess, tu veux bien lui apporter de l'eau ?

— Bien sûr.

J'entendis des bruits de pas rapides, le vrombissement d'une moto à l'extérieur.

— J'ai peut-être attrapé un virus dans l'avion, dis-je en méditant sur mon triste sort. Ça me paraît un peu plus sérieux qu'un simple rhume.

Les seules femmes à tomber en pâmoison que je connaissais sortaient des romans de Georgette Heyer. Je n'étais pas sujette aux évanouissements.

— Tu as manqué tomber dans les pommes. Tu n'es pas en état de prendre l'avion.

— Merde. (Je gémis intérieurement.) Je crois que tu as raison. Je vais voir si je peux prolonger mon séjour à l'hôtel.

— Et qui va s'occuper de toi ?

— Je n'ai pas besoin qu'on s'occupe de moi.

Il fronça les sourcils.

— Tu aurais pu tomber et te faire très mal. Te cogner la tête ou je ne sais quoi.

— Joe...

On posa devant moi un verre d'eau glacée.

— Merci, marmonnai-je à l'attention de la serveuse.

— Jess, on va prendre tout ça à emporter, ordonna-t-il avant de se retourner vers moi. Il vaut mieux que je reste avec toi.

Oh que non.

— Ne le prends pas mal, car tu as été vraiment adorable, mais un petit déjeuner civilisé ne va pas effacer des mois de trahison. Et puis je ne crois pas pouvoir me détendre avec toi à mon chevet dans une petite chambre d'hôtel, amis ou pas.

Je me mouchai et réfléchis profondément. Du moins aussi profondément que me le permettait ma tête embrumée et douloureuse.

— Des médicaments contre le rhume et la grippe, et tout ira bien, repris-je. Une bonne nuit de sommeil et demain matin, ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

— Je vais te ramener à ton hôtel puis j'irai te chercher tout ce dont tu as besoin à la pharmacie, déclara-t-il comme si la décision avait été prise. Je ne te dérangerai pas, promis.

Je grimaçai.

— Joe...

— Alex, tu es malade.

— Sans déc' ? Je ne m'en étais pas aperçu. Merci beaucoup de me le faire remarquer.

— Et d'une humeur massacrate. Mais bon, tu as toutes les raisons de l'être.

Il posa sa main chaude sur la mienne et la caressa doucement de son pouce. Comme si par ce geste il pouvait me convaincre, ou je ne sais quoi. Je n'avais même plus l'énergie de m'en offusquer.

— Je t'ai raconté des bobards et j'ai eu tort. Mais pour le moment, tu as l'air vraiment mal. Tu devrais être au lit. Pourquoi n'irais-tu pas t'allonger ? Pendant ce temps, j'irai te chercher tes médicaments et les déposerai à ton hôtel. Je les laisserai à la réception. Tu n'auras même pas à me voir.

— C'est vraiment très gentil mais...

— Mais rien du tout. Allez, quoi, je suis là. Je veux t'aider. Donne-moi une chance de te montrer que je ne suis pas un sale con.

Sa proposition était alléchante. Extrêmement alléchante. Je me fichais même qu'il ait critiqué mon humeur et souligné à quel point j'avais l'air mal. Le mot *lit* flottait devant moi comme un beau rêve inaccessible.

— Tu as le temps ? demandai-je entre deux reniflements. Tu ne dois pas aller bosser ou je ne sais quoi ?

— Non. (Il secoua la tête.) Ne t'inquiète pas. Et si tu décides plus tard que tu as besoin d'autre chose ou d'aller chez le médecin, je peux organiser ça sans problème. Tu n'auras qu'à m'envoyer un texto.

Gros soupir.

— Tu es sûr ?

Sa barbe encadrait un sourire confiant.

— Je suis sûr.

Re gros soupir.

— D'accord.

— Super.

— Je ne reste qu'une nuit de plus, précisai-je.

— C'est noté.

Je parvins à esquisser un faible sourire.

Peut-être que, malgré tous ses mensonges, ce n'était pas un sale type. Mais qu'importe. Je nous avais donné une chance et il l'avait gâchée. Qui que soit vraiment Joe Collins, demain, je rentrerais chez moi, dans la sécurité de mon appartement. Là où j'étais censée être.

4

Message envoyé il y a cinq mois :

Salut Alex,

Merci pour ta réponse et pardon pour mon silence. Mon voyage à Seattle n'est plus d'actualité pour le moment mais j'adorerais rester en contact. Ça marche, ton affaire de graphisme ? Je vois que la rénovation t'intéresse. J'ai fait quelques travaux de décapage dans le restaurant pour essayer de retrouver la brique et le bois d'origine. Sinon, rien de neuf. Tu as vu de bons groupes récemment ? Ici, en hiver, la scène musicale est quasi inexistante mais l'été, il y a des tas de concerts. Mes amitiés à ton ami Marty l'écureuil. Je rajouterais bien une blague sur les noix à garder au chaud mais je préfère m'abstenir pour le moment. On ne se connaît pas encore assez bien pour ça ;)

Eric

Message envoyé :

Merde. Je n'aurais pas dû rajouter ce commentaire sur les noix. J'espère ne pas t'avoir choquée.

Eric

Message reçu :

Ahahah ! Ne t'inquiète pas, Eric, je ne suis pas une petite chose fragile. Rester en contact me plairait beaucoup. Ton projet de rénovation a l'air génial, pourrais-tu m'envoyer des photos à l'occasion ? De quelle époque date le bâtiment ? De mon côté, je bosse comme un malade, mais je ne me plains pas. Principalement des logos pour de nouvelles enseignes, des cartes de visite, etc. Sinon, pas de sorties prévues mais je viens de télécharger le dernier Soviet X-Ray Record Club. Il est vraiment bien. Je ne manquerai pas de transmettre tes amitiés à Marty et à ses noix la prochaine fois que je le verrai.

Alex

Quelqu'un avait appelé Thor.

C'est la seule chose qui vint à mon esprit embrumé pour expliquer cet atroce tambourinement à ma porte. Thor et son marteau tout-puissant. Foutu dieu du Tonnerre. Il m'avait tirée d'un profond sommeil proche du coma.

Je m'assis avec difficulté. Et quand je dis « avec difficulté », je pèse mes mots.

À notre retour à l'hôtel, Joe avait pris les choses en main : il m'avait retiré mon manteau et mes bottines, et mise au lit. Il prenait visiblement l'art de border très au sérieux. Il avait tellement serré autour

de moi le drap du dessus et la couverture qu'il m'avait presque fallu un excavateur pour m'en extirper. Enfin presque.

— J'arrive ! tentai-je de beugler quand le martèlement reprit.

Au lieu d'un beuglement, ce fut plutôt une espèce de sifflement comme si j'avais participé à un concours d'avaleurs de sabre amateur. Ma gorge était en feu et mon crâne ne valait guère mieux. Étrange : la chambre était dans l'obscurité la plus totale. Pas de soleil s'infiltrant sous le rideau. Seul le rai de lumière du couloir perçait sous la porte.

— Salut, lançai-je d'une voix éraillée en ouvrant.

Et bien sûr, sur le seuil se tenait Thor, alias le yéti blond, alias mon prétendu ami Joe. Il avait l'air furax.

— Putain, Alex. Je me suis fait un sang d'encre !

— Quoi ? Pourquoi ?

Je me traînai vers le lit et m'assis au bord. Ô, lit bien-aimé. Je n'avais envie que d'une chose : retourner à l'intérieur et dormir. Pour toujours m'irait parfaitement.

Il referma la porte et alluma la lumière, me faisant grimacer. Un énorme sac provenant de la pharmacie et un autre en papier marron pendaient à sa main droite.

— J'ai appelé six fois la réception pour vérifier que tu étais bien venue récupérer tes médocs. Mais ils ne t'avaient pas vue.

— J'ai dû dormir toute la journée.

— Et la moitié de la nuit, ajouta-t-il en fronçant les sourcils. Il est 21 heures. J'étais censé bosser jusqu'à minuit mais j'ai préféré venir voir comment tu allais. Ça fait des heures que je suis planté là à frapper à ta porte. J'étais sur le point de demander à la sécurité de l'ouvrir afin de m'assurer que tu n'étais pas morte.

— Pas morte. (J'agitai imperceptiblement la main.) Pour l'instant.

— Tu es encore très pâle. Ton état a même l'air pire que quand je t'ai laissée.

Les mains sur les hanches, il me jeta un regard noir. Son sweat à capuche de ce matin avait été remplacé par une jolie doudoune bleue bien ajustée. Qu'il sache ou non s'y prendre avec les femmes, Joe avait un physique alléchant. Il portait de grosses boots et un jean noirs. Il faisait même un peu peur, tout de noir vêtu, avec son air renfrogné. Même s'il n'en avait qu'après mes globules blancs paresseux.

— Désolée que tu aies dû quitter précipitamment le boulot, mais je vais bien, vraiment.

Sans un mot, il posa la paume de sa main contre mon front fiévreux.

— Je me sens même un peu mieux, mentis-je.

— Ah ouais ? Pourtant tu as vraiment une sale gueule.

— Arrête de flirter avec moi, lançai-je avec un rire qui se changea en toux. Je ne suis pas ton style, tu te rappelles ?

Il avait posé le sac en papier brun sur une petite table contre le mur et renversa le contenu de l'autre sur le lit. Comprimés contre le rhume et la grippe, aspirine, paracétamol, Advil, Kleenex, pastilles pour la gorge, sirop contre la toux, et j'en passe.

— Waouh. Tu as dévalisé la pharmacie ?

— Je voulais être sûr que tu aies tout ce dont tu as besoin.

— Mais je ne t'ai donné que vingt dollars.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

Ça ne me plaisait pas beaucoup d'avoir une dette envers lui. J'essaierais peut-être de glisser un autre billet de vingt dans son manteau. J'attrapai un petit tube violet.

— Baume à lèvres ?

Il haussa les épaules, me tendit une bouteille d'eau du minibar puis ouvrit une boîte de comprimés contre la grippe et déposa deux cachets dans ma main.

— Merci.

Il se mit ensuite à farfouiller dans le sac en papier. Il retira d'abord le couvercle d'une grande tasse en carton dans laquelle il ajouta une cuillère en bambou jetable.

— Nell t'a préparé une soupe de nouilles au poulet, déclara-t-il en me tendant la tasse et la cuillère. Attention, c'est chaud. Enfin j'espère que ça l'est encore. Et il y a aussi des cookies.

— Je parie que ça sent très bon mais je n'ai plus d'odorat.

De la vapeur s'éleva de la soupe, réchauffant mon visage. Je soufflai sur le liquide et pris une petite gorgée. Ma gorge se ragaillardit aussitôt. Tel était le pouvoir de la nourriture-doudou.

— C'est tellement gentil de sa part. Elle est chef dans ton bar, c'est ça ? m'enquis-je.

Il tressaillit.

— Euh, non. Ce sont Eric, Nell et Lydia, les propriétaires. Ils s'occupent chacun d'une section différente. Je ne fais que bosser pour eux.

— Ah oui, c'est vrai. Désolée, j'ai oublié d'oublier ce que je pensais savoir sur toi.

Insérez ici un silence pesant.

Il se mit à déplacer tous les médicaments sur la table. Je l'observai en buvant et remuant ma soupe. Puis, quand il n'eut plus rien à faire, nous nous observâmes de nouveau, une vie pleine de mensonges entre nous.

Mais qu'est-ce que je racontais ? Rien ne se trouvait entre nous. Tous mes fantasmes romantiques avaient disparu. Quoi que j'aie pu imaginer de possible entre « Eric » et moi était mort la veille. Et devant tous ses amis, qui plus est. Pas étonnant que Nell m'ait préparé de la soupe. J'avais dû avoir l'air d'une sacrée demeurée.

— Tu veux que je te fasse couler un bain chaud ?

— Non, merci. C'est gentil.

Après son départ, je rassemblerais toute ma force pour m'en occuper moi-même. Un bon bain chaud rapide. Rapide, j'insiste. Les baignoires et moi avons un passé douloureux. Longue histoire.

Il agita les pieds et croisa les bras. Je regardai fixement le mur, un peu mal à l'aise. Se retrouver avec lui dans un endroit exigu était étrange. Serait-ce impoli de lui demander de retourner au boulot ? Probablement. Il s'était montré si gentil aujourd'hui, si attentionné. Je ne savais pas pourquoi, mais le moins que je pouvais faire était de ne pas me comporter comme une garce. De toute façon, je n'en avais pas la force.

Je déglutis avec difficulté.

— Tu peux me passer les Kleenex, s'il te plaît ?

— Bien sûr.

Il ouvrit un paquet et le posa à côté de moi.

— Tu ferais un infirmier formidable.

Je tentai de sourire. Un sourire faux, tordu et faible, comme le reste de mon être. *Argh.*

Un regard amusé. Puis, de nouveau, le silence.

Ce que les espaces entre les mots pouvaient être gênants... Difficiles et embarrassants. Et j'étais tellement à l'ouest que je ne pus m'empêcher de les remplir avec des banalités.

— As-tu déjà envisagé de te reconverter, Joe ? En infirmier, peut-être ?

Il lissa ses cheveux dorés à deux mains pour dégager son visage.

— Non. C'est exceptionnel. (Une pause.) Je fais environ cinq services par semaine derrière le bar et je travaille quelques jours avec mon père. Il est charpentier et m'a appris le métier. Avant que son arthrite ne l'en empêche, il construisait des maisons. Maintenant, on fait principalement des rénovations et de l'entretien.

— Oh.

— Rien d'aussi glamour que de détenir une part dans un bar/restaurant, comme mon frère.

Je me gardai bien de tout commentaire sur le sujet. Je bus une gorgée de soupe avant de prendre une cuillerée de légumes et de nouilles.

— D’où ton intérêt pour les vieux bâtiments ?

— Ouais.

Il s’assit sur le fauteuil crapaud qu’on trouve dans tous les hôtels chics. Joe et les coussins couleur pêche, quelle jolie combinaison.

La vache, j’avais mal partout. Je m’affaissai, déclinant devant ses yeux. Ça faisait du bien d’avoir quelque chose de chaud dans l’estomac mais j’avais hâte que les médicaments fassent effet. Chaque parcelle de mon être était douloureuse, ma tête en particulier. Je devrais peut-être me la faire retirer. Au moins, mon nez arrêterait de couler.

La vapeur m’aiderait peut-être à respirer. Je lançai un regard avide en direction de la porte de la salle de bains. J’avais de plus en plus envie d’un bain. Mais la baignoire semblait si loin. À des kilomètres. Au bout du monde. Je sentais la transpiration, j’avais dû avoir de la fièvre dans mon sommeil. C’était probablement pour ça que Joe gardait ses distances.

— Ce bain te fait vraiment envie, pas vrai ?

Je me contentai de le regarder, dans l’espoir que mon cerveau trouve quelque chose à dire.

— Écoute, Alex, laisse-moi t’aider. Je ne vais pas te le reprocher par la suite ou un truc comme ça.

Cela m’arracha un sourire.

— Ça ne me fait pas du tout passer pour une parano.

— Je t’ai donné assez de raisons de ne pas me faire confiance, je le sais.

Il me lança un regard de chien battu. Il ne supportait vraiment pas de passer pour un sale type. Bien fait pour lui. Je n’allais quand même pas culpabiliser. Il m’avait passablement énervée. J’essayai désespérément de refouler l’empathie et la compassion qui montaient en moi. En vain. Quelle gogo je faisais...

— Si ça ne te dérange pas de me faire couler un bain, ça serait super. Mais ne t’en sens pas obligé, tu en as déjà fait plus qu’assez pour moi.

Sans un mot, il se leva et se rendit dans la salle de bains. Le bruit de l’eau qui remplissait la luxueuse baignoire offrit une douce musique à mes oreilles. Ça avait été la seule chambre disponible quand j’étais revenue à l’hôtel ce matin, après notre tentative de conversation autour d’un petit déjeuner. Ma chambre d’origine en catégorie standard n’était plus disponible. Heureusement, la femme de la réception avait eu pitié de moi et baissé le prix de la nouvelle. Elle n’avait probablement pas envie de me voir traîner dans le hall à contaminer les clients avec mes microbes. Quelle que soit la raison, elle méritait d’être canonisée ; j’enverrais un e-mail au Pape ASAP. Cette chambre était vraiment super.

— Mission accomplie, annonça Joe en se frottant les mains. Merde, je n’ai pas pensé à acheter de bain moussant. Désolé.

— Je pense pouvoir survivre sans bulles.

Le sourire qu’il me lança n’était pas totalement convaincant. J’imagine que son besoin de faire plaisir n’était pas satisfait. Nous recommençâmes à échanger des regards gênés car aucun de nous ne savait vraiment quoi faire ni ce qui allait se passer ensuite. Je rompis la confrontation en me mouchant. Quel son délicat et ô combien féminin ! Proche du bruit d’un trombone sous acide, les bruits de gargouillis en sus. Le corps humain pouvait être incroyablement répugnant.

— En parlant de rénovations, commença-t-il en s’asseyant. Tu as eu l’occasion de regarder les photos que je t’ai envoyées ?

— Les photos ?

Je jouai les idiots et tripotai l’ourlet de mon débardeur.

— Du deuxième étage du Bird Building.

— Ah, oui.

Une pause.

Il haussa les épaules.

— Pas grave si tu n’as pas eu le temps. J’ai simplement pensé que ça aurait pu t’intéresser.

— C’est le cas.

Je me donnai une bonne claque mentale. Puis une autre. J’aurais mieux fait de me peindre une cible sur le dos plutôt que de reconnaître être intéressée par sa vie ou son travail. Ça ne m’apporterait que drames et déceptions. Il n’y avait qu’à voir ce qui s’était passé entre nous. Je devrais peut-être lui demander de partir. Ou simuler ma propre mort puis verrouiller la porte quand il courrait chercher de l’aide.

Le regard fixé sur moi, il attendait.

— Passe-moi l’ordinateur sur la table, finis-je par grommeler.

La curiosité éclaira ses yeux noirs et il s’exécuta, prenant place à côté de moi au bord du lit. Ses grands doigts frôlèrent les miens quand il me remit l’ordinateur. Sa peau était plus froide que la mienne. Pas désagréable. Je me décalai subrepticement de quelques centimètres alors que nous attendions que la machine se mette en route.

— Tu as Marty l’écureuil en fond d’écran ?

Le coin de ses lèvres s’ourla en un sourire.

— Je n’ai pas à me justifier auprès de toi, répondis-je en me renfrognant. (Des doigts nerveux et tremblants parcoururent le clavier et entrèrent le mot de passe.) C’est vrai, Marty ne se souvient pas toujours d’où il a laissé ses noix, mais jamais il ne m’a trompée ni fait de tort.

— Du calme. J’allais juste dire que c’était une super photo de lui. (Il se tourna vers l’écran puis marqua une pause, bouchée bée.) Waouh, c’est quoi, tout ça ?

— Rien du tout, bredouillai-je. Tu sais quoi, laisse tomber.

— Attends. (Il se rapprocha et, la tête penchée, examina mes croquis.) Ils sont incroyables.

— Je... c’était simplement pour m’amuser. (Je glissai une mèche de cheveux derrière mon oreille et frottai la petite cicatrice sur mon front.) Franchement, ce n’est rien. Je ne suis pas architecte ou je ne sais quoi.

— Arrête tes conneries. (Il me lança un regard qui me mit mal à l’aise.) Alex, il faut absolument qu’on montre ça à Andre.

— Le propriétaire du bâtiment ?

Il hocha la tête.

— Non, non, ça serait ridicule. Et ça me gênerait.

Il me lança de nouveau un regard indéchiffrable. La barbe qui recouvrait la moitié de son visage n’était pas d’une grande aide. Les pommettes saillantes ne me fournirent aucun indice non plus.

— Ce n’est pas de la fausse modestie, Joe, repris-je, cherchant les mots justes. Je suis bonne dans mon boulot et j’en suis fière. Mais j’ai fait ces dessins comme ça, pour m’amuser. C’était simplement un truc pour nous faire marrer, Eric et moi. On peut laisser tomber, s’il te plaît ?

L’espace d’un long moment, nous nous dévisageâmes. Il n’avait pas l’air content du tout.

— Je devrais y aller, dit-il les sourcils froncés, visiblement réticent à partir. Je te laisse prendre ton bain et retourner te coucher.

— O.K...

— Mmm.

Aucun de nous n’esquissa le moindre geste.

— Même si je pense que je devrais rester, au moins jusqu’à ce que tu sois sortie de la baignoire. Tu as pris assez d’antidouleurs pour assommer un éléphant.

Oh, mon Dieu... Je ne devrais pas faire ça. Dans notre intérêt à tous les deux, je devrais simplement le laisser partir. Mais quelque chose m’en empêchait. Ce n’était peut-être que de la curiosité malsaine à son égard, ou bien l’effet des médicaments. Ou encore ma phobie des salles de bains en général. Pourvu que

ce soit les médocs. Quoi qu'il en soit, une partie de moi trop insistante voulait qu'il reste un peu plus longtemps dans les parages.

— Je suis plutôt bien réveillée pour l'instant, lâchai-je avant d'avoir eu le temps de me coller la main devant la bouche.

Totalement incontrôlable. Et merde...

Il me dévisagea en silence.

— Tu sais... hmmm.

Je n'étais point Shakespeare. Et puis merde, je m'étais lancée, c'était trop tard. À présent je n'avais plus qu'à assumer.

— On pourrait regarder un film après mon bain, proposai-je. Enfin si ça te tente. Mais si tu dois aller quelque part, je comp...

— Non. Ils ne s'attendent pas vraiment à mon retour. Avec plaisir.

Il se redressa, sortit son portable de la poche arrière de son jean et tapa rapidement un message. Puis il marqua une pause et m'interrogea du regard.

— Tu es sûre ?

— Certaine, répondis-je d'un ton hésitant.

Il se figea.

— Je veux dire... C'est juste que je préférerais ne plus jamais reparler de toute cette histoire d'échange d'identités, de ton mensonge et du fait que je me sente comme une idiote. O.K. ?

Il hocha lentement la tête.

— O.K. On peut simplement se détendre ensemble.

— Super.

Nous pourrions toujours essayer, en tout cas.

Par pitié, qu'on m'achève.

Je me sentais mal. Vraiment, profondément, atrocement mal. La léthargie s'était emparée de tous mes membres et j'avais l'impression de m'enfoncer dans le lit et de traverser le plancher, direction l'enfer. Pourtant, mon esprit dérivait, plus léger que l'air et totalement confus. Sans oublier le petit bonus : j'étais couverte de sueur. J'avais la sensation d'avoir été jetée dans la montagne du Destin, le volcan du Mordor.

— Oui. Elle en a pris il y a environ six heures, déclara une voix grave et profonde. Avant ça, rien pendant dix ou douze heures, je crois.

J'entendis vaguement une autre voix répondre.

J'ouvris les yeux avec difficulté. Le linge humide qui me recouvrait le front obscurcissait ma vision. Joe se tenait à mon chevet.

— D'accord, je vais lui en donner un autre. (Il me regarda, le visage rongé par l'inquiétude.) Elle vient de se réveiller.

Une autre pause tandis que la personne à l'autre bout du fil parlait.

— Beaucoup d'eau. Compris. Merci, maman. Je t'appelle si son état empire.

— Maman ? répétai-je d'une voix tremblotante.

— Le Dr Google et ma mère s'occupent de toi. Elle est infirmière. (Il posa son portable, prit le flacon d'aspirine et en sortit deux cachets.) Tu crois pouvoir te relever un peu ?

Je hochai la tête, retirai le linge et me redressai sur un coude, sans cesser de trembler.

— Il faut qu'on fasse baisser ta température, déclara-t-il en s'asseyant à côté de moi. Ouvre la bouche.

Il y déposa les cachets suivis de l'eau. Je n'avais jamais rien goûté d'aussi bon. Rien. J'engloutis le verre en une nanoseconde.

Il le remplit de nouveau.

— Bois à petites gorgées, cette fois. Évite de t'étouffer.

Je m'exécutai.

— J'ai chaud. On peut retirer cette couverture ?

— Bien sûr.

Nous repoussâmes – enfin surtout lui – la couverture de l'autre côté du lit. Mes vêtements me collaient littéralement à la peau. Dégoûtant. J'étais toujours brûlante, aussi brûlante que Hadès. J'avais l'impression qu'un mini-soleil avait élu domicile en moi. Tandis que mes pieds tentaient de retirer mes chaussettes, j'essayai de me débarrasser de mon T-shirt. Seul le fait de me sentir à l'aise importait. Joe ne s'intéressait pas à moi « de cette façon », et puis, nous n'avions pas d'avenir tous les deux, alors peu importe ce qu'il pensait de moi en sous-vêtements. Au diable la pudeur quand je me sentais aussi mal.

— Tu veux que j'enlève ça aussi ?

Il m'aida délicatement à retirer mon T-shirt tandis que je haletais. Mon débardeur blanc était collé à mon corps en sueur mais qu'importe. Quel bonheur de sentir l'air frais sur ma peau.

— Chaussettes, s'il te plaît, murmurai-je.

Il s'occupa de libérer mes pieds des ennemies pelucheuses. Mais c'était encore trop. Je commençai à me tortiller pour retirer mon leggings mais quelqu'un semblait avoir aspiré toute force en moi. Mes bras étaient tout mous. La femme-nouille, c'était moi.

— Ça aussi ?

Il me débarrassa de mon leggings. Oh oui, oh putain oui.

— C'est mieux.

Avec un soupir de soulagement, je me laissai retomber sur le dos. Un débardeur et une petite culotte étaient largement suffisants. Tout mon corps était douloureux. Mes doigts de pied, mes dents, mes follicules pileux. Tout.

La télé et les lumières étaient éteintes, à l'exception de la lampe de chevet. Ça rendait le monde si étrange, si confus. Les pommettes de Joe semblaient avoir été taillées dans la pierre, ses yeux sombres brillaient dans la pénombre. J'avais l'impression d'être dans un rêve fiévreux. La réalité était très très loin et le sommeil me prit de nouveau par surprise.

— Le film est terminé ? demandai-je.

Il sourit.

— Il y a un bout de temps. Tu t'es endormie.

— Oh.

Il indiqua le canapé de la tête.

— Ne panique pas, mais j'ai squatté là. Juste au cas où.

— O.K. Merci.

Mes paupières papillonnèrent. Je n'avais plus l'énergie de les garder ouvertes. Ou de me préoccuper de quoi que ce soit.

Le matelas remua. J'entendis d'abord des bruits de pas feutrés puis, au loin, l'eau qu'on faisait couler. Joe revint et posa de nouveau un linge humide sur mon front.

— C'est agréable, marmonnai-je.

— Je suis là si tu as besoin de moi.

Et ça aussi, c'était agréable.

5

Message envoyé il y a cinq mois :

Salut Eric,

Bon, c'est à mon tour d'écrire et je ne sais vraiment pas quoi raconter. Pour tout te dire, ma vie est incroyablement insipide. Vu que je travaille de chez moi et que je suis mon propre patron, je peux bosser quand ça me chante. Tout dépend du nombre de projets en cours. Je peux facilement passer une semaine à ne parler qu'au livreur de pizzas. Bien sûr, j'ai moi aussi des amis et de la famille, mais tu sais comment c'est, la vie moderne trépidante et tout ça. Oh, et puis il y a Marty. Il est toujours de très bonne compagnie. Sinon, quand je ne bosse pas, je suis scotchée aux sites d'immobilier (une fille a besoin de rêver) ou à ma télé. Ne sois pas fâché, tu avais dû le voir venir, non ? La télé et Internet, c'est tellement bien. Je ne vois pas comment tu pourrais rivaliser.

Désolée,

Alex

P.-S. : J'espère que tout se passe bien, au resto comme dans la vie.

Message reçu :

Alex,

Merde ! On ne s'est pas encore rencontrés que tu me préfères déjà la télé. C'est cruel. Ici, tout va bien. Ça commence à se réchauffer un peu, ce qui n'est pas pour me déplaire. Le Dive Bar marche bien. Je n'imagine pas passer des jours sans voir personne. Ta bulle doit être un véritable havre de paix ! De mon côté, j'ai l'impression de parler en permanence aux gens. Je ne suis pas sûr d'avoir besoin de la télé vu que ce ne sont pas les drames qui manquent, ici. L'un des barmen se prend pour Roméo. Malheureusement, il a la capacité de concentration d'un moucheron. D'où la difficulté de garder les bonnes serveuses. Pour couronner le tout, notre cuisinière, Nell, est en plein divorce. Son ex et elle sont de vieux amis à moi, c'est dur de les voir souffrir. Les mauvais jours, on l'entend utiliser son hachoir dans tout le restaurant. Je préfère ne pas savoir qui elle imagine découper en morceaux...

Eric

Des coups insistants à la porte. Encore.

— Putain mais c'est pas vrai...

C'est exactement ce que je pensais. Seulement, je n'avais pas ouvert la bouche. Ce juron avait été proféré par une voix masculine et familière, quoique inattendue. Je me frottai les yeux pour en chasser le sommeil et regardai à côté de moi. Alerte au mâle ! Oh mon Dieu, et si j'avais fait une réaction étrange

aux comprimés contre la grippe et agressé sexuellement le pauvre innocent pendant la nuit ? Ça faisait un bon bout de temps que je n'avais pas connu un peu d'action.

— Salut, fit Joe, étendu sur le lit.

Il avait retiré ses boots mais sinon tous ses vêtements semblaient intacts.

Merci mon Dieu.

Ma réponse fut un croisement entre un chuchotement et une respiration sifflante. Ma gorge était en feu. Je souffrais le martyr. J'en aurais pleuré de douleur et de frustration mais ça n'aurait fait qu'empirer mon mal de tête. Sans compter l'aspect pitoyable, évidemment.

Les coups reprurent de plus belle.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il en bâillant.

— Mal, chuintai-je.

Foutue peste bubonique.

— Merde, marmonna-t-il. Tu as perdu ta voix ?

Je hochai la tête.

— La vache ! Au moins tu n'as plus de fièvre.

Il se redressa lentement, s'étira la nuque et les épaules, puis se leva pour aller ouvrir.

L'entrée fracassante du véritable Eric Collins fut la seconde surprise de la matinée. Il portait un pantalon noir, une chemise bleu pâle entièrement boutonnée et une veste en cuir noir. Ses longs cheveux bruns étaient attachés en chignon, son visage fraîchement rasé. À côté de lui, Joe avait piètre allure. Ils partageaient le même front haut, les lèvres charnues et un nez légèrement épais mais la ressemblance s'arrêtait là. Jamais on n'aurait deviné qu'ils étaient frères. Aussi différents que le jour et la nuit.

— Salut, lança Eric en déposant des sacs en papier brun sur la commode. J'ai dit à Nell que tu n'avais pas pu rentrer chez toi hier et elle m'a demandé de t'apporter de la bouffe et d'autres trucs. Le café est dans ce sac.

— Merci.

Joe fouilla dans ledit sac et en sortit deux gobelets extra-larges.

— Papa a téléphoné. Il voulait savoir quand tu viendrais sur le chantier. Tu devrais vérifier tes messages et le rappeler.

— Je vais le faire.

Eric se tourna vers moi et m'adressa un petit sourire séducteur. Qui disparut aussitôt.

— La vache ! Tu es vraiment malade, hein ?

Joe fronça les sourcils.

— Je te l'avais dit.

— Ouais mais je pensais que c'était juste l'excuse qu'elle avait trouvée pour rester en ville, te mener à la baguette et te transformer en toutou. Te faire ramper. Te faire payer, quoi. Littéralement. (Il haussa les épaules.) J'ai même parié cinquante dollars avec Boyd.

Sans un mot, Joe reposa l'un des cafés et frappa son frère derrière la tête.

— Putain, mec ! s'indigna Eric en se recoiffant. On se calme.

— Excuse-toi auprès d'Alex avant que je t'en colle une.

— Désolé, Alex, dit Eric qui devenait de moins en moins attirant à chaque seconde.

— Crétin, lança Joe, manifestement agacé, avant de se tourner vers moi. Tu veux du café ?

Quand je pense que je m'étais imaginé qu'Eric pourrait être l'homme de mes rêves... Le véritable Eric avait des problèmes de maturité, et c'était peu dire. Je secouai la tête et m'extirpai de la montagne de couvertures que Joe avait dû empiler sur moi pendant mon sommeil. Je me souvenais vaguement de m'être réveillée au milieu de la nuit, tremblante et frigorifiée, et d'avoir exigé des couvertures. Je ne portais qu'un fin débardeur et mon sous-vêtement préféré : un shorty jaune pétant à l'effigie de Madame Bonheur. Je devais en avoir au moins cinq. C'était en quelque sorte mon animal totem. Et dire que Joe

m'avait vue dans ce magnifique accoutrement – en sueur et malade comme un chien – et qu'il était quand même resté pour jouer les infirmiers. Impressionnant...

La veille, au seuil de la mort, je n'avais pas tenu jusqu'à la fin du film. Nous n'avions pas beaucoup discuté mais avons ri aux mêmes répliques, réagi devant les mêmes scènes de combat et lancé des « ooh » exactement au même moment durant la course-poursuite en voiture. O.K., nos goûts en matière de cinéma étaient étrangement semblables, mais ça ne voulait rien dire. Je ne m'étais simplement pas attendue à me sentir si à l'aise en sa présence. Au début, je n'avais noté que ses différences avec le type que je pensais connaître. C'était déconcertant de découvrir tout ce que j'avais en commun avec ce bloc de virilité.

J'avais de plus en plus de mal à en vouloir à Joe Collins pour sa trahison. La colère et la haine semblaient avoir disparu. Mettons ça sur le compte des médicaments.

J'étais certaine que, en plus de mes sous-vêtements très discutables, je devais également avoir les cheveux ébouriffés, une haleine de chacal, et j'en passe. Une vraie pin-up. Mais l'avantage, quand on se sent à peu près aussi ragoûtante que du vomit de chat, c'est que tout semble dérisoire. Et puis, soyons réalistes : d'ici un ou deux jours, la peste aurait disparu, ou m'aurait transformée en zombie.

Quoi qu'il en soit, ces deux hommes devraient m'accepter telle que j'étais ou foutre le camp de ma chambre d'hôtel.

Toujours boudeur, Eric se laissa tomber dans un fauteuil.

— Il y a aussi des jus de fruits frais. Pomme, orange, et tout ce à quoi Nell a pu penser pour booster le système immunitaire. Depuis qu'elle est enceinte, elle a développé cette espèce d'instinct maternel complètement flippant. Hier soir, elle a essayé de me dire que je buvais trop, non mais tu y crois, toi ?

Pour toute réponse, Joe grogna et fouilla dans les sacs à la recherche du jus. Il me l'apporta et s'assit sur le lit à côté de moi, un café à la main.

— Je déteste jouer les oiseaux de mauvais augure mais je pense que tu n'iras nulle part aujourd'hui.

Je hochai la tête d'un air abattu et pris deux nouveaux comprimés contre la grippe que je fis passer avec une gorgée de liquide. La vache, c'était divin ! Acide avec des explosions de gingembre et d'ail. J'avais au moins retrouvé un peu de goût. Si le jus exterminateur de germes de Nell ne tuait pas ce virus maléfique, rien ne le pourrait. Je sortis un Kleenex et me mouchai.

— À vrai dire, Nell me casse les bonbons à propos de pas mal de trucs, ces derniers temps, continua Eric en contemplant le plafond d'un air pensif. Tu crois qu'elle veut que je la demande de nouveau en mariage ?

Joe se tourna vers son frère.

— Eric, la dernière fois que tu lui as offert une bague, elle a essayé de te donner un coup dans les couilles. Alors je dirais que non.

— C'était peut-être simplement les hormones qui la rendaient folle.

— Non, mec. Je suis quasi sûr que c'est toi qui la rendais folle.

N'ayant aucune contribution à apporter à la conversation, je continuai à siroter mon jus.

Le géant blond se tourna de nouveau vers moi en prenant une gorgée de son café.

— Eric a mis accidentellement Nell enceinte. Elle était complètement saoule.

— Ça ne veut pas dire qu'elle ne m'a pas sauté dessus.

Joe croisa mon regard et secoua imperceptiblement la tête.

— Je t'ai vu, hein, bougonna son frère.

Joe me lança un clin d'œil et je ne pus m'empêcher de sourire. Un pauvre et faible sourire, certes, mais un sourire quand même. Dans ses e-mails, il ne s'était manifestement pas étendu sur Eric et ses problèmes. J'imagine que ça aurait été trop compliqué.

— J'ai commencé à lire un de ces bouquins sur les bébés que tu m'as trouvés. J'ai déjà appris plein de trucs, ajouta Eric en attrapant le sac en papier le plus proche pour en inspecter le contenu. J'y crois

pas, elle t'a mis des brownies triple chocolat. Comme s'ils avaient des effets bénéfiques sur la santé...

— Je vais en prendre un, dit Joe qui se leva à moitié du lit et tendit la main. (Son frère lui en passa un.) Alors, ce livre ?

— Ah, oui. (Il engloutit son gâteau en une bouchée, un doigt levé pour nous inviter à patienter.) Apparemment, les premiers jours après la naissance, il y a une espèce de truc qui ressemble à du goudron venu de l'enfer qui sort des fesses du même.

— Beurk.

La bile monta du fond de ma gorge. Parler de caca de bébé quand on a une grippe de la mort n'était pas l'idéal.

— Donc, juste après l'accouchement, je vais simuler une maladie dans le genre de celle d'Alex. Du coup, il sera plus sage d'éviter d'approcher l'enfant, pas vrai ? Je ne voudrais pas refiler des microbes au nouveau-né. Nell n'y verra que du feu, c'est sûr.

Joe fronça les sourcils.

— Génial, non ?

— Non, répondit son barbu de frère.

— Bah quoi ? lança Eric en éclatant de rire. Comme si toi, tu changerais ces couches avec ce qu'il y a dedans. Ça a l'air hyper flippant.

Avec un soupir appuyé, Joe se frotta le front.

— Putain, mec. Grandis un peu.

— Oh, ça va. Tu ne changerais pas non plus cette couche.

— Si, je changerais cette foutue couche.

— Tu dis seulement ça parce qu'elle est là, rétorqua Eric en me pointant du doigt.

— Pas du tout.

— Si.

Si j'avais été en état de parler, j'aurais dit à ce crétin de me laisser en dehors de ça. Hélas, je ne réussis qu'à lui jeter un regard noir.

— Non, insista Joe. Je dis que je changerais cette flippante couche merdeuse car ce mioche est à moitié le mien et que sa mère mérite mon aide. Tu piges ? Ça rentre dans ta petite tête ?

Juron étouffé.

— Alors ?

— Ouais, d'accord. (Eric s'affaissa dans sa chaise, les lèvres pincées.) Et ne l'appelle pas « le mioche ». C'est vraiment pas cool.

Pas de réponse à la mini-diatribes de son frère. Joe but simplement une nouvelle gorgée de café.

Soudain, Eric se releva d'un bond.

— Je dois y aller. À plus.

— À plus.

Je fis un signe de la main à la porte déjà close.

— On ne dirait pas mais il a fait des progrès, marmonna Joe en se tournant vers moi. Après l'annonce de la grossesse, il a passé des jours planqué sous un arbuste dans la cour, avec une bouteille de single malt. Il refusait de parler. Je ne pensais pas qu'il réussirait un jour à ouvrir un de ces bouquins. Pour un type qui n'avait jamais prévu de se marier ni d'avoir des enfants, c'est un début.

Je hochai la tête.

— Nell traversait un divorce compliqué avec l'un de nos amis, Pat. Ce qui s'est passé avec mon frère était un accident dû à l'alcool, soupira-t-il, le regard dans le vide. Depuis, c'est comme être pris au milieu d'une putain de guerre. On est amis depuis l'école primaire mais maintenant rien n'est plus pareil. Ça me rendait fou de ne pas pouvoir t'en parler par e-mails. J'aurais bien eu besoin de tes conseils.

Silence.

— Bref. (Il s'éclaircit la voix.) Tu ne crois pas que tu devrais peut-être voir un docteur ?

Bonne question. Le truc c'était que, à moins que la médecine moderne n'ait fait des découvertes miraculeuses pendant la nuit, il n'existait toujours pas de remède contre la grippe.

— Non, articulai-je en silence.

— O.K. Si tu changes d'avis ou si tu as besoin de quoi que ce soit, je te note mon numéro de portable sur ce calepin. Tu n'auras qu'à m'envoyer un texto.

Il joignit le geste à la parole et se pencha légèrement sur la petite table couverte des sacs en papier du Dive Bar. Waouh. Attendez une petite seconde... Joli petit cul. Sérieusement, il avait une belle paire de fesses. Je préférais toujours les mecs en costume-cravate mais on ne pouvait pas nier que le derrière de Joe était particulièrement appétissant.

Il se retourna et je détournai aussitôt le regard. Je me collai un sourire innocent pour cacher la culpabilité honteuse d'avoir reluqué ce pauvre homme sans défense. Non pas que je ressentisse une quelconque culpabilité, en réalité. Mais j'aurais dû.

Il pencha la tête, le front plissé.

— Quoi ?

Je haussai les sourcils.

— Hmm ?

— J'ai quelque chose sur le cul ? demanda-t-il en tentant de regarder ledit beau derrière avant de le brosser de ses deux mains.

Grillée. Totalement grillée. Et il fallait que ça se passe après qu'il m'eut clairement fait comprendre que je ne l'attirais pas. Oh, la honte. Je devrais expédier ma libido en Alaska pour une saison ou deux, histoire de la calmer un peu.

Il continua de s'épousseter un moment puis il passa heureusement à autre chose et attrapa le double des clés de la chambre.

— Je les prends, comme ça, quand je reviendrai voir si tout va bien, je ne te réveillerai pas en frappant à la porte, si jamais tu dors, O.K. ?

Normalement, non, ça ne serait pas O.K. Mais j'étais quasi certaine que ce n'était pas un meurtrier. S'il avait eu l'intention de me faire du mal, il l'aurait déjà fait. Et puis, son frère, sa mère, ses amis et les gens de la réception savaient qu'il était venu plusieurs fois, aussi acquiesçai-je. Vu mon état pitoyable de la veille et ma fièvre durant la nuit, il semblait effectivement plus prudent que quelqu'un vienne prendre de mes nouvelles.

Il se frotta l'arrière-train une dernière fois, les sourcils froncés.

— Bon. À plus tard, Alex.

Pfiou.

6

Message envoyé il y a trois mois :

Salut Alex,

Je viens d'avoir une conversation qui pourrait t'intéresser. Andre, le propriétaire du bâtiment, a été approché par des agents immobiliers qui lui ont conseillé de transformer le premier étage en appartements. Avant, il y avait des bureaux mais ils ont été laissés à l'abandon ou utilisés comme garde-meubles ces trente dernières années. Andre ne traitera jamais avec des crétins d'agents immobiliers mais il m'a demandé si l'idée de développer ces espaces m'intéresserait. Faire quelque chose de semblable aux rénovations du Dive Bar. Révéler la brique d'origine, polir le parquet, etc. Moderniser si besoin. J'hésite encore. Ça demanderait beaucoup d'investissement alors que j'ai déjà largement de quoi faire. Et beaucoup d'argent, aussi. Mais c'est une super idée. Mon frère Joe et mon père sont charpentiers, ils pourraient se charger du gros œuvre. J'attends de voir la suite.

Eric

Eric, contente d'avoir de tes nouvelles. Et quel projet génial ! Merci pour les photos que tu m'as envoyées. Waouh... ton frère ressemble à un bûcheron, tu es sûr que vous êtes de la même famille ? La rénovation du Dive Bar est vraiment magnifique. Imagine un peu ce que tu pourrais faire en transformant l'espace en studios. Ça serait incroyable ! Réfléchis-y sérieusement, s'il te plaît. Tu as l'air si passionné quand tu parles des projets que tu réalises avec ton père. Si en plus il n'y a pas d'impératif de temps, ce serait idéal pour toi. J'adorerais en savoir plus à l'occasion.

Biz,

Alex

Comme promis, je ne fus pas réveillée par des coups à la porte, mais par les vibrations de mon téléphone sur la table de nuit.

J'avais passé le gros de la journée à dormir. La codéine envoyée par la mère de Joe m'avait agréablement assommée. Je me sentais encore fébrile ; un peu plus de repos ne serait pas de trop. En rentrant à Seattle, je m'octroierais peut-être une petite semaine de vacances. Histoire de déconnecter, souffler un peu et prendre le temps de récupérer correctement de cette maladie. Impossible de me souvenir de la dernière fois que j'avais pris des vacances. Mais bon, j'aimais mon boulot. Le graphisme n'était pas une corvée, mais un plaisir.

Quoi qu'il en soit, une pause me ferait quand même du bien.

Soudain, la porte de la salle de bains s'ouvrit et Joe en sortit dans un nuage de vapeur et de virilité,

une minuscule serviette blanche autour de la taille, comme une jupe. Une vraie exposition de peau bronzée totalement superflue. Le téléphone qui vibrait attira immédiatement son attention et il se précipita pour y répondre.

— Merde, grommela-t-il en le portant à son oreille. Allô ?

Il me tournait le dos, ce qui me força à réexaminer la jupe. En fait, je n'étais même pas sûre qu'on puisse qualifier ça de serviette. Elle cachait à peine ses fesses. Non, non, je n'étais pas du tout en train de le mater. J'avais déjà failli me faire griller, on ne m'y reprendrait pas.

Bref, j'étais plus ou moins en train de ne pas le reluquer. Il est plus difficile que vous ne le pensez d'ignorer un homme à moitié nu. C'était peut-être une hallucination due à la fièvre. Je ne me sentais pas particulièrement fiévreuse mais comment expliquer sinon la présence d'un homme presque nu en train de se balader dans ma chambre d'hôtel ? Oh mon Dieu ! À moins qu'il n'ait l'intention de me faire des avances...

Ça, franchement, je ne l'avais pas vu venir. Que faire ? D'habitude, le sexe sans lendemain ne me causait aucun problème : soit j'en avais envie, soit non. On ne pouvait pas nier que Joe était sexy. D'un autre côté, le mensonge, lui, ne l'était pas. Je l'avais laissé entrer dans mon intimité (enfin, virtuellement, du moins) et il m'avait fait du mal. Si certains de mes sentiments à son égard subsistaient toujours en moi, ça pouvait très bien se reproduire.

— Ouais, ici Joe Collins. Alex dort, elle est malade. Elle a attrapé la grippe. (Une pause.) Ah, euh... (Il écouta de nouveau. À vrai dire, il écouta pendant un bon moment.) Vous... Je... O.K., oui. Je suis un gros connard. Je n'aurais pas dû lui faire ça, vous avez raison. Mais... (Il marqua une nouvelle pause, prit une profonde inspiration puis expira très lentement.) Oui. Vous avez raison, il n'y a aucune excuse pour ce genre d'acte abject et je mérite effectivement d'être castré et de brûler en enfer pour l'éternité. Qui avez-vous dit être, déjà ? (Il se massa la tempe, ce qui fit bouger les muscles de son dos. Pas mal...) Valerie, la meilleure amie d'Alex. Très bien. Ravi de faire votre connaissance. Alex m'a beaucoup parlé de vous dans ses e-mails. (Joe grimacha et écarta le combiné de son oreille alors qu'un cri strident s'en échappait.) Oui, je comprends, bien sûr. (Il hocha la tête.) Non. D'accord. Je ne vous aurai pas avec mon petit numéro de charme car je ne suis qu'un rebut de l'humanité. Reçu cinq sur cinq. (Il pencha la tête.) Oui, je vous écoute. C'est une déesse malgré son cœur de pierre et moi un sous-être. Entièrement d'accord. (Il se frotta la nuque.) O.K., je lui dirai de vous appeler quand elle se réveillera. Ravi d'avoir discuté avec vous, Valerie. Ouais... Bon, je dois y aller. Il y a tout un tas de gens qui attendent de pouvoir m'insulter. Au revoir.

Il marmonna des jurons.

Toujours couchée, je ne pus me retenir plus longtemps et me mis à hurler de rire. Valerie était la meilleure. Une amie en or.

— Oh, tu es réveillée, fit-il en repoussant de longues mèches de cheveux humides de son visage. Je viens d'avoir une petite conversation avec ton amie Valerie. Ton portable n'arrêtait pas de sonner alors je me suis dit qu'il valait mieux répondre pour ne pas te réveiller.

Je gloussai de plus belle.

— Ça t'amuse, hein ?

J'acquiesçai.

— Génial. J'en suis ravi. Bref, le chauffage chez Nell fait des siennes et ne sera pas réparé avant demain. Je lui ai dit qu'elle pouvait passer la nuit chez moi et que je resterais encore ici ce soir. Si ça ne te dérange pas, bien sûr.

Prise de court, je haussai les épaules.

— Tu as l'air un peu mieux. Tu as même repris des couleurs.

Peu surprenant, étant donné sa tenue.

Ses épaules étaient larges, comme on pouvait s'y attendre d'un homme de sa stature, ses bras musclés

et ses têtons bruns. Je n'avais pas envie de remarquer tous ces détails mais, vu qu'il se tenait là, à moitié nu, j'y étais bien obligée. Mes ovaires avaient pris le contrôle et voulaient faire de bons gros bébés avec ce type, et fissa. Le bon sens ne faisait pas le poids.

— Ça ne te dérange pas que j'aie utilisé la douche, j'espère. Eric a voulu faire un jogging après le boulot. J'étais déjà couvert de sciure de bois, la sueur n'a fait qu'empirer les choses. On a eu une journée de dingues. Les mains de mon père lui jouaient des tours alors il n'a pas pu travailler mais il avait pris tout un tas d'engagements.

— Tu ne pouvais pas utiliser ta douche ? demandai-je d'une voix un peu rouillée.

Oh mon Dieu... Maintenant qu'il me faisait complètement face, j'avais une vue plongeante sur le renflement en dessous de la ceinture.

Pas mon genre. Ce type n'était vraiment pas mon genre, peu importe combien je trouvais apparemment son corps fascinant. Une fois rentrée à Seattle, il faudrait vraiment que je m'envoie en l'air.

— Super, tu as retrouvé ta voix, fit-il remarquer en souriant. Eric était dans la douche et je n'avais pas envie d'attendre plus longtemps. Je m'inquiétais pour toi. En plus, le ballon d'eau chaude n'est pas très gros et je voulais en laisser pour Nell.

— Je vois.

Je pris une profonde inspiration apaisante, faisant mine d'avaler ses mensonges flagrants. Joe avait vraiment besoin de revoir ses techniques de drague. Je me mouchai.

— Pas de problème. Mais tu veux bien mettre une serviette ? Ou peut-être un pantalon ?

Il éclata de rire, faisant vibrer en moi certaines parties qui, franchement, n'auraient pas dû réagir ainsi.

— Alex, c'est une serviette.

— Non, pas du tout.

— Si. Regarde.

— Non, non. (Je serrai les lèvres, la colère et l'exaspération montant en moi.) On dirait un essuie-main, et encore. C'est probablement un gant que tu as agrandi.

Il secoua la tête en gloussant.

— Alex...

— Je vois pratiquement tout !

— En même temps, tu es à moitié penchée hors du lit pour ne rien manquer du spectacle.

— N'importe quoi. J'ai simplement eu une quinte de toux.

Je fis semblant de tousser une fois ou deux, la main devant la bouche. Nous étions amis, bon sang. Reliquage interdit. Je sentis néanmoins mon visage rougir et mes têtons se tendre joyeusement.

— Alex, détends-toi. Je t'ai vue en sous-vêtements. Maintenant, tu m'as vu en serviette. Qu'est-ce qui te perturbe autant ?

Les mains sur ses hanches sveltes, il fit jouer sa langue contre sa joue. Comme si me titiller était la chose la plus amusante au monde. Connard. Et merde, il y avait même une petite ligne de poils dorée qui partait du nombril et descendait. Mes doigts avaient désespérément envie de la suivre. Ça les démangeait littéralement, ces sales petits traîtres.

— Écoute, je sais ce que tu es en train de faire, rétorquai-je d'une voix rauque et désapprobatrice. Mais je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— Et je suis en train de faire quoi, d'après toi ?

— On devrait rester simplement amis.

— Les amis ne se prêtent pas leur douche de temps en temps ?

— Les amis ne se pavanent pas en exhibant leurs bijoux de famille ! (Non, ce n'était pas moi qui avais gloussé nerveusement. Mais quelqu'un d'autre. Quelle situation atrocement gênante.) Je verrais moins de peau dans un club de strip-tease !

— Va te faire, marmonna-t-il en souriant.

— D'ordinaire, je serais partante. Mais juste une fois, hein. Pour le fun, pour nous sortir ça de la tête, ou que sais-je encore. Mais la situation est déjà assez compliquée comme ça. Tu m'as fait du mal. J'avais malgré moi des sentiments pour toi. Coucher ensemble maintenant, même comme amis, serait tout bonnement stupide.

Il me regarda les yeux écarquillés et demanda très lentement :

— Tu as envie de coucher avec moi ?

Le monde s'arrêta de tourner et se figea.

— Alex ?

— Je, euh... (Ma bouche s'ouvrit encore et encore mais rien n'en sortit. Panique totale. Mon cerveau avait buggé, et probablement déserté la pièce.) Je crois que j'ai pris un peu trop de médicaments contre la grippe. Ouais, je crois que c'est ça.

Il me lança de nouveau un regard interrogateur.

— Non. Non, je n'ai vraiment pas envie de me retrouver nue avec toi.

Il cligna des yeux.

— Mais tu penses quand même à coucher avec moi, c'est ça ?

— Quoi ? ! m'écriai-je d'une voix de fausset.

— Mais tu as dit...

— Oublie ce que j'ai dit. Et arrête de parler de coucheries.

Il se contenta de me dévisager en silence.

— J'ai cru que tu tentais une approche. Tu ne peux pas m'en vouloir d'avoir pensé que c'était un traquenard. (Recroquevillant mes pieds sous moi, je me penchai en avant, prête à attaquer. Ou à me défendre. Ou je ne sais quoi.) Sérieusement, le chauffage de Nell est vraiment en panne ?

— Du calme, Alex. Tu n'as pas à être gênée.

— Et Eric était vraiment sous la douche ? Ton histoire est si bidon qu'on la croirait sortie d'un mauvais film porno. Tu n'as qu'à me dire que tu es le plombier, pendant que tu y es, lançai-je avec tout le mépris dont j'étais capable. Je ne suis pas ton genre, tu te rappelles ? Puis tu te pointes ici et tu parades devant moi comme un gigolo, façon hipster des bois. Histoire qu'encore une fois je tombe dans le panneau et finisse par passer pour la dernière des imbéciles ! Quel genre de connard sadique à moitié nu es-tu ?

— Je ne joue à aucun jeu, O.K. ? (Il baissa la tête puis la secoua lentement.) Laisse-moi éclaircir tout de suite la situation.

Sans un mot de plus, il prit son portable sur la table.

— Salut, Nell. Alex voulait simplement te demander quelque chose.

Il fit le tour du lit et fourra le téléphone dans ma main réticente.

— Salut, dis-je prudemment.

— Alex ! lança une voix féminine et chaleureuse. Comment tu te sens ? Tu as encore l'air un peu vaseuse.

— Euh, ouais. Mais ça va quand même mieux.

— Ravie de l'entendre. Écoute, si ça te dérange que Joe squatte avec toi ce soir, dis-le-moi. Je peux toujours aller chez mon frère. C'est juste qu'il a prévu une soirée romantique, tu comprends ?

— Pas de problème.

— Super ! Dis-moi si tu as encore besoin de soupe ou de quoi que ce soit.

— D'accord. Merci pour toutes tes attentions. C'est vraiment adorable de ta part. Merci beaucoup.

— Ça me fait plaisir. Tu voulais me demander quoi, au fait ?

— Euh... Combien je te dois pour la nourriture et les boissons ? J'aimerais vraiment te rembourser. Tu as été tellement gentille.

— Hors de question ! Il faut que j'y aille, mais j'espère te revoir très bientôt au bar. Tout le monde

aimerait faire ta connaissance en bonne et due forme. Ne t'inquiète pas, on ne mord pas. Et on a déjà oublié le petit incident provoqué par ces imbéciles de mecs.

— Je vois. Merci.

— Et si je peux me permettre, je sais qu'il s'est comporté comme un abruti fini, mais Joe est un type formidable.

— Ah...

— C'est vraiment dommage qu'il soit célibataire depuis si longtemps alors qu'il a tant à offrir à une femme. Je sais qu'on ne se connaît pas mais, honnêtement, tu devrais lui donner une seconde chance. Vous formiez un si joli couple l'autre soir.

Perplexe, je fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? On a passé la soirée à s'engueuler.

— Mais il y avait de la passion entre vous, tu vois ? De la véritable passion, répondit-elle en soupirant d'un air mélancolique. C'est très précieux, Alex. Ça ne se présente pas deux fois dans une vie.

— Je vois. O.K. (Je pris de profondes inspirations.) Merci pour tes conseils.

Elle avait déjà raccroché.

Joe s'accroupit près du lit et me dévisagea. Sa tenue ne faisait qu'empirer les choses. Je détournai le regard malgré l'envie de mon cerveau que ce moment se prolonge afin d'en imprimer le souvenir. Stupide cerveau.

— Tu me crois, maintenant ? demanda-t-il doucement. Je peux appeler Eric, si tu veux.

— Non, ça ira.

— O.K. Je vais aller enfiler un pantalon pour que tu te sentes plus à l'aise.

— Merci. (Je reposai délicatement son téléphone sur la table de chevet.) J'ai envie d'un verre. Vodka-orange, peut-être.

— Pas de problème.

— Je pense qu'on devrait arrêter de parler un petit moment. Regarder un film ou autre. Ça te dit ?

— Oui. Je ne te demanderai même pas de t'excuser pour toutes les vilaines choses que tu m'as balancées.

Très noble de sa part.

— Tu as tout imaginé, déclarai-je fermement.

Il attrapa un jean d'un sac posé au sol, un immense sourire sur le visage. Il allait finir par choper une crampe s'il continuait.

— Alex. Foutue Madame Bonheur.

— Tais-toi. Tu es responsable d'assez de moments horriblement embarrassants cette semaine. Tu as gagné le titre de pire ami virtuel du monde. Je crois que j'ai besoin de reprendre des cachets.

— Souviens-toi simplement que je n'ai pas dit non.

— Eh bien, j'ai dit non avant toi, donc je gagne.

— O.K., dit-il simplement en me lançant un doux sourire.

Je ne pouvais pas le supporter, pas venant de lui.

— Pour commencer, tu es trop velu.

— Quoi ?

— Qui a besoin d'autant de poils ? Sur ta tête, ton visage, ton torse... c'est trop.

Il fronça les sourcils.

— Ah, vraiment ?

— Oh oui. Je suis sûre qu'il y a une jungle là-dessous. Dis-moi, Joe, tu n'as jamais reçu de plaintes ? Le tigre arrive à retrouver son chemin ?

Sa langue jouant derrière sa joue, il me dévisagea.

— Je m'inquiète pour toi, c'est tout, expliquai-je en haussant les épaules d'un air innocent. Mon ami.

— C'est bien aimable à toi de te préoccuper de mon pénis. Mon amie.

Je souris avec bienveillance.

— Tu vois, c'est pour ça que je préfère les blondes. Les brunes sont trop à fleur de peau. On ne sait jamais quand elles vont devenir vicelardes. (Il fronça le nez.) Et pas dans le bon sens du terme.

Je portai la main à mes cheveux.

— Tu critiques ma couleur de cheveux ?

— J'essaie juste d'être honnête, répondit-il en croisant ses bras ridiculement musclés sur son large torse. Et puis j'aime les femmes avec un peu de couleurs. Celles qui s'exposent au soleil de temps en temps. Tu es tellement pâle qu'à côté de toi Casper a l'air débordant de vie. J'aurais trop peur de te faire un bleu en te touchant.

— Penses-tu que, peut-être, comme tu es si grand, tu as du mal à communiquer avec les gens de taille normale ?

Dents serrées, il me dévisagea de la tête aux pieds.

— Maintenant que j'y pense, je ne suis pas non plus très fan de la couleur de tes yeux. Comment appelles-tu cette nuance de vert ? Moisissure ?

Je poussai un petit cri indigné.

— Ah ouais ? Eh bien, les tiens m'évoquent la nature après un orage. Tu sais, quand il y a de la boue partout.

— Ton menton a toujours été aussi pointu ou tu as eu un accident dans ton enfance ?

Un éclat de rire m'échappa. Elle était bonne, celle-là. Mais je n'avais pas dit mon dernier mot.

— Tu as les orteils tellement poilus. Pas trop pénible de devoir les raser tout le temps ?

Il sourit à pleines dents.

— Je trouve ça formidable que certaines femmes soient fétichistes des pieds de Hobbit. C'est une aubaine, pour toi, continuai-je.

— Elle n'était pas terrible, celle-là.

— Si.

— Non. Tu en reviens toujours à mes poils et ma taille. Tu manques un peu d'imagination, me réprimanda-t-il. Allez, tu peux faire mieux.

Je me frottai le front.

— J'insulterais bien d'autres parties de ton corps, si seulement je pouvais les voir ! C'est un vrai problème, les poils. Le Yéti n'est pas un parent à toi, par hasard ?

— Un peu faiblard.

J'éclatai de nouveau de rire.

— Je crois que j'ai terminé pour l'instant.

— Très bien. (Il se percha au bord du lit, télécommande à la main.) Je te laisse tranquille. Manifestement, ta jolie petite tête a été assez sollicitée pour aujourd'hui.

— Va te faire voir.

— C'est bien ce que je disais.

Au lieu de répondre, je le frappai dans le dos avec un oreiller. Ce qui n'eut pour effet que de faire rire cet idiot.

— J'ai gagné. Encore une fois. Et je ne suis absolument pas intéressée par le fait de coucher avec toi. Ce n'était qu'un fâcheux malentendu. Enfin, je veux dire, regarde-toi...

Je feignis une moue de dégoût.

— Bien sûr. Si ça peut vous rassurer, Madame Bonheur. (Il garda le silence pendant environ trois secondes.) Et plutôt mourir que de coucher avec toi.

Ce qu'il pouvait être mesquin... Puéril, même. Je préférerais ne pas répondre. Un acte de charité qu'il ne méritait probablement même pas. Mais dans les relations, même amicales, il est important de se montrer

magnanime.

Message envoyé il y a quatre mois :

Salut, Alex,

Merci pour ton e-mail qui m'a fait très plaisir. J'ai passé une journée de merde. Mon frère a jeté son dévolu sur la nouvelle serveuse du Dive Bar, ce qui a provoqué un foutoir sans nom dont je me serais bien passé sur mon lieu de travail. Et comme si ça ne suffisait pas, mon père s'est fâché avec des clients de longue date, des amis de la famille qui plus est, qui voulaient changer d'entrepreneur. Mais avec ses soucis de santé, il n'accepte que des petits boulots, de toute façon. C'est tellement frustrant... Bon, allez, j'arrête de me plaindre. J'espère que Marty et toi allez bien et que vous profitez du soleil, pour une fois. Prends quand même quelques jours de vacances à l'occasion et mets un peu le nez dehors.

Bon, tu voulais qu'on évoque nos meilleurs et nos pires souvenirs d'enfance. Laisse-moi réfléchir... Le pire, ça se joue probablement entre la fois où mon frère a accidentellement fait tomber mon Transformer préféré dans la cheminée (je l'aurais tué. Optimus Prime et moi étions très proches. Les meilleurs amis du monde) et celle où j'ai ramené une fille à dîner à la maison pour la première fois. En fait, elle voulait simplement que je la présente à mon frère. L'humiliation totale. Je te donne l'impression qu'il a gâché ma vie depuis sa naissance, non ? Oh, je noircis le tableau. Il a de bons côtés. Et puis, c'est mon frère. Qu'est-ce que tu veux y faire ?

Le meilleur souvenir, c'est probablement le jour où Laura, la voisine d'en face, a été très gentille avec moi... J'avais quinze ans à l'époque.

Xx

Message reçu il y a quatre mois :

ERIC !

Je n'arrive pas à croire que tu aies partagé un souvenir d'enfance porno à propos du jour où tu as perdu ta virginité. C'est dégoûtant. Qu'est-il arrivé ensuite avec Laura ? Raconte !

Désolée d'apprendre que ton frère soit pour toi une source de stress. Certaines personnes semblent simplement prendre plus d'espace, de temps et d'énergie que d'autres. J'ai un frère aîné dans l'armée. Je suis très fière de lui mais nous ne nous voyons pas souvent et n'avons pas grand-chose en commun. Malgré tout, c'est un chic type. Je pense qu'il te plairait.

Pour en revenir aux souvenirs d'enfance, je compatis à la perte d'Optimus Prime. J'ai moi-même perdu ma Barbie Mariée à cause d'un acte terrible de mutilation perpétré par le chien de mon frère. On n'a jamais retrouvé sa tête. Mon pire souvenir, c'est mon premier baiser. Je pensais qu'on

embrassait lèvres closes mais le type a ouvert grande la bouche. Et utilisé sa langue. J'en suis ressortie déboussolée, le visage couvert de salive. Il m'a fallu un certain temps avant d'oser retenter l'expérience. Mon meilleur souvenir est probablement la préparation de cookies au chocolat avec ma mère. Ça n'arrivait pas souvent car elle était très occupée. Mais chaque fois qu'on en cuisinait, elle faisait semblant de ne pas remarquer que je mangeais la moitié de la pâte et ne me grondait pas quand je me plaignais d'avoir mal au ventre. C'était plutôt génial pour une gamine.

À part ça, pas grand-chose. Toujours beaucoup de boulot. L'une des agences de marketing les plus prestigieuses de la ville m'a proposé un gros contrat. Ça m'aurait rapporté pas mal d'argent et d'expérience mais je n'étais pas sûre d'être à la hauteur, alors j'ai décliné. Je préfère prendre mon temps, c'est plus sûr.

En ce moment, je cherche des apparts plus grands sur Internet mais même ceux avec travaux à prévoir dépassent encore largement mon budget, une fois le prix des rénovations calculé. J'aimerais faire le maximum moi-même mais, à part décaper et peindre les murs, mes compétences sont limitées.

J'espère qu'à ton boulot les choses se sont un peu calmées. As-tu déjà pensé à offrir une ceinture de chasteté à ton frère ? Je dis ça, je dis rien...

Alex

Les murs se refermaient sur moi. Comme dans la scène dans *Star Wars* où ils sont bloqués dans le broyeur à ordures, j'allais finir, lentement mais sûrement, écrabouillée. Réduite à une tache bizarre sur le tapis. La femme de ménage n'allait pas être contente.

Peut-être exagérément dramatique, mais vrai.

Je m'écroulai de nouveau sur le lit et contemplai le plafond. Pas de surprise : toujours blanc, plat, et barbant.

D'habitude, mon espace et moi étions copains comme cochons. Surtout quand j'étais seule. Être seule signifiait que personne ne m'emmerdait ni ne m'impliquait dans ses emmerdes. Être seule était rassurant et tellement confortable. La solitude se fiche bien de ce que tu portes, du temps écoulé depuis ta dernière douche ou épilation des aisselles. La solitude t'accepte exactement comme tu es. Elle ne m'a jamais menti ou laissée tomber.

Pour toutes ces raisons et plus encore, j'aimais la solitude. Un jour, nous finirions probablement par nous marier, elle et moi. Marty pourrait me servir de témoin.

Valerie se plaint souvent du fait qu'il faille un grappin pour me faire sortir de mon appartement. Ça, ou la promesse d'un cheesecake. Cependant, être enfermée dans cette chambre d'hôtel depuis quarante-huit heures commençait à me rendre folle. Peut-être à cause de tous ces meubles et ces accessoires insipides. J'irais sans doute mieux si j'avais mes affaires personnelles. Je m'assis en tailleur pour faire le point.

Mon nez avait pratiquement cessé de couler et je n'avais plus de fièvre, seulement un léger mal de tête. L'aspirine avait fait effet. Je m'étais douchée et avais enfilé mon jean boyfriend préféré et un T-shirt noir tout simple. Et lavé mes cheveux bruns mi-longs.

En vérité, je me sentais assez bien pour voyager. J'aurais déjà dû me trouver dans un avion à l'heure qu'il était. Sauf que la nuit dernière, Joe et moi avions fait un marathon de films accompagné de snacks apportés par le room-service et, honnêtement, je ne me souvenais pas de la dernière fois que je m'étais autant amusée. Sans parler des petits regards en coin qu'il m'avait lancés en permanence. Tout ce temps passé avec lui avait changé la donne. Encore une fois. C'était extrêmement déroutant.

J'avais d'abord craqué pour lui. Puis je l'avais haï de toute mon âme. À présent, je l'appréciais, ainsi que son corps, bien plus que de raison.

Dehors, un magnifique coucher de soleil s'étalait sur presque la moitié du ciel. Violet et bleu, doré et orange. Et puis il y avait le lac et les montagnes. Tous ces arbres. Cœur d'Alene était une ville magnifique. Quel dommage de n'avoir pas eu l'occasion de la visiter ! Et puis, j'avais déjà payé pour une

nuit de plus, juste au cas où ; il serait peut-être plus sage de donner le temps à mon corps de se remettre de la peste.

Merde... Quel foutoir.

Je n'avais même pas le courage de faire mes bagages. Mon sac gisait par terre, mes vêtements, mes chaussures et mes affaires de toilette en débordant de tous les côtés. Petites culottes, soutiens-gorge... une explosion de féminité. Même la minuscule robe noire de prostituée hors de prix et les hauts talons dans un état lamentable avaient été jetés en boule dans un coin. (D'ailleurs, c'était la dernière fois que je laissais Val me convaincre d'aller faire du shopping. Enfin, jusqu'à la prochaine fois.)

La serrure cliqueta et la porte s'ouvrit.

— Salut, lança Joe en entrant dans la chambre.

— Salut, répondis-je en levant à moitié la main. Comment s'est passée ta journée ?

— Bien, bien. Et la tienne ?

— Pas mal.

Il hocha la tête.

— Tu as bien meilleure mine.

— Ouais. Je me sens mieux.

— Cool.

— Hmm.

Bon, nous avons visiblement épuisé tous les sujets de conversation. Aucun de nous ne se précipita non plus pour combler le silence. Les cheveux de Joe étaient humides et coiffés en arrière, son jean et son pull étaient propres et lui allaient bien. Visiblement, il était repassé chez lui pour se doucher et se changer avant de venir. Il avait opté pour une tenue confortable, tout comme moi.

Il s'éclaircit la voix.

— Pour être honnête, je m'attendais presque à ce que tu sois partie.

— Pour être honnête, je m'attendais presque à être partie, répondis-je avec un petit rire.

Pas la moindre gêne entre nous, enfin, qu'allez-vous imaginer...

Nous nous dévisageâmes. Puis détournâmes le regard. Silence. J'ouvris la bouche puis la refermai. Mon esprit n'était plus qu'un vaste désert.

— Bien, déclara-t-il comme si quelque chose avait été décidé. (Le matelas bougea quand il s'assit à côté de moi. Une grosse botte marron battit la mesure contre le tapis.) Et maintenant ? Tu veux toujours ne plus rien avoir à faire avec moi ? Je te rends la clé et je m'en vais ? Tu me détestes à nouveau ? Tu as déjà réservé un vol de retour ? Dis-moi tout. C'est quoi, la suite des événements ?

— Quoi ? Maintenant ?

— Non, dans une semaine, répondit-il, pince-sans-rire, sans cesser de remuer la jambe, façon automate. (Tap, tap, tap.) Oui, maintenant, Alex. Parle-moi, s'il te plaît.

— O.K., O.K.

Ignorant en partie le sarcasme, je pris une profonde inspiration. Mon Dieu, quelle pression ! Tellement de mots. C'était totalement inattendu. Ces derniers jours, il n'avait pas été si bavard. Ni si insistant.

— Mmm. Non, je ne te hais pas et ta présence ne me dérange pas, finis-je par dire. Mais tu n'as probablement plus besoin de la clé. Tu n'as qu'à la laisser sur la table. Et, oui, j'ai réservé un vol pour demain soir. Quant au reste, je ne sais pas encore.

— Tu as pris ton billet ?

— Oui.

Il hocha la tête puis se gratta la barbe.

— Ai-je répondu à toutes tes questions ? demandai-je. (Mon cœur tambourinait dans ma poitrine et la tête me tournait.) Je ne suis pas sûre qu'il existe une étiquette pour cette situation. Tu m'as menti sur ton identité sur Internet mais tu t'es également occupé de moi pendant ma grippe. Dans une certaine mesure,

ça s'équilibre. Mais pas complètement.

— Hmm.

— Non que je n'apprécie pas tout ce que tu as fait pour moi ces derniers jours. Tu as été incroyable. Je comprends que ça puisse être déroutant vu l'intimité qui s'est installée entre nous. Tu m'as même vue en sous-vêtements.

— Pas sûr que ça compte puisque tu étais malade à ce moment-là, dit-il en fronçant les sourcils. Et toi, tu m'as bien vu en serviette.

— C'est vrai.

Le souvenir me revint, jusque dans ses moindres détails, avec une clarté étonnante. Je pourrais presque vous dessiner une carte des muscles de ses cuisses, de la force dans ses mollets, et du renflement impressionnant sous cette foutue serviette. Vous donner le nombre exact de petits poils dorés sur ses orteils nus. À croire que j'avais une mémoire photographique. Mon esprit avait imprimé l'image d'un Joe Collins sexy, ruisselant, et à moitié nu.

Mais pourquoi avoir abordé ce sujet ? Intimité. Sous-vêtements. Autant de mots interdits. Voilà ce qui arrivait quand j'ouvrais la bouche. Les choses les moins judicieuses en sortaient. Heureusement que je portais un soutien-gorge rembourré, il masquait le durcissement de mes tétons. Mais la rougeur de mon visage pourrait néanmoins me trahir. Je pourrais peut-être faire passer ça pour une nouvelle poussée de fièvre ?

Joe m'observait comme si sa vie en dépendait. Quelle pression...

— Bref, passons. (J'avancai la main pour attraper un Kleenex et pris tout mon temps pour me moucher.) Voilà qui je suis normalement. Jean et T-shirt. L'autre soir, c'est Valerie qui m'avait coiffée et maquillée. C'est son métier. La robe et les hauts talons sexy étaient une supercherie totale.

Il demeura silencieux. Au moins, son pied avait arrêté de s'agiter.

— Décevant, hein ?

— Non.

J'attendis. Il n'ajouta rien. Super. Le voilà qui reparlait en monosyllabes.

Le coucher du soleil avait désormais pris une teinte indigo et grise. Lavande, peut-être. Haut dans le ciel, une étoile scintillait.

Soudain, il déclara brusquement :

— Je suis vraiment heureux que tu sois encore là. Même si ce n'est que pour une nuit.

Il me fallut un moment pour parvenir à esquisser un sourire.

— Merci. Mais pour être honnête, cette situation – s'écrire des e-mails tout le temps – n'aurait mené à rien, de toute façon. On a tous les deux de la famille et des amis, des vies bien établies dans des États différents. Les relations longue distance ne durent jamais, même quand on est amoureux. Ce qui n'est pas le cas.

— C'est une des raisons pour lesquelles Eric t'a intéressée ?

Ouh là... terrain glissant. Je me figeai, tel Bambi pris dans les phares d'un semi-remorque, attendant d'être percuté.

— Alex ? J'ai raison, pas vrai ? Il n'y avait pas trop de risques à s'intéresser à lui, c'est ça ? Il serait peut-être venu te rendre visite mais serait reparti. Pas besoin de sortir de ta zone de confort.

— C'est vrai.

Il m'avait percée à jour. Mais bon, je lui avais donné toutes les munitions pour. Il hocha la tête.

Mince, je n'aurais jamais dû me laisser gagner par l'excitation de Val et venir à Cœur d'Alene. Ça aurait été mieux pour tout le monde. Nous aurions correspondu un peu plus longtemps. J'aurais profité du frisson de recevoir ses e-mails. De l'espoir fou d'avoir enfin trouvé mon âme sœur, de ne plus être complètement seule.

Mais, attendez une petite seconde... J'aimais être seule. La solitude était simple et exactement ce que

je désirais, n'est-ce pas ? Merde. Il n'y avait plus de réponses claires dans ma tête. Plus aucune certitude.

De retour à Seattle, je limiterais mon profil aux mecs de ma région. Qui sait, peut-être arrêteraient-ils de couler à droite à gauche et me lanceraient-ils dans une vraie relation. On avait vu des choses plus étranges arriver. Je pouvais peut-être changer, après tout.

— Tu as faim ? demanda-t-il.

— Grave. Je suis allée me promener tout à l'heure. J'ai repéré pas mal d'endroits sympas.

— J'ai quelque chose en tête. Mettez vos chaussures et votre manteau, Madame Bonheur. (Il frappa dans ses mains avant de les frotter.) On se tire d'ici.

— Ça marche.

J'enfilai mes bottines à la vitesse de l'éclair. Que n'aurait pas donné Valerie pour me voir me précipiter pour sortir. Ma légère agoraphobie semblait en veille. Et dire qu'il n'avait fallu qu'une petite dose de peste noire et quelques jours enfermée dans une chambre d'hôtel sans âme.

8

Envoyé il y a trois mois :

Salut, Eric,

Tu seras content d'apprendre que j'ai quitté mon appartement aujourd'hui. C'était l'anniversaire de mon père. Depuis mon enfance, mes parents et moi avons l'habitude d'aller au marché aux poissons de Pike Place pour voir les commerçants se jeter des poissons au visage. J'adore ! Ensuite, on achète toujours un saumon qu'on cuisine pour papa. C'est une tradition familiale. Mon amie Valerie et son copain nous ont accompagnés. Il y a toujours autant de monde mais on s'est bien amusés. Mes parents ont même réussi à ne pas s'engueuler.

Valerie est styliste et maquilleuse. On a grandi ensemble, elle fait pratiquement partie de la famille. À l'école, aucune de nous ne comptait parmi la bande des enfants populaires. Elle est transsexuelle et en a longtemps bavé. On tirait sur ma queue-de-cheval, et autres âneries de ce genre, mais rien de comparable à ce qu'a subi Val. Les enfants peuvent être incroyablement cruels entre eux. Mais j'imagine que les adultes aussi. D'ailleurs, tout ce qui se passe en politique en ce moment me désespère.

Argh... Excuse ma mauvaise humeur. Je crois que j'ai besoin de manger de la glace, ou un truc du genre. Bref. Sinon, toujours beaucoup de boulot. Des tas de projets intéressants. Et de ton côté ? Qu'as-tu fait de beau cette semaine ?

Alex

Reçu il y a trois mois :

C'est quoi, ton péché mignon ? Je suis, pour ma part, un homme crème glacée à la menthe et aux éclats de chocolat.

Envoyé il y a trois mois :

Menthe ? Non. NON. La menthe est l'œuvre du diable. Je suis une inconditionnelle de la glace avec morceaux de pâtes de cookie et pépites de chocolat.

Reçu il y a trois mois :

Ah ah ! Ça m'aurait étonné. Je vais faire comme si je ne t'avais pas entendue critiquer la menthe. Nous n'aurons simplement jamais à partager un pot de glace. Ça vaut probablement mieux, d'ailleurs. Content de lire que tu as passé un bon moment avec Valerie et ta famille. J'adore le marché de Pike Place. Ça fait une éternité que je n'y ai pas mis les pieds.

J'ai passé quelques jours avec Pat, un vieux pote d'école. Je t'ai dit que deux de mes meilleurs amis étaient en plein divorce, non ? Pat traverse une période difficile alors on est allés camper. Faire des feux. Boire du bourbon. Enlacer les arbres et frapper sur nos torsos virils. Ce genre de trucs. Ça nous a fait du bien de faire un break.

Je suis désolé d'apprendre que Valerie et toi en avez bavé à l'école. Les enfants peuvent en effet être cruels. Je ne faisais pas non plus partie de la bande des populaires. Mon frère, lui, si, bien entendu. Il adorait exhiber ses nombreuses copines. Un vrai petit con. Mais j'ai vite atteint ma taille adulte alors personne, à part lui, n'osait s'en prendre à moi.

Si on tire encore sur ta queue-de-cheval, dis-le-moi. Je viendrai leur apprendre les bonnes manières.

Eric

— Je ferais peut-être mieux de rentrer à l'hôtel.

Joe m'observa de l'autre côté de la table, l'air visiblement contrarié. Le pauvre. Sa souffrance était si vive que, pour une fois, les poils de son visage ne suffisaient pas à cacher son expression. J'espérais que ses yeux étaient brillants à force de grimacer et qu'il n'était pas sur le point de pleurer. Étant donné la situation, impossible de me prononcer sur la question.

— Je ne peux pas t'en vouloir. (Il soupira et se pencha en avant. Des ombres dansèrent sur son visage quand la bougie entre nous vacilla.) Je suis vraiment désolé, Alex.

— Ce n'est pas ta faute. Je sais.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils aient organisé ce traquenard pseudo-romantique. Ils ont perdu la tête ou quoi ?

— C'est une possibilité.

Déterminés ou barjos, difficile de dire dans quelle catégorie rentraient ses amis. Ils étaient en tout cas convaincus que Joe et moi étions en proie aux affres d'une passion épique. Et ils faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour nous aider en jouant à fond sur l'atmosphère du Dive Bar. Bien que certains d'entre eux me semblent plus proches de Satan que d'Éros.

Je ne vais pas mentir, c'était très pénible.

Joe s'affaissa de nouveau sur sa chaise en jetant des regards noirs aux autres occupants de la pièce. Enfin, à tous sauf au couple assis au bar et à la famille en face de nous. Les parents semblaient plutôt amusés. Tant mieux pour eux. L'adolescent, lui, mimait des séries de morts lentes. Du moins je l'espérais. Ça aurait été triste que le gamin essaie véritablement de se planter une fourchette dans le crâne.

Soudain, la lumière se tamisa une fois encore. Sans les bougies rouges disséminées dans la pièce, nous nous serions retrouvés dans le noir complet.

— Putain mais c'est pas vrai, marmonna Joe sans me regarder.

Cette prétendue ambiance romantique avait réduit à néant la désinvolture de notre petit flirt innocent de la veille. Quel paradoxe : en voulant bien faire, ses amis avaient anéanti notre attirance naissante. Tuée dans l'œuf.

Sur la petite scène, Vaughan, le type qui chantait accompagné de sa guitare, termina sa charmante interprétation de *My Heart Will Go On* sous les applaudissements. Eric, aujourd'hui barman, notre sympathique serveuse blonde et le personnel de cuisine semblaient aux anges. L'adolescent se mit à émettre des bruits d'étouffement en faisant mine de s'étrangler. Ses parents devraient penser à lui faire faire du théâtre. Le gamin avait du talent.

— J'aimerais à présent vous jouer un de mes vieux tubes préférés, annonça Vaughan. (Tout comme Joe, sa peau était couverte de tatouages, mais impossible de voir ce qu'ils représentaient.) Une chanson de ce grand artiste canadien, Bryan Adams. (*Everything I Do*) *I Do It For You*.

Un nouveau tonnerre d'applaudissements de la part du personnel de cuisine. Un sifflement admiratif de

Lydia. Vaughan sourit et se remit à jouer. Lui aussi avait du talent. Si seulement il pouvait utiliser ses pouvoirs pour le bien plutôt que le mal.

— Je leur ai dit qu'on était simplement amis, répéta Joe pour la énième fois.

— Je sais.

Apparemment, quand il s'agissait du Dive Bar, j'étais condamnée à ne ressentir que gêne et embarras. Mort et mutilation. Ce genre de trucs. Et la façon dont Eric et tous les autres nous observaient ne faisait qu'empirer les choses. Je rentrai les épaules, rempart dérisoire entre moi et le reste d'entre eux.

— C'est un très bel endroit, déclarai-je, déterminée à essayer malgré tout de sauver la soirée.

Et c'était la vérité. Des murs de brique nue et de grandes fenêtres à l'ancienne. Les tables étaient en bois sombre et pieds en métal, les chaises assorties. Le Dive Bar était vraiment très chouette, malgré le penchant de ses propriétaires pour les mauvaises ballades romantiques, et j'en passe.

— Merci, répondit Joe avec un formidable air de chien battu.

Yeux tristes. Front plissé. La totale.

— J'adore que tu aies conservé au mur les anciennes affiches de groupes et de bière.

— Ce bar existe depuis longtemps, répondit-il en retrouvant un peu d'entrain. Il appartenait au père de notre ami. Il était à fond dans la musique live. Il a ouvert cet endroit à la fin des années 1970, je crois.

— Cool.

— Ouais. Andre Senior était une véritable icône, ici, continua-t-il avec un petit mouvement de menton vers le comptoir. Il encourageait les gens à graver leurs initiales sur le bar. On l'a juste astiqué un peu. Mais le reste a connu de grosses transformations.

Des étagères remplies de bouteilles d'alcool recouvraient le mur et, en dessous, se trouvait une rangée de tireuses à bière et à cidre. Le tout joliment éclairé par des spots encastrés.

— Le vieux avait opté pour un papier peint en velours et une scène en miroirs carrelés. J'ai mis des plombs pour tout retirer.

— Dis-moi qu'il y avait du carrelage au plafond.

— Oh que oui ! Et dans les toilettes des femmes. Mais pas dans celles des hommes.

Je secouai la tête.

— Ça fait très maison close de luxe.

— Ouais, si tu aimes le porno du début des années 1980.

— Bow-chicka-wow-wow.

— Exactement.

Il sourit, la tension quittant un peu ses larges épaules. Étrange... quand il se détendit, je l'imitai et m'ouvris un peu. Comble de l'horreur, je lui souris même en retour. Si seulement il ne m'avait pas menti... D'un autre côté, nous ne nous serions jamais rencontrés sinon. Car il avait raison : je ne l'aurais jamais choisi sur un site de rencontres. Les grands blonds barbus, ce n'était pas mon truc. Et la personnalité n'était pas vraiment ce qui m'intéressait chez un homme. Enfin... jusqu'à aujourd'hui.

— Un peu de vin ? demanda Eric en apparaissant à côté de notre table avec une bouteille humide de rosé et un sourire enjôleur.

Il était vraiment trop beau. Mais rien en moi ne remua à sa vue. Ni mon sexe ni mes émotions ne manifestèrent aucun intérêt.

— Tu veux bien nous rapporter simplement nos foutues bières ? répondit Joe les dents serrées, un éclat sauvage dans les yeux.

Je réprimai un sourire.

Le barman lui donna un petit coup de pied dans le tibia.

— Surveille ton langage devant ton rancard, frangin.

Joe se passa une main sur le visage.

— Pour être honnête, je suis un peu surpris de te voir encore là, Alex, continua Eric d'un ton peu

amène.

C'était quoi son problème, à ce type ?

— Je rentre demain. Billet d'avion pris et tout et tout.

Il hocha la tête et considéra ma flûte de bulles presque pleine.

— Tu ne bois pas ?

— Désolée. Le champagne n'a jamais vraiment été mon truc.

Il secoua lentement la tête.

— Tu me déçois. Mais O.K., je vais vous chercher vos bières.

— Merci, murmurai-je.

— Je vais t'aider, lança Joe en repoussant sa chaise. Je reviens tout de suite.

Je hochai la tête.

Oh, adorable. Le couple était en train de danser. Trop mignon. À quelques mètres de là, Eric et Joe semblaient avoir une conversation animée. Très animée, même. Joe pointa d'abord un doigt en direction des ampoules éteintes accrochées au plafond et de la bouteille de champagne abandonnée sur le comptoir. Avant de faire un doigt d'honneur au crooner sur la scène. Ce qui n'eut pour effet que de le faire sourire. Eric haussa simplement les épaules avant de retourner en cuisine.

— Et voilà, annonça la serveuse blonde en déposant notre pizza sur la table avec un grand geste théâtral. Je m'appelle Lydia, au fait. Nous n'avons pas vraiment été présentées le soir de l'anniversaire d'Eric.

— Alex. Salut.

— Tu passes une bonne soirée ?

— Bien sûr... (Je pris ma serviette et en fis un nœud.) Waouh. La pizza est en forme de cœur. Pas croyable...

Lydia se mordilla la lèvre.

— Nell s'est mis en tête de vous voir ensemble, Joe et toi. Tu as peut-être remarqué.

— Un peu.

— Tu veux mon conseil ? (Puis, sans attendre ma réponse, elle continua :) Joue le jeu. Souris. Hoche la tête. Nell est super mais a parfois des lubies.

— Je ne lui ai parlé que brièvement au téléphone. Et quand on est arrivés tout à l'heure, elle était trop occupée pour venir nous saluer. (Je continuai à étrangler calmement la serviette.) Pour être honnête, tout ça est un peu trop pour moi.

— Et encore, tu ne sors pas avec son frère, lança-t-elle en indiquant le guitariste du menton. La semaine dernière, j'ai dû l'empêcher de nous organiser un mariage surprise.

— Et le mariage aurait été valide ?

— Non. Absolument pas. (Elle jeta un regard amoureux en direction du musicien.) J'adore cet homme, mais cette musique est nulle.

Comme pour appuyer ses propos, Vaughan se lança dans une reprise de *I Don't Want to Miss a Thing* d'Aerosmith.

— J'ai l'impression d'être coincée dans un mauvais bal de promo des années 1990.

Elle secoua tristement la tête.

— Ouais... Elle a soudoyé Vaughan en lui promettant de la tarte aux myrtilles. Malheureusement, c'est son péché mignon.

J'en restai sans voix.

— Il était seulement censé jouer quelques titres romantiques, pour l'ambiance, ajouta Lydia en fronçant les sourcils. Je ne sais pas pourquoi il a choisi de chanter toutes les pires chansons mielleuses.

— Il semble effectivement prendre son rôle très au sérieux.

Elle haussa les épaules.

— C'est probablement son idée d'une plaisanterie. Ou peut-être qu'il punit Joe pour t'avoir menti, un truc comme ça. Qui sait. Les voies des hommes sont impénétrables. Dommage que nos tympanes aient à en payer le prix.

— C'est clair.

— Pour info, moi je voulais vous laisser dîner en paix, mais j'étais en minorité. Eric a trop peur pour tenir tête à Nell. Et Boyd a gardé le silence, comme toujours.

— Boyd ?

Qui c'était encore, celui-là ?

— Il bosse en cuisine.

— Ah.

— Je crois que c'est à cause des hormones de grossesse, continua Lydia. Maintenant que Nell en est au deuxième trimestre, elle est surexcitée. Elle ne sait pas quoi faire du trop-plein d'amour et d'énergie, alors elle le déverse sur les autres.

Quelle chance j'avais...

— Revoilà Joe. Bon appétit.

Avec un petit mouvement des doigts, elle se dirigea vers l'adolescent et ses parents. Ces derniers, eux, semblaient apprécier la musique. Mais quelqu'un devrait probablement empêcher le gamin d'essayer de se trancher la tête avec un couteau à beurre. Ce n'était pas très hygiénique.

Deux bières à la main et les sourcils froncés, Joe regagna notre table. Il jeta un regard appuyé à la pizza puis baissa la tête en marmonnant des obscénités qui auraient choqué les esprits les plus ouverts. Je n'étais d'ailleurs même pas sûre que les chèvres soient aussi souples, mais passons.

— C'est bon, c'en est trop, annonça-t-il. On se tire d'ici. Tu peux prendre la pizza ? Ce n'est pas parce que mes potes sont des malades mentaux qu'on doit gâcher de la bonne bouffe.

— Ça marche.

Je me levai et enfilai mon manteau en laine. Puis je m'emparai du carton sur lequel reposait notre bombe de glucides en forme de cœur avec bacon, tomate et fromage fondu.

Sur la scène, Vaughan avait délaissé Aerosmith pour une vibrante interprétation de *I Will Always Love You* de Whitney Houston. C'était pour le moins perturbant.

— Accélère, intimai-je à Joe alors que nous nous dirigeons vers la cuisine.

Il obtempéra.

Ici, il y avait des lumières, du carrelage blanc et des tas de couteaux. Un grand gaillard empilait des assiettes tandis qu'une petite rouquine vérifiait une cuisson dans l'un des immenses fours. Le ventre naissant de Nell était à peine visible sous son tablier de chef. La pièce sentait divinement bon. C'était donc de là que provenaient toutes ces délicieuses saveurs.

— Alex, dis au revoir à Nell, fit Joe en soulevant sa bière à l'attention de la rouquine.

— Bonjour. Au revoir. Et merci !

— Attendez ! cria Nell, la panique inscrite sur son joli visage. Vous ne pouvez pas partir maintenant. Vous n'avez pas goûté les fraisiers. Boyd allait justement préparer la chantilly.

— Faut qu'on y aille, répondit Joe. Les bougies, euh... Alex ne supporte pas les bougies. Vraiment dommage.

Je simulai une quinte de toux.

— À plus tard, Nell. Merci pour le repas.

Je lui adressai mon plus beau sourire souffreteux.

— Merci encore !

Nous traversâmes un couloir et un petit bureau puis sortîmes dans l'air froid de la nuit. Je me sentais déjà plus libre, plus saine d'esprit. Sans les chansons d'amour emplissant l'air, le monde semblait plus beau. Même la pizza en forme de cœur ne me dérangeait plus autant. J'aurais même pu rire en repensant à

l'imitation de Whitney.

— On monte, annonça Joe en s'engageant dans un escalier en métal.

Le Bird Building était une merveille en briques de deux étages des années 1920 qui abritait un magasin de musique, un salon de tatouage, quelques boutiques abandonnées, et le Dive Bar. Aucune trace du glamour touristique du centre-ville où je logeais. Dans ce secteur, tout était un peu plus calme. Des touches de modernité et de branchitude s'y glissaient néanmoins, ce qui donnait un coup de jeune au quartier. De l'autre côté de la rue se trouvaient un salon de coiffure chic et le salon de tatouage qui exsudait le hype et le professionnalisme.

Au fur et à mesure de notre progression, j'apercevais les toits des maisons, les troncs nus des arbres imposants qui s'étendaient sous les étoiles.

— On va voir les anciens bureaux et les entrepôts ? demandai-je.

— Autant que tu les voies avant de partir. (Des clés cliquetèrent et Joe ouvrit une porte et alluma la lumière.) En plus, on sera à l'abri des ballades des années 1990 et des amis trop curieux. Entre.

Il ne faisait pas beaucoup plus chaud à l'intérieur et l'air sentait le renfermé et la poussière.

— Toutes les pièces donnent sur un couloir qui fait la longueur du bâtiment, indiqua-t-il en montrant la gauche et la droite avec les bières. L'entrée principale de ce niveau se trouve à côté de la première boutique. Dans les années 1980, quand les affaires ont commencé à moins bien marcher, ils se sont contentés de la condamner. Les seuls à utiliser ces espaces étaient les commerçants qui avaient besoin d'entreposer des trucs. Mais les escaliers et tout le reste sont encore là.

Dans le couloir, du parquet et des vieux murs blanc crapoteux qui avaient désespérément besoin d'être nettoyés et repeints. Des portes en bois d'origine avec de belles poignées argentées à l'ancienne apparaissaient à intervalles réguliers. Joe ouvrit la plus proche, alluma une autre lumière, et me fit entrer. À l'intérieur, rien si ce n'est de la poussière et quelques toiles d'araignée. Mais l'espace était vaste, superbe. Être ici stimulait mon imagination. On aurait pu faire tellement de choses. Cet endroit avait tant de potentiel. Ça m'excitait plus que de raison.

La pizza en forme de cœur toujours à la main, je tournai lentement sur moi-même.

Je me retrouvai face à des fenêtres du même style que celles du rez-de-chaussée, mais plus petites. Quelqu'un avait déjà commencé à retirer le lambris pour dévoiler la brique d'origine. Sur le côté se trouvait une petite pièce que je supposais être la salle de bains. Venait ensuite une hideuse kitchenette des années 1970. Au plafond, de magnifiques moulures encadraient un lustre ancien.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-il en posant les deux bouteilles de bière sur le parquet.

— Je suis toujours persuadée que ce serait un super projet pour toi.

Alors qu'il s'apprêtait à retirer son manteau, il suspendit son geste.

— Si on arrive à vendre tous les appartements, ça pourrait rapporter gros, c'est vrai. Mais je ne pourrais pas m'en sortir tout seul.

— Tu l'as bien fait, en bas.

— On m'a beaucoup aidé, répondit-il en posant son manteau sur le sol poussiéreux. C'est Nell et Pat, son ex-mari, qui se sont occupés de la déco. Je me suis contenté de jouer du marteau. Andre, le type qui possède le bâtiment, adore l'idée de transformer l'étage. Il a même proposé de me donner une bonne part des bénéfices. Je n'ai pas l'habitude de chantiers aussi importants, mais bon, c'est aussi ça qui est excitant : le challenge. Allez, viens t'asseoir. Pique-nique improvisé.

Je le dévisageai, surprise par ses manières de gentleman. Pourtant, je n'aurais pas dû l'être. Ça faisait des jours qu'il était aux petits soins pour moi.

— Tu n'avais pas besoin de salir ton manteau. Mon jean ne craignait rien.

— Assieds-toi, répéta-t-il en me prenant la pizza des mains. Tu dois mourir de faim.

— Ce n'était pas la peine. Tu n'avais vraiment pas besoin de...

Les mots se dérobaient. Il ne prit pas la peine de répondre.

Avec un froncement de sourcils, je m'exécutai et pris place au bord. Mais le grand gaillard s'assit sur le sol poussiéreux, me laissant toute la place. Il plaça la pizza entre nous et me tendit une des bouteilles de bière décapsulées.

Depuis que, à six ans, j'avais uni Barbie Malibu à Ken Marié une bonne dizaine de fois, j'avais toujours pensé que le mec tiré à quatre épingles, aux cheveux gominés, aux fringues branchées et à la belle gueule était l'idéal masculin. La perfection en plastique. Nous nous serions adorés. Mon homme et moi aurions été totalement honnêtes l'un envers l'autre. Et avec lui, je me serais sentie en sécurité, libre de dire tout ce que je pensais, d'être moi-même sans peur de... sans peur de rien, en fait.

Joe était aussi éloigné de Ken que possible. De longs cheveux blonds bouclés en désordre. Une barbe. Grosses boots marron, jeans usés troués au genou, et T-shirt vert délavé. Ken Marié en aurait fait une attaque. Mais, pour être honnête, je n'avais moi non plus pas grand-chose en commun avec Barbie, cette connasse blonde et mince à gros seins. Je frottai la petite cicatrice sur mon front. Puis je pris conscience de ce que j'étais en train de faire et arrêtai mon geste. Une vieille habitude d'enfance stupide.

En parlant de mauvaises habitudes, mon intérêt grandissant pour le sex-appeal viril de Joe était en train d'en devenir une. Le souvenir de cet homme dans cette minuscule serviette me hantait. Sauf que si je m'avouais être attirée par lui, les choses allaient se compliquer. Ma faculté à éviter tout ce qui ressemblait de près ou de loin à une relation avait atteint le niveau olympique. Il fallait que ça cesse. Il était temps de devenir plus courageuse, plus ouverte d'esprit.

— Santé ! lança-t-il en portant la bouteille à sa bouche.

— Santé !

Nous bûmes tous les deux.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il soudain.

— Rien du tout, mentis-je.

Il me dévisagea en silence.

Sans me démonter, je soutins son regard.

— Ce n'est pas parce que j'ai mis mon manteau par terre pour toi que je vais essayer de te sauter dessus, dit-il avec douceur. Détends-toi.

— Ça ne m'était pas du tout venu à l'esprit.

Ce qui était vrai à au moins cinquante pour cent. Au pire quarante-neuf pour cent.

— Pose-moi des questions. On discute depuis des mois mais tu n'as plus l'impression de me connaître. Et c'est ma faute. Alors mange et demande-moi tout ce que tu veux. Vas-y.

— Laisse-moi réfléchir.

Sur ce, je m'attaquai à la pizza. Peu importe sa forme débile, la cuisine de Nell était divine, comme toujours. Je crois qu'elle avait utilisé au moins trois fromages différents. De l'ail frais et du basilic. De délicieuses tranches de tomates juteuses. Tout en mâchant, je réfléchissais. Je me creusais la cervelle. Puis je déclarai :

— Tu as du fromage dans la barbe.

— Je me le gardais pour plus tard. (Il récupéra ledit fil de fromage et le mit dans sa bouche.) Merci. Je pris une nouvelle bouchée et la dégustai en prenant tout mon temps.

— Je comprends qu'Eric plaise aux femmes. C'est un mec séduisant.

Joe me regarda sans mot dire, léchant ses doigts pour en retirer l'huile et le fromage.

— Mais tu possèdes toi aussi certains atouts. Pourquoi cette rivalité ?

Il avala et sa pomme d'Adam tressauta. Waouh, quel cou ! Et puissant avec ça.

— Il t'attire toujours ?

— Je croyais que c'était moi qui posais les questions.

— Réponds, s'il te plaît.

— Non, répondis-je en reprenant une bouchée de pizza. Objectivement, il est beau mec, avec ses longs

cheveux bruns, son visage d'ange, et tout ça. Mais non, il ne m'attire plus du tout.

Il y eut un instant de silence alors que Joe encaissait l'information. Impossible de deviner ce qui se tramait derrière ses yeux noirs.

— D'aussi longtemps que je m'en souviens, ce petit con a toujours été un aimant à gonzesses. Les femmes en sont tout simplement dingues. Depuis toujours. (Il secoua la tête.) J'ai souvent été utilisé par une nana qui voulait juste se rapprocher de mon frère. Je sais, je devrais être passé à autre chose. Mais visiblement, ce n'est pas le cas.

Je hochai la tête. Puis repris la dégustation de ma pizza.

— C'est pour ça que tu m'as écrit ? Par vengeance ?

Les sourcils froncés, Joe fixait un point par-dessus mon épaule.

— Non. J'avais juste envie de te parler. Eric et la technologie, ça fait deux. Il m'a cassé les pieds jusqu'à ce que j'accepte de l'aider à créer son profil puis, à la minute où ça a été fait, il s'en est totalement désintéressé. Comme d'habitude. Je voulais simplement fermer son compte, mais je ne sais pas... j'ai été attiré par tes messages.

— D'accord. (Une autre bouchée.) Combien de temps encore comptais-tu me mentir si je ne m'étais pas pointée en ville ?

— Je sais pas. (Il cligna des yeux sans cesser de me regarder.) J'adorais recevoir tes e-mails, Alex. Et même si je devais faire attention à ne pas faire de bourde, j'adorais t'écrire. Pour être honnête, je ne suis pas sûr que j'aurais osé te dire la vérité. J'étais trop mordu. Au départ, Eric voulait profiter d'une visite à un vieux pote à Seattle pour s'organiser une partie de jambes en l'air. Mais les e-mails qu'on s'est échangés, toi et moi, c'était différent.

Je ne savais pas quoi dire. C'était donc manifestement le moment de reprendre une bouchée de pizza. Une merveille au fromage pour me préserver du mal et/ou d'un bouleversement émotionnel.

— Si je n'avais pas arrêté de t'écrire, combien de temps tu aurais attendu avant de me rencontrer ?

J'avalai de travers. La pizza se coinça au travers de ma gorge. Je toussai encore et encore avant de descendre la moitié de ma bière d'une traite.

— Merde.

— Ça va ?

— Ouais. Je, euh... Tout va bien.

— Et donc ? finit-il par demander.

Et merde.

— Je ne sais pas.

Il garda le silence.

— Pour être honnête, je ne suis pas la fille la plus courageuse. Je ne suis pas très douée pour m'ouvrir aux autres. Je pense qu'on pourrait dire que j'ai mes... névroses.

J'étudiaï le sol crasseux et poussiéreux comme s'il pouvait à tout moment me révéler les secrets de l'univers, tout en jouant avec la fermeture Éclair du manteau de Joe.

— Tu vois, je sais que j'insistais pour qu'on se rencontre, repris-je. Mais la vérité, c'est que j'aurais trouvé des raisons pour annuler. Une fois qu'on a commencé à s'envoyer régulièrement des e-mails, à vraiment discuter, les choses ont changé. Tu es devenu important pour moi. C'était effrayant.

Pas de réaction.

— C'est mon mode de fonctionnement, continuai-je, un sourire gêné sur les lèvres. Je ne suis pas à l'aise en société. C'est con, pas vrai ? Lâche. Moi aussi, j'adorais recevoir tes e-mails, Joe. J'étais tellement excitée. Donc, ouais... je pense que j'aurais trouvé des raisons de ne pas te rencontrer en chair et en os, au cas où les choses tourneraient mal.

Il se tenait immobile.

— Comme ça a été le cas.

— Oui.

Nous nous dévisageâmes en silence. Tout semblait avoir été oublié, s'être estompé. La pièce, la nourriture, le monde entier.

— Qui t'a menti ? demanda-t-il en prenant une gorgée de bière. Tu m'as dit que tu avais connu assez de menteurs comme ça dans ta vie. Tu parlais de qui ?

— Un petit ami. Il m'a trompée. J'ai beaucoup souffert.

Joe glissa ses cheveux derrière son oreille et hocha la tête.

— Je vois.

Mes lèvres brûlaient de lui demander pardon. De m'excuser d'être si bousillée, et ce bien avant notre rencontre. Mais j'en avais déjà assez révélé sur moi comme ça. Je lui avais offert un gros plan de mes entrailles. Il était temps d'arrêter et de me taire. Il était temps de courir me cacher.

9

Message envoyé il y a deux mois :

Eric, c'est ridicule ! Je ne vois pas pourquoi ils avaient besoin d'éliminer Han Solo. S'il fallait absolument sacrifier quelqu'un, ça aurait dû être Leia. De toute façon, la pauvre femme est tellement botoxée qu'elle peut à peine parler. Non, réflexion faite, oublie ça. Ils auraient dû tuer ces sales misogynes qui l'ont privée du droit de vieillir. Vive l'égalité homme-femme...

Message reçu il y a deux mois :

Alex, sois raisonnable. Han devait partir. Ça a toujours été un homme d'action, il n'aurait jamais pu rester à se tourner les pouces pendant que Leia essayait de raisonner leur psychopathe de fils. Mais je vote pour que Ben Solo zigouille ces sales misogines en même temps que Han.

Message envoyé il y a deux mois :

Tu te trompes sur Han. Et tu as mal orthographié « misogyne ».

Message reçu il y a deux mois :

Cé toi ki te trompes.

Message envoyé il y a deux mois :

Je ne relèverai même pas. Cette conversation est à présent terminée. Na !

P.-S. : Tout va bien, au boulot ?

— Salut, lança une voix inconnue.

Plusieurs paires de pas lourds.

Joe réagit le premier et se releva d'un bond.

— Andre. Pat. Je vous présente Alex.

Les hommes se serrèrent la main et se tapèrent dans le dos. Le premier avait une quarantaine d'années, à vue de nez. Des touches de gris parsemaient ses cheveux bruns coupés court. Il avait des pattes d'oie au coin des yeux et des plis autour de la bouche. Il portait un pantalon bleu marine et une chemise à motifs.

— Salut, moi c'est Andre, déclara-t-il en tendant la main, un grand sourire aux lèvres. Ravi de faire ta connaissance. Joe m'a beaucoup parlé de toi.

— Ah, vraiment ? demandai-je d'un ton un peu trop brusque.

— Parfaitement. Content de te voir sur pieds. (Andre s'assit et étira les jambes.) Tu te sens mieux ?

— Beaucoup mieux. Merci.

Quant au second type, il n'était pas aussi sympathique. Il n'avait pas non plus l'air d'un abord facile. Pour commencer, il était couvert de tatouages. Notez bien : je n'ai jamais cru qu'être un amateur de tatouages fasse de vous un serial killer, mais quand même. Il était grand et dégingandé avec de longs cheveux bruns rasés sur les côtés. Une barbe, dont la longueur tournait en ridicule celle de Joe, dissimulait la majeure partie de son visage. Son nez était percé d'un anneau en argent. Ses vêtements noirs étaient un peu élimés. Pas sales, simplement très usés. Le regard sans vie et la bouche sans joie terminaient le portrait. Flippant.

Mais leur arrivée tombait à pic, mettant un terme à notre bien trop sérieuse conversation.

— Salut.

L'homme m'adressa un petit mouvement de tête et s'assit à son tour, laissant tomber lourdement un pack de bières à côté de la pizza. Il en sortit aussitôt une et me la tendit.

— Merci.

— Alex, je te présente Pat, dit Joe en regagnant sa place par terre. Il tient le salon de tatouage. Andre, lui, est propriétaire du bâtiment et s'occupe du magasin d'instruments de musique au rez-de-chaussée.

— J'étais justement en bas avec Pat, histoire de lui filer un coup de main avec la comptabilité, expliqua Andre qui accepta à son tour une bière et en prit une grosse gorgée. On a entendu des bruits de pas à l'étage et on s'est dit qu'on ferait mieux d'aller jeter un coup d'œil.

— Avec des bières ?

Joe termina sa première bouteille et tendit la main pour en demander une autre.

— Ça aurait pu être des voleurs, des tueurs à la hache ou des serial killers assoiffés.

— Ou des chasseurs de fantômes, ajouta Pat à voix basse.

Puis, le plus naturellement du monde, ils s'attaquèrent à notre pizza. Heureusement qu'elle était grande. Par prudence, j'en pris tout de même une autre part avant que tout ne disparaisse. Andre croqua dans la sienne et hochait la tête :

— C'est vrai.

— Un jour, quand on était gamins, on a fait une séance de spiritisme ici, dit Joe avec un sourire espiègle en se rapprochant. Andre s'est faufilé dans l'escalier en faisant plein de bruits bien flippants. On a eu la trouille de notre vie.

— C'était le but. Espèces de petits cons. Ça m'a pris des plombs pour retirer toute la cire sur le plancher à cause de vos bougies. Mon père était furax.

Le rire de Pat ressemblait à un doux grondement. À un lointain tonnerre. Disparu aussi vite qu'il était arrivé. Je crus presque l'avoir imaginé. Visiblement, il lui arrivait d'être joyeux.

— Et l'histoire de l'oiseau ? demanda Pat en dissimulant derrière sa bière ce qui était peut-être un sourire.

Grommelant un juron, Andre laissa retomber sa tête en arrière et contempla le plafond d'un air consterné.

J'interrogeai Joe du regard.

— Vaughan avait lu quelque part que, pour invoquer un esprit, il fallait former un cercle avec treize bougies puis sacrifier quelque chose, expliqua ce dernier. Alors il a attrapé un moineau. Évidemment, au moment de tuer l'oiseau, aucun de nous n'a eu le courage de faire du mal à cette pauvre bestiole.

— Nell était au bord des larmes, totalement flippée, ajouta Pat en étudiant ses Converse noires. J'avais prévu le coup et mis un cricket dans ma poche pour le sacrifier à la place. Il bouffait les plantes de la mère de Nell et n'allait pas faire long feu, de toute façon.

— Je m'en souviens.

Un petit rire. Andre regardait attentivement Pat, tout en sirotant sa bière.

— Le moineau s'est échappé et s'est mis à voler à travers la pièce, complètement affolé. C'est là

qu'Andre a commencé ses efforts sonores, ajouta Joe. On a paniqué et foutu le camp aussi sec.

— Il y avait de la cire et de la merde d'oiseau partout, renchérit Andre en riant. Vous avez eu de la chance de ne pas cramer le bâtiment.

— Voilà ce qu'on gagne à filer à Vaughan un boulot à mi-temps et à lui confier les clés, lança Joe en levant sa bouteille.

Andre trinqua avec lui.

— Pas faux.

— Vous avez déjà vu un fantôme ici ? demandai-je, subjuguée.

Enfin, surtout sceptique, mais on ne sait jamais.

La langue d'Andre joua derrière sa joue.

— Il n'y a pas de fantômes, ici, répondit-il avec un drôle d'air.

— Dis-lui la vérité, dit Joe, soudain sérieux. Qu'essaies-tu de cacher ?

— J'y crois pas..., soupira Andre. Bon, selon la légende, un type s'est jeté du haut de l'escalier après avoir été largué par une nana. Il s'est brisé la nuque.

— Les ravages de l'amour, marmonna Joe.

— Hmm. Papi racontait qu'il était tombé. Apparemment, il pleuvait ce jour-là et le sol était glissant. (Andre croisa les jambes et posa les bras sur ses genoux.) Un vieux bâtiment comme celui-ci a forcément connu un ou deux décès. Certains disent aussi, sans que cela ait jamais été prouvé, que mon vieux cher père traînerait toujours dans les parages.

— J'ai vu quelque chose dans le sous-sol du bar, lança Pat, ragaillardi. J'aurais juré qu'il y avait quelqu'un avec moi. Et si quelqu'un hante cet endroit, c'est forcément ton paternel.

Andre attrapa une autre part de pizza.

— Pas faux.

— Andre Senior adorait ce bar.

— C'est lui qui a posé les miroirs au plafond ? demandai-je, fascinée par leurs histoires.

Andre éclata de rire.

— Tu as tout compris. Tu lui as montré le graffiti dans les toilettes ?

— Pas encore, répondit Joe en souriant.

— Le vieux avait une conception assez souple de la décoration. Pendant trente ans, tout le monde a pu laisser sa marque comme bon lui semblait, expliqua Andre. C'est te dire l'ambiance.

— Ouais, j'ai vu les noms et les dates gravés sur le comptoir.

Des éclats de rire fusèrent. C'était intéressant de se retrouver entourée des gens qui se connaissaient depuis si longtemps. Sans aller jusqu'à dire que Joe était différent au contact de ses amis, il semblait plus à l'aise. Peut-être parce que, pour une fois, je n'étais pas sa seule préoccupation. Je pouvais me contenter de l'observer, voir comment il se comportait d'ordinaire. Il était assis jambes croisées comme s'il méditait, sauf qu'il avait une bière à la main. Son corps massif était détendu et les sillons sur son front, dont je semblais être responsable, avaient pour une fois disparu.

Il passait simplement du bon temps avec ses amis et ça faisait plaisir à voir.

— Joe m'a dit que tu avais de bonnes idées pour l'aménagement de ces pièces, dit Andre, faisant voler mon calme en éclats.

Je regardai tour à tour Joe et Andre.

— Ce sont juste des brouillons.

— Il me les a envoyés par e-mail et je ne suis pas d'accord. Je les trouve super et je pense qu'on devrait discuter sérieusement de ce projet. (Andre m'observa avec intérêt.) Ça fait un petit moment que je mets de l'argent de côté et je pense avoir assez pour payer les travaux si, comme Joe, tu acceptes de te faire payer en pourcentage sur les profits. Je pense qu'on pourrait commencer par ici, vider l'espace, nettoyer un peu. Demain, ça te va, Alex ? Je suis certain que Joe serait ravi de t'emmener avec lui pour

qu'on puisse tous en discuter.

— Tu lui as envoyé mes dessins sans m'en parler ?

— Oui, répondit Joe. Tu pourras me passer un savon plus tard, si tu veux. Mais ce qui est sûr, c'est que ton travail est bon, Alex.

J'en restai bouche bée.

— Moi aussi, j'ai de l'argent à investir, ajouta Pat de sa voix basse. Surtout si tu comptes les transformer en appartements. Vivre au-dessus du salon ne me déplairait pas. Fini, le temps de trajet. Ça me faciliterait la vie. Et ce serait chouette de rénover le reste du bâtiment, d'attirer plus de clients et, avec un peu de chance, voir toutes les boutiques vides du rez-de-chaussée occupées par de nouvelles enseignes. Ce serait bénéfique pour les affaires de tout le monde.

Les lèvres pincées, Andre fit un petit mouvement du menton.

— Je suis sûr qu'on peut arranger ça.

— Moi aussi, j'aime bien l'idée de vivre ici, dit Joe. J'en ai un peu marre de partager un appart avec Eric.

Hochements de tête. Puis tous les regards se tournèrent vers moi.

— Franchement, ce ne sont que des idées d'amateur.

— Des idées de graphiste, plutôt, corrigea Joe. Et les idées, c'est justement ce qui nous manque.

Andre reprit une gorgée de bière, sans cesser de hocher la tête.

— Tout à fait d'accord.

— Demain, ça me va. Vers midi ? À plus. Pat se leva et brossa le derrière de son pantalon. Visiblement sur le point de s'en aller comme si tout avait été décidé.

Andre lui emboîta le pas.

— Merci pour la pizza. Et ravi d'avoir fait ta connaissance, Alex. À demain.

— Je, euh...

Joe se contenta de sourire.

Ah, ces gens... Je levai les mains en signe de protestation.

— Je ne suis ni architecte ni décoratrice d'intérieur. Je dessine essentiellement des logos, ce genre de trucs.

— Tu es bien plus que ça, objecta Joe. Tu es quelqu'un avec des tas d'idées, quelqu'un d'excité à l'idée de travailler sur cette antique carcasse. La remettre au goût du jour et lui rendre sa splendeur d'antan.

— Tu n'avais aucun droit d'envoyer ces dessins à qui que ce soit.

— Je sais, mais je l'ai fait quand même.

— Enfin, Joe. As-tu vraiment bien réfléchi à tout ça ? Je vis à l'autre bout du pays, lançai-je. Tu trouves raisonnable de collaborer avec une nana qui ne remettra peut-être plus jamais les pieds ici ?

— Tu as dit que tu pouvais travailler de n'importe où avec ton portable. Pourquoi tu t'entêtes autant contre l'idée ?

— Je ne suis pas la bonne personne pour ce boulot.

— Pourtant tu as toujours rêvé de participer à un projet comme celui-ci.

O.K., là, il m'avait eue. J'en avais toujours rêvé. Et voilà qu'on m'en donnait la chance.

— Nous préférons tous bosser avec un amateur passionné plutôt qu'avec un professionnel pas impliqué. De toute façon, on va demander à un architecte de venir jeter un œil et s'occuper de tous les trucs logistiques chiants. Dégoter des permis et tout ça. (Il me regardait d'un air si serein. Si confiant.) Deux d'entre nous sont déjà prêts à vivre dans l'un des studios. Tu as capté l'esprit du Dive Bar. Tout ce qu'on a à faire, c'est reproduire ça ici.

— Ça va demander un peu plus de boulot que ça, argumentai-je en ramenant mes genoux contre ma poitrine et en les entourant de mes bras.

— Tu es toujours aussi négative ?

— Prudente, plutôt.

— Tu es sûre de ça ?

— Oui. Je connais mes limites et je préfère ne pas décevoir les autres, ou moi-même.

Joe m'étudia un moment en silence. Ses larges épaules montaient et descendaient au rythme de sa respiration.

— O.K. Si tu n'as pas changé d'avis demain matin et que tu as besoin de plus de temps, ou si tu décides de prendre ton avion pour Seattle, j'appellerai Andre et Pat pour leur annoncer que la réunion est annulée. Ça te va ?

— Oui. (La panique se dissipa lentement.) Merci.

— Pas de problème. (Joe se pencha vers moi et fit tinter sa bière contre la mienne.) À la tienne.

— À la tienne.

Il continuait à me regarder, les lèvres serrées. L'attention de la plupart des gens me rendait folle, me stressait. Mais pas celle de Joe. Je savais qu'il ne me voulait aucun mal. Quelque part au plus profond de moi, je le savais. C'était un homme franc et direct.

Ça ne voulait pas dire que je n'avais pas envie de le frapper avec un poisson pour m'avoir mise ainsi sur la sellette.

Je commençai à avoir mal au crâne. Je sortis un Kleenex de ma poche et me mouchai. Toujours aussi classe. Ça n'eut pas pour autant l'air de perturber Joe. Malgré ses poils, ses tatouages et son look débraillé, le barbu était un véritable gentleman. Même si en réalité nous ne nous connaissions que depuis quelques jours. Bien sûr, nous avons échangé des e-mails pendant des mois, mais ce n'était pas pareil que de se rencontrer en personne.

— Tu as l'air fatiguée. Tu veux rentrer à l'hôtel ?

— Dans un moment. (La pizza était terminée mais il me restait la moitié de ma bière.) J'aime beaucoup tes amis. Même ceux qui jouent des chansons d'amour ringardes.

Il rit doucement.

— Nell a des comptes à rendre.

Je souris malgré moi.

— On était tous convaincus que Pat et elle finiraient leur vie ensemble. Leur divorce a été un sacré choc. On s'inquiétait encore de choper des microbes de fille qu'ils commençaient déjà à sortir ensemble. Si ces deux-là n'ont pas réussi à faire marcher leur couple, ça ne laisse pas beaucoup d'espoir pour nous autres. (L'air triste, il prit une gorgée de bière.) Apparemment, un soir après le boulot, Nell et Eric ont picolé. Et une chose entraînant une autre...

— Enceinte.

— Exactement. (Il fronça les sourcils.) Personne ne l'avait vu venir.

— Tu crois qu'Eric et elle pourraient se mettre ensemble ?

— Mon frère aurait une sacrée chance. (Il éclata d'un rire sans joie.) Non. Nell le connaît trop bien. Ils sont simplement amis... enfin je crois. Elle a toujours été comme une sœur pour nous. Enfants, Eric et Vaughan étaient très proches. Ils se sont brouillés après le lycée.

Je gardai le silence, le laissant s'épancher.

— Ils se sont rabibochés depuis peu. Ils ont réglé leurs problèmes quand Vaughan a commencé à bosser au bar et que sa nana a racheté la part de Pat.

— Tant mieux.

— Ouais. Maintenant, si mon petit frère voulait bien arranger les choses avec notre père, ce serait génial. En tout cas, le dîner de Thanksgiving serait bien plus agréable.

— C'est pour ça que tu aimais discuter avec moi ?

Pas de réponse.

— Je ne connaissais ni ta famille ni tes amis. J'étais neutre. Objective. Tu pouvais vider ton sac en toute sécurité.

Lentement, il hocha la tête.

— C'est vrai. Il y avait beaucoup de ça. Je te jure, certains jours, discuter avec toi était la seule chose qui m'empêchait de péter un câble.

— Contente d'avoir pu être là pour toi.

— Arrête... Après tous mes mensonges, ta déception, et tout ça.

Une douleur sourde se réveilla dans ma poitrine.

— Ouais, tu as raison. Tu crains à mort.

— Je suis désolé, Alex, dit-il doucement.

— Je sais.

Un grondement monta de l'intérieur de sa gorge et il repoussa ses cheveux longs de son visage.

— Je me suis vraiment comporté comme un connard.

— On peut dire ça.

— En même temps, je ne savais pas que tu étais si mignonne en petite culotte Madame Bonheur.

Tiens donc... Je penchai la tête.

— Seriez-vous en train de flirter avec moi, monsieur le Yéti ?

Je ne reçus pour toute réponse qu'un léger sourire. Quel allumeur !

— Tes parents ont hâte de voir le bébé ? demandai-je en prenant tout mon temps pour terminer la fin de ma bière.

Malgré le badinage, être avec Joe était simple et agréable. C'était relaxant d'être de nouveau seuls tous les deux.

— Grave. Au début, papa a péti un plomb mais ils connaissent Nell depuis longtemps et adorent sa famille. (Il me lança un petit regard et ajouta :) Au fait, maman voudrait te rencontrer avant ton départ. Si c'est possible.

— Oh. C'est très gentil de sa part.

Et pas du tout flippant. Merde, rencontrer la mère de quelqu'un, ce n'était pas rien. C'était tout Joe, de prendre ça si sereinement.

— Elle est au courant pour l'histoire de l'usurpation d'identité et de la strip-teaseuse médium ? m'enquis-je.

— Non. (Il haussa les épaules.) Réfléchis tranquillement à tout ça. Ton avion décolle demain soir. Ça te laisse le temps de passer dire bonjour.

Ma gorge était si sèche que je pouvais à peine déglutir.

— Bien sûr. Pourquoi pas.

10

Message envoyé il y a sept semaines :

Moi : As-tu réfléchi au projet de rénovation du dernier étage du Bird Building ?

Joe : Et toi à accepter ce gros contrat offert par cette prestigieuse agence de marketing ?

Moi : Touchée.

Joe : Pour tout te dire, j'ai la tête sous l'eau en ce moment. Je bosse pratiquement jour et nuit. J'ai accepté des horaires supplémentaires au bar et je travaille de plus en plus avec mon père. Il s'est encore disputé avec mon frère, donc il ne faut pas attendre d'aide de ce côté-là. J'essaie aussi de passer le plus de temps possible avec mon ami Pat, celui qui a divorcé. En plus, je me suis retrouvé à aider Nell, son ex-femme, à monter des tonnes de meubles. Il me faudrait des journées de quarante-huit heures. Peut-être Marty devrait-il venir dans l'Est me filer un coup de main.

Moi : Désolée mais Marty est bien trop occupé à faire des réserves de noix pour l'hiver. Puis à oublier où il les a stockées. Tu vas finir par te tuer à la tâche. Tu devrais lever le pied, te cacher du monde et apprendre à dire non, comme moi. Dans le doute, ne réponds ni au téléphone ni à la porte. Tu peux être sûr que ce sont des gens.

Joe : Ça me semble un peu radical mais, c'est vrai, je me cacherais bien un petit moment. Échangeons nos vies.

Moi : Attends un peu... tu veux que je quitte mon canapé ? Hors de question. Tu devrais peut-être penser à te cloner. Acheter un cyborg sympa pour t'aider à faire le ménage, un truc comme ça. Ou un robot écureuil qui deviendrait ton nouveau meilleur ami. N'écarte pas cette idée avant d'avoir essayé.

Joe : En parlant de ça, il y a Blade Runner à la télé. Tu aimes ?

Moi : C'est juste le meilleur film du monde ! Quelle chaîne ?

— Noooooon, sanglotai-je doucement dans le combiné. Pourquoi tu me réveilles ?

— Tu ne m'as pas rappelée, hier, répondit Val, insensible à ma douleur.

— Pardon.

Je me tournai sur le côté. Merde, le réveil sur la table de nuit affichait 10 h 15. Ces rideaux étaient d'une efficacité redoutable.

— Tu es encore au lit, sérieux ? (La voix de Val passa aussitôt de la surprise à l'excitation :) Oh mon Dieu, il est là ? Il est là, c'est ça ? Pas trop tôt ! Je savais bien que toute cette colère allait se transformer en sexe torride. Je veux tous les détails ! C'est une bête au lit, pas vrai ? Il a un côté bestial, avec ses cheveux dorés et sa grosse barbe.

— Du calme, je suis seule. (Je me redressai lentement et me frottai les yeux pour en chasser le

sommeil.) Je n'ai pas réussi à m'endormir avant 3 heures du matin, c'est tout. Je faisais la grasse mat'.

— Quelle déception...

— Désolée.

La veille, la chambre m'avait semblé trop grande et bien vide. Sans la présence de Joe, la solitude s'était sournoisement insinuée. Le lit était trop doux, l'oreiller trop moelleux, plus rien n'allait. Je sais, c'est ridicule, mais bon. À mon arrivée, la chambre d'hôtel n'avait pas été aussi accueillante que mon chez-moi car il manquait mes affaires personnelles. À présent, elle l'était encore moins car Joe n'y était pas. Ce qui n'avait absolument aucun sens... Je m'étais donc tournée et retournée dans mon lit avant de me décider à repousser mon vol, une fois de plus. Étant donné que j'avais déjà prévenu mes clients que je prenais quelques jours de vacances, pas de problème de ce côté-là. Le boulot ne me fournissait donc pas de prétexte pour rentrer à la maison. Ma légère agoraphobie, en revanche, s'était changée en une grosse phobie de l'engagement. Je n'étais pas certaine de vouloir me lancer dans une relation avec Joe. Bien trop effrayant. Mais je n'étais pas non plus en train de courir me réfugier chez moi. Ce dilemme faisait grimper mon niveau d'angoisse et d'agitation à des sommets jamais atteints.

Pas étonnant que j'aie eu du mal à m'endormir.

Sans compter que l'appréhension concernant mes dessins ne me quittait pas, ce qui n'aidait en rien mon esprit embrouillé. Au final, au petit matin, au bord du désespoir, j'avais fini par avaler un somnifère.

— Tu as cherché des photos de lui sur Internet ?

— Parfaitement, confirma Val. J'en ai trouvé sur la page Facebook du bar. Il fallait bien que je voie la tête du type que je haïssais.

— Et tu le trouves vraiment sexy ? demandai-je par curiosité.

— Hmm ?

— L'homme-bête, ou quel que soit le surnom que tu lui as donné.

— Absolument. J'en ferais bien mon quatre heures. Enfin si je n'avais pas de petit ami, évidemment.

— Ben voyons... Ton opinion à son sujet semble avoir radicalement changé depuis que tu as vu sa photo.

— Serais-tu en train d'insinuer que je suis superficielle ?

— Je n'oserais pas.

— Pour tout te dire, j'ai été assez impressionnée par la façon dont il m'a laissé l'insulter l'autre jour au téléphone. Tout le monde n'est pas capable de s'excuser et de reconnaître ses torts comme il l'a fait.

— Hmm.

Valerie poussa un gros soupir.

— Et puis, maintenant que je suis avec Liam, j'ai vraiment besoin que tu fasses un effort sur le plan sexuel. C'est frustrant de vivre à travers toi par procuration si tu ne fais rien d'intéressant.

Au lieu de répondre, je jouai du Kleenex.

— Ne me fais pas le coup du mouchoir, jeune fille, lança-t-elle d'un ton brusque. C'est la vérité. Les vibromasseurs ne remplacent pas une véritable relation.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire. Et pour ta gouverne, je couche régulièrement avec des gens en chair et en os. Enfin, je le faisais jusqu'à il y a quelques mois.

Jusqu'au moment où un certain M. Collins s'était mis à occuper toutes mes pensées. Heureusement, j'étais en train de régler ce problème. Enfin, si on veut.

Valerie poussa un grognement.

— Oh, arrête un peu. Je préférerais que tu te cantonnes à la masturbation. Tes histoires de sexe anonyme avec des inconnus, ça devient lassant à la longue. Et puis je commence à m'inquiéter pour toi. Un peu d'audace, merde ! Attache-toi à un mec avec qui tu couches, pour une fois. Apprends à connaître tes partenaires. Qui sait, tu pourrais peut-être même avoir envie de passer plus qu'une nuit avec l'un d'eux.

— Le fait qu'ils partent juste après fait justement partie de leur charme.

— Mais tu passes à côté de tant de choses !

— Peut-être qu'un jour je me lancerai dans tout ce truc d'engagement. Mais, pour l'instant, ça convient parfaitement à mon style de vie.

— Tu dis ça depuis tes dix-huit ans.

— Il faut vraiment qu'on discute de ça maintenant ?

— Oui. Absolument. À part tes parents et moi, tes relations les plus proches sont avec les livreurs et le type d'UPS. Tu vis comme si tu étais dans une foutue bulle et il faut que ça cesse, insista-t-elle. Tu vas finir comme ces vieilles folles à chats avec un appartement qui sent la pisse et les regrets.

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu, là ?

Elle soupira.

— Ce n'est pas moi qui achète des cartes d'anniversaire pour mon livreur de pizzas.

— C'est arrivé une fois. Une seule. Et j'essayais juste d'être sympa.

— Ah ouais ? Et que devient-il ?

— Sa petite amie et lui se sont fiancés juste avant mon départ, répondis-je en souriant. La bague est magnifique.

— CQFD.

Je levai les yeux au ciel.

— Si tu le dis...

— Les gens normaux ne sont pas si impliqués dans la vie de leurs livreurs, déclara-t-elle. C'est pour ça que je t'ai poussée à venir ici. Au moins, l'Idaho se trouve hors de ton appartement.

— Depuis quand on s'occupe de ce qui est normal ou pas ?

— Il est peut-être temps de s'y mettre.

De profondes inspirations, voilà ce dont j'avais besoin. De grandes et profondes inspirations afin ne pas perdre mon calme.

— Écoute, je comprends, reprit-elle. Tu peux me croire. Il est incroyablement difficile de faire ce pas et d'accorder ta confiance à quelqu'un, en sachant que tu peux être blessée. Mais on ne peut pas se cacher pour le restant de nos jours simplement parce qu'on a vécu des trucs difficiles pendant notre adolescence. C'est ce que Liam m'a appris. Enfin, lui et huit ans de thérapie. Je suppose que tu es toujours contre l'idée de parler à quelqu'un de ce qui s'est passé ?

Des souvenirs remontèrent à la surface. Du sang. Tellement de sang. Une salle de bains entière repeinte de sang. Je fus prise d'un haut-le-cœur, mon imagination se faisant un plaisir de me gratifier d'un charmant flash-back de l'écœurante odeur métallique.

— Val... C'est à toi que c'est arrivé, pas à moi. Je n'ai pas besoin d'être réparée.

— Tu parles...

— Je ne peux pas faire ça maintenant.

— Il faut qu'on en parle.

On frappa à la porte. Sauvée par le gong.

— Je dois y aller, ça doit être lui.

— Ne me raccroche pas au nez.

— Faut que j'y aille.

— Alexandra Marie Parks, je t'interdis de...

— Je t'aime. Passe le bonjour à Liam pour moi. Salut.

Et click. Fin de l'appel. Ouf.

On frappa de nouveau à la porte.

La journée venait à peine de commencer et les gens me tapaient déjà sur les nerfs. J'ouvris la porte et tentai d'adresser un sourire poli à Joe. Un sourire néanmoins plus proche de la grimace. Mais, à sa vue,

toute la fatigue et l'exaspération s'envolèrent. Il devait avoir une barbe magique ou je ne sais quoi.

— Salut.

Les mains dans les poches, il me dévisagea simplement. Zéro expression sur le visage.

— Salut. Quoi de neuf ?

— Pas grand-chose.

Aucun de nous n'esquissa un geste.

— Vraiment ? Pourtant tu as l'air un peu tendue, dit-il en penchant la tête sur le côté. Tu n'es pas la fille pour qui « l'honnêteté passe avant tout » ? Je me suis encore trompé de chambre ?

Je relevai le menton.

— D'accord. Tu veux connaître l'horrible vérité ?

— Je t'écoute.

— Je suis cinglée, confessai-je. Complètement barjot. J'ai peut-être oublié de mentionner ce petit détail dans mes e-mails, mais c'est vrai. Je suis une tarée avec plus de névroses que je ne peux en compter. Notamment celle d'éviter toute relation normale avec un homme. Je fuis les relations amoureuses et l'engagement comme la peste. Au cas où tu ne l'aurais pas encore compris.

— Ce n'est simple pour personne, en ce moment. Tout le monde a ses problèmes. Moi, par exemple, je n'ai pas eu de relation sérieuse depuis que j'ai rompu avec ma première copine. On est restés longtemps ensemble et je pensais que c'était la bonne mais... les choses changent. C'est juste que ça m'a pris des lustres pour changer à mon tour. Puis, plus tard, j'ai menti à une femme sur Internet ; je me suis fait passer pour le tombeur qu'est mon frère, juste pour attirer son attention parce que je la trouvais sympa, drôle, et que je voulais continuer à discuter avec elle. Je ne veux même pas savoir ce qu'en dirait un psy.

Je souris malgré moi.

— Sympa et drôle, hein ?

— Et jolie. Vraiment très jolie.

Je piquai un fard.

— Et puis je continue à jouer les médiateurs dans ma famille pour essayer de rendre tout le monde heureux, ajouta-t-il. Sans succès.

— C'est marrant, dis-je en appuyant une hanche contre la porte. Tu essaies de faire plaisir aux gens alors que je n'ai qu'une envie : les éviter.

Il me jaugea de ses yeux sombres.

— Enfin, c'est ce que pense Valérie.

— Et tu crois qu'elle a raison ?

Je haussai les épaules et étudiai le tapis.

— Elle a passé beaucoup de temps en thérapie, elle a souvent raison.

— Hmm. Je ne suis pas certain que ça aille nécessairement de pair.

— Il n'est pas plus beau que toi, lançai-je soudain. Je veux dire, euh... pour information.

Joe garda le silence. Il semblait cependant y avoir une certaine lueur dans son regard.

— Ce n'est pas le cas, alors arrête de croire ça, ajoutai-je à la hâte. C'est comme comparer une pizza à du chinois à emporter. Ils sont tous les deux super dans leur genre, tu vois ?

— Tu me compares à un plat à emporter ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Pas du tout. Dans cette métaphore, tu es la pizza.

Il cligna des paupières.

— O.K.

— Une pizza gastronomique, pâte fine. Le top du top.

Il hocha la tête.

— Ça me va.

— Bon, tu entres ou pas ?

— Oui, m'dame ! On va à l'aéroport aujourd'hui ou quoi ?

— Euh...

Je refermai la porte, posai mon portable sur la table et me tournai pour contempler la vue sur le lac. De l'eau miroitante et un ciel pur et dégagé. Un désir fou et insensé monta en moi, celui de savoir ce qui allait se passer. Et si je restais et que... Et si... ? Oh, et puis merde. Je laissai ma bouche parler pour moi.

— Quel temps radieux, tu ne trouves pas ?

— Si, si, répondit-il d'un air circonspect.

La tension dans la pièce était telle que j'aurais pu la couper et en servir une part, comme un gâteau. Un gâteau moisi, certes, mais quand même. Mes mains se tordirent le long de mon corps.

— Ce serait dommage de rater ça dans la salle d'embarquement d'un aéroport.

Un petit sourire plein d'espoir courba ses lèvres.

— Trop dommage, c'est clair.

— Et puis je ne suis pas à un ou deux jours près, si ?

Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas moi qui vais te contredire.

Mon téléphone se mit à sonner.

— Laisse-moi simplement prendre une petite douche rapide.

— Tu ne réponds pas ? demanda Joe en s'installant confortablement dans le fauteuil, les jambes croisées, une cheville sur un genou.

— C'est Valerie qui veut encore me faire la leçon. Je ne me sens pas d'attaque pour ça en ce moment.

— Je vois.

Il jeta un œil vers le téléphone qui vibrait tandis que je ramassais des vêtements propres.

— N'hésite pas à répondre, si tu veux, plaisantai-je.

Cela ne sembla pas l'amuser.

J'hésitais entre un jean ou une jupe et des collants. J'avais de jolies jambes. Un gros cul mais de jolies jambes. Allons-y pour la jupe noire et les collants assortis. Et une blouse rouge bohème brodée. Parfois, une fille a simplement envie de se pomponner un peu. Se sentir jolie. N'y lisez rien d'autre.

— Je me dépêche, annonçai-je en me dirigeant vers la salle de bains.

Il sortit son portable et se renfonça d'un air détendu dans le fauteuil.

— Pas de soucis. Prends ton temps.

Les outils étaient stockés dans l'un des entrepôts qui deviendrait peut-être un studio. Il se trouvait au-dessus d'une boutique vide, à l'opposé du Dive Bar. Si Joe finissait effectivement par vivre ici, il pourrait faire autant de bruit qu'il le voudrait.

Une cloison séparait la pièce en deux. La petite salle de bains était infestée de moisissure et de toiles d'araignées.

— Faire une kitchenette, c'est une bonne idée, marmonna Andre.

Joe, Pat et lui, penchés sur mon ordinateur, étudiaient mes plans.

— Ça permettrait de conserver l'espace. (Joe sortit un élastique de l'une des poches de son jean et s'attacha les cheveux en une queue-de-cheval.) Je trouve que la douche à l'italienne est également bien pensée. C'est simple, sans chichis. Ça me plaît.

— O.K., répondit Andre.

Aujourd'hui, Pat semblait moins effrayant. Simplement triste. Une tristesse contenue. Il ne parlait ni ne souriait beaucoup. Après la brève conversation que j'avais eue avec Nell et notre passage éclair dans sa cuisine la veille, je n'arrivais pas à les imaginer ensemble. Elle semblait si pétillante, si enjouée.

Je me dirigeai vers le tas d'outils. Une boîte à outils rouge et cabossée béait. Un télémètre laser et un

mètre ruban étaient posés sur un calepin. On trouvait également un maillet en caoutchouc et une scie. Oh, une masse !

Les hommes étaient encore occupés à discuter des dessins... Allez, soyons fous.

Le plus discrètement possible, je m'emparai de la masse et la balançai d'avant en arrière une ou deux fois. Je me demandai ce que ça ferait de l'abattre sur quelque chose. De l'écraser sur une plaque de plâtre.

— Alex, lança Joe, me faisant sursauter.

Je m'arrêtai aussitôt de manier le gros outil viril. J'avais l'impression d'être une enfant prise en train de voler des bonbons.

— Oui ?

L'espace d'un instant, il m'observa en silence. Puis il désigna la cloison de la tête.

— Quoi ? demandai-je en suivant son regard.

— Cogne dessus.

Mes yeux s'écarquillèrent.

— Tu es sérieux ?

— Il faut l'abattre. Tu voulais participer aux travaux, non ? Apprendre des trucs ?

— Oui.

Il se dirigea vers le pan de mur en question et tapa deux fois dessus.

— Il n'est pas porteur. Aucun fil traversant. Lance-toi.

Sans plus de cérémonie, il me tendit des lunettes de protection que j'enfilai. Je devais avoir un look d'enfer. Puis je soulevai la masse en adressant à Joe un petit sourire hésitant. Le genre de sourire que vous lancez à un homme quand vous pensez qu'il est sérieux mais que vous n'en êtes pas sûre à cent pour cent. Il pouvait très bien être en train de se moquer de moi.

Andre secoua la tête en souriant.

— Laisse-la tranquille, mec. Elle est magnifique, aujourd'hui. Si elle s'y met, elle va être couverte de plâtre et de poussière.

Intéressant... Pat garda le silence.

Joe, quant à lui, lança un regard noir à Andre avant de se tourner de nouveau vers moi.

— Alex.

— Joe ?

Il s'humecta les lèvres. Quelque chose dans mon bas-ventre se tendit à la vue de sa ravissante bouche encadrée par la barbe dorée. Je devenais peut-être cinglée. Enfin, un peu plus cinglée. Ou alors mes goûts étaient en train de connaître un sérieux changement.

— Ce mur est à toi, déclara-t-il, les yeux intenses et pleins de défi.

Je hochai la tête, soulevai la masse, puis frappai. C'était un coup pathétique. Le plâtre se fendilla à peine. Il fallait y mettre plus de force. Plus de punch. Beaucoup, beaucoup plus. Les deux mains autour du manche, je reculai puis frappai de nouveau. Cette fois, j'y mis tout mon poids. J'y allai à fond.

Boum !

Les deux premières épaisseurs du mur se fendirent. Je réussis même à faire voler en éclats une ancienne poutre en bois. Du plâtre et de la poussière emplirent l'air, me piquant les yeux. J'en avais probablement plein les cheveux et les vêtements. Et alors ? J'étais déjà accro à la sensation de force, au choc de la destruction. Mes bras commençaient à pâtir de la brûlure due à cet effort physique inattendu, mais je me sentais délicieusement bien.

Je reculai de nouveau avant d'abattre la masse contre le mur. *Crac, boum, bam.* Génial. L'énorme trou, tout ce bordel, c'est moi qui avais fait ça. Moi !

J'adressai un grand sourire à Joe qui, tout en observant l'avancée des opérations les bras croisés, sourit en retour. Le pauvre Andre secoua la tête tandis que Pat me lança un demi-sourire.

Je retournai à ma démolition de mur.

Boum. Ça, c'était pour ceux qui m'avaient rabaissée. Ceux qui m'avaient regardée de haut et ignorée. Ceux qui ne m'avaient jamais acceptée.

Bam. Voilà pour ceux qui m'avaient mis du chewing-gum dans les cheveux et fait trébucher dans les couloirs. Ceux qui m'avaient poussée et blessée.

Bim. Un coup spécial pour ceux qui m'avaient torturée avec leurs mots. Car ces mots, toutes ces insultes, ne m'avaient jamais quittée. Même après toutes ces années.

Bang. Pour les petites brutes, les salauds et les connasses qui voulaient attirer l'attention. Ceux qui m'avaient fait du mal simplement pour se sentir supérieurs et puissants devant leurs pairs. Pour tous ceux-là.

La liste était longue. Un coup pour ceux qui m'avaient dit de laisser tomber et d'arrêter de pleurnicher. Un autre pour ceux qui avaient été témoins sans pour autant intervenir. Qui avaient agi comme si tout cela n'avait été qu'une blague, les aléas de l'adolescence, rien de sérieux. Je continuai à frapper, à démolir le mur. Et je ne m'arrêtai pas avant d'être dégoulinante de sueur et recouverte de poussière. Les trois quarts du mur étaient à présent en morceaux. Mes épaules hurlaient de douleur et mon corps de fatigue mais mon âme, elle, semblait étrangement apaisée. Le pouvoir de la violence, la capacité d'influer concrètement sur mon environnement. Dieu sait pourquoi, j'adorais ça. Joe m'observait, à l'écart. Je m'en serais très bien sortie sans lui mais sa présence ne rendait les choses que meilleures.

Pas sûre que le psy de Valerie aurait approuvé. Mais qu'importe, ça faisait longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien.

Je ne sais pas combien de temps je passai à contempler les restes du mur, tout en engloutissant une bouteille d'eau que Joe m'avait passée et en savourant cette sensation de bien-être. Même coucher avec des inconnus ne pouvait rivaliser avec cette expérience-là. J'avais peut-être été une Viking maraudeuse dans une autre vie, qui sait ?

Pendant mon épisode « Je suis une femme, écoutez-moi rugir tandis que je démolis ce mur innocent », Pat et Andre avaient disparu. À ma connaissance, il ne restait plus que Joe et moi à l'étage.

— Je vois, disait-il au téléphone.

Mon portable. Merde. Je lui avais proposé d'y répondre, c'est vrai, mais par pure plaisanterie. Et ça n'avait pas semblé particulièrement l'intéresser.

Il s'aperçut que je l'observais et soutint mon regard. L'atmosphère était chargée. Chargée de quoi ? Difficile à dire.

— D'accord, Valerie, ajouta-t-il, les yeux toujours braqués sur moi.

J'avançai d'un pas et tendis la main. Je n'eus droit qu'à un petit mouvement de tête en guise de réponse.

— Merci beaucoup. Salut.

— C'était Val ? demandai-je bêtement.

— Ouais. Ton téléphone n'arrêtait pas de sonner. J'ai vu que c'était elle alors j'ai répondu pour qu'elle te lâche les baskets.

— Oh.

— Tu m'as donné le feu vert tout à l'heure. Ça t'ennuie ?

Il me tendit le portable que je glissai dans la poche de ma jupe à présent tachetée de gris et de blanc. Ça valait le coup de bien s'habiller, tiens !

— Euh... non.

— Alors comme ça, ton premier petit ami t'a menti ? demanda-t-il en inclinant la tête, sans me quitter des yeux.

Merde. Ma bouche s'ouvrit, puis se referma.

— Il t'a trompée ?

— Hum. Oui.

— Il t'a fait du mal ?

— C'est ça.

Lentement, Joe hocha la tête tout en prenant une profonde inspiration.

— Et c'est la raison que tu m'as donnée pour expliquer pourquoi tu ne voulais pas me pardonner.

— Mentir, c'est grave, rétorquai-je en reculant légèrement.

Ce n'était pas que j'avais peur. Pas vraiment. En tout cas je ne craignais pas qu'il me fasse du mal physiquement. Sous mes airs de fille puissante armée de sa masse, on pouvait me blesser de nombreuses autres manières. Une femme doit bien se protéger, non ?

— C'est vrai. Tu as raison.

Il fit un pas en avant. J'en fis un en arrière.

— Où veux-tu en venir, Joe ?

Il s'avança de nouveau. Je reculai encore jusqu'à ce que mon dos touche les débris irréguliers du mur. Quoi que lui ait dit Valerie, ça n'augurait rien de bon. Depuis quand ma meilleure amie avait-elle décidé de se liguer avec cet homme contre moi ? Si ce n'était pas de la trahison, ça...

Joe me dominait de toute sa taille, les bras détendus le long du corps. Son regard, en revanche, ne semblait pas si serein.

— Quel âge avais-tu quand ce petit ami t'a menti et trahie, Alex ? demanda-t-il d'un ton étrangement calme qui ne m'inspira aucune confiance.

— J'étais plutôt jeune.

— Faites-moi plaisir, Madame Bonheur, soyez précise.

J'allais tuer Valerie. L'écrabouiller avec ma grosse masse. L'envelopper dans du plastique et l'emprisonner dans le mur. Un truc comme ça.

— Alors ? (Il attendait, dressé au-dessus de moi avec un regard inquisiteur.) Quel âge, Alex ?

— Douze ans, grommelai-je.

Il marqua une pause puis mit sa main en coupe autour de son oreille.

— Pardon ? Tu peux répéter ?

— Douze ans. J'avais douze ans quand Bradley Moore m'a trompée avec une connasse, une amie de sa cousine.

Je n'avais absolument pas l'air d'une petite peste boudeuse. Non, j'avais l'air d'autre chose, vaguement ressemblant. Quelqu'un qu'on venait de prendre en flagrant délit d'excuse minable pour éviter de s'impliquer davantage avec cet homme. Non pas que ça ait réellement bien marché jusqu'ici.

— J'ai beaucoup souffert, ajoutai-je.

— Je n'en doute pas. Et depuis combien de temps sortais-tu avec ?

— Presque une semaine.

Je regardai fixement son T-shirt à manches longues. La couleur lui allait bien, elle mettait en valeur les paillettes vertes dans ses yeux marron.

— Je vois. Ce matin, tu as dit que tu avais la mauvaise habitude de tout faire pour éviter les gens, dit-il d'une voix toujours d'un calme exaspérant, malgré son air sceptique. Ne crois-tu pas qu'utiliser cet événement, sans aucun doute douloureux, soit ta façon d'éviter toute intimité ?

— Peut-être, répondis-je en raclant les pieds contre le sol.

— Ou alors ça cache autre chose, suggéra-t-il gentiment. Sans vouloir manquer de respect à ton jeune cœur brisé.

— D'accord, oui, ça cache autre chose. Mais je n'ai aucune envie d'en discuter maintenant.

Il resta un moment à me regarder en silence.

— Pardon d'avoir menti, marmonnai-je. Mais ce n'était qu'un petit mensonge.

Toujours rien.

Pourquoi ressentais-je bêtement le besoin de combler les silences ?

— Je ne te faisais pas confiance et j'avais besoin d'espace.

— Je comprends tout à fait. Et maintenant, tu te sens comment vis-à-vis de moi ?

— Je ne sais plus où j'en suis. Et toi ?

— Idem.

Je laissai échapper un petit rire.

— Alex, pendant que tu démolissais le mur, j'ai eu le temps de réfléchir à nos névroses respectives.

— Et ?

— Et... je crois qu'on devrait les échanger.

— Quoi ? m'exclamai-je, déconcertée par le changement brutal de sujet.

— Je dis oui à trop de gens. Mais toi, tu dis non bien trop souvent et tu finis seule, au risque de tout rater.

— Je me protège de tout aussi. Ne l'oublie pas.

— Ah oui ? Le problème, c'est que cette histoire de protection, c'est des conneries, Alex, répliqua-t-il d'une voix ferme, presque dure. Qu'est-ce que tu m'as écrit dans l'un de tes e-mails, déjà ? Que tu n'étais pas une petite chose fragile ? Tu n'es pas fragile du tout. Je t'ai vue en action et tu es bien assez forte pour faire face à ce que la vie te réserve. Tu n'as pas besoin de te cacher.

Ça, c'est ce qu'il croyait.

— D'où ma proposition. Il faut que tu commences à te jeter à l'eau et à t'ouvrir aux autres.

— Qu...

— Et moi, il faut que j'apprenne à dire non, conclut-il. Fini de jouer les gentils garçons qui se plient aux désirs des autres, en oubliant les siens.

Les mots restèrent bloqués dans ma gorge.

— Selon Valerie, tu avais prévu deux semaines de congé. Reste ici, bosse avec moi sur ce projet. Aide-nous pour tout ce qui est design et décoration. (Il jeta sur la pièce un regard circulaire.) En échange, je t'apprendrai l'art de la construction. Comme ça, quand tu rentreras à Seattle et que tu finiras par t'acheter un appart', tu en connaîtras le b.a.-ba. Durant cette période, on se mettra l'un l'autre à l'épreuve, voir si on ne peut pas se faire sortir de notre zone de confort. Qu'est-ce que tu en dis ?

— On se met à tour de rôle au défi de dire oui ou non, c'est ça ?

— Ouais, en gros.

La vache, il ne plaisantait pas. Mais alors pas du tout. En étais-je capable ? D'être aussi courageuse ? Tout en moi me disait que non, probablement pas. Je mettrais ma vie entre ses mains mais, en même temps, il me confierait la sienne. Mais je pourrais très bien lui faire du mal. Foutre sa vie en l'air. Dieu sait que j'avais déjà échoué dans le passé. Me faire confiance n'était pas très malin de sa part.

— Et si on n'arrive pas à oublier nos vieux réflexes ?

Les lèvres serrées, il posa les mains sur ses hanches.

— On sera condamnés à la honte éternelle. Un truc comme ça. J'en sais rien, on improvisera le moment voulu.

Une chose était sûre, il titillait ma curiosité. Sur l'homme qu'il était, les choses que nous pourrions accomplir ensemble, sa vie ici, tout. Au plus profond de mon âme, je savais que je le regretterais si je rentrais prématurément chez moi sans savoir ce qui aurait pu se passer entre nous.

— Allez, Alex. Tente le coup.

Et merde.

— Si toute cette histoire de strip-teaseuse médium m'a appris quelque chose, c'est qu'on a tous les deux des trucs à régler. Alors essayons. Si ça ne marche pas, dans une semaine et demie, tu reprendras ta route et moi la mienne. Et on redeviendra amis à distance.

Je hochai la tête et fis le grand saut.

— D'accord. Je vais prolonger mon séjour à l'hôtel. Et on verra comment ça se passe.

Pour je ne sais quelle raison idiote, le soulagement qui se lut sur son visage manqua me faire monter les larmes aux yeux. Probablement à cause de toute cette poussière dans la pièce.

— Table rase. On reprend de zéro. (Il retira délicatement la poussière de mon visage, passant doucement le bout de ses doigts sur mon front, mes joues, et l'arête de mon nez.) Entendu, l'amie ?

Je pouvais courir. Aller me cacher. Comme d'habitude. Retomber dans mes mauvais travers. Ou alors je pouvais rester et tenter de faire tomber d'autres murs. Ressentir encore ce sentiment enivrant d'excitation et de satisfaction.

— O.K., l'ami. On fait comme ça.

11

Envoyé il y a cinq semaines :

Salut, Eric,

Je suis hallucinée chaque fois que tu parles de tes potes. Tu en as tellement ! Moi, je n'ai que Val. C'est ma meilleure amie depuis toujours. Je suis du genre à préférer garder un cercle d'amis restreint. Côté relations, j'en ai eu un certain nombre mais peu que je qualifierais de durables. Je suis peut-être tout simplement exigeante. Je ne sais pas. Et toi ?

Alex

Alex,

Rien de mal à être exigeante. De mon côté, j'habite toujours dans le coin où j'ai grandi. Là-bas, tout le monde se connaît, souvent depuis l'école primaire. Mais j'adore vivre à Cœur d'Alene, je ne m'imagine pas ailleurs. Sinon, je suis longtemps sorti avec la même fille ; par intermittence au lycée puis un bon moment après. J'étais prêt à m'installer, mais pas elle. On était probablement trop jeunes, de toute façon. C'était la meilleure amie de Nell donc elle a longtemps fait partie de la bande. Aux dernières nouvelles, elle vivait quelque part dans le sud-ouest du pays. C'est la seule relation sérieuse que j'aie eue.

Biz, Eric

Les gens me faisaient peur et les relations me terrifiaient. Voilà la vérité. Et puis le « non » l'emportait largement sur le « oui ». À bas le oui !

Malgré cela, comme promis, mon cul resta vissé des heures sur un tabouret. Joe m'avait demandé de passer la soirée au Dive Bar pendant son service. D'affronter mon aversion de la foule, des lieux publics et des relations sociales en général. Première étape de notre accord. Je n'avais pas encore déterminé à quel acte de refus Joe serait tenu en retour. Il me fallait plus d'informations pour prendre une décision réfléchie mais efficace.

— C'est pour toi.

Avec un grand geste théâtral, façon assistant d'un magicien, Eric déposa une petite assiette sur le comptoir devant moi.

— Qu'est-ce que c'est ? m'enquis-je en examinant la dernière offrande de Nell.

— Boulettes de chèvre panées.

Je le regardai en silence.

— Boulettes de fromage de chèvre panées, explicita-t-il avec un clin d'œil. (L'Oscar n'était pas pour

tout de suite...) Au temps pour moi. J'ai oublié d'insérer le mot fromage au milieu.

— Très drôle, répondis-je d'une voix égale avant d'enfourner l'une des croquettes dans ma bouche. (Un délice enchanteur et crémeux.) Mmm. Trop bon.

Une main s'approcha dangereusement de mon assiette pour attraper l'une de ces merveilles. Hors de question. Je donnai une bonne tape sur les doigts intrus.

— C'est à moi.

— Il faut savoir partager, dans la vie, répliqua Eric en se frottant le dos de la main.

— C'est ton gros problème. Tu partages un peu trop, si tu veux mon avis.

— Dur.

J'engloutis une deuxième boulette. La cuisine élevée au rang d'art. L'extase...

Eric le barman s'affaira avec des verres et des bouteilles. De l'autre côté du comptoir, Joe préparait une commande pour Rosie, l'une des serveuses. Très sympathique. Elle était visiblement casée depuis quelques années et m'avait montré des photos de ses enfants plus tôt dans la soirée. Ils étaient très mignons et avaient les cheveux bouclés et la superbe peau sombre de leur mère. Je n'avais jamais vraiment encore pensé aux enfants. Étant donné l'absence de relations sérieuses dans ma vie, ça n'avait jamais été une préoccupation jusqu'ici. Le jour où mes hormones finiraient par se rappeler à mon bon souvenir, je déciderais d'en tenir compte ou pas. Monoparentalité, adoption, recueillir un chaton de la SPA. J'avais l'embarras du choix.

Vers 21 heures, fin du coup de feu. Le travail avait alors pris un rythme de croisière. J'avais discuté un moment avec Lydia. Traîné un peu avec Nell. Regardé les gens en remuant la tête au rythme de la musique. Principalement du rock alternatif. Un peu de pop. Aucune chanson romantique, Dieu merci. À minuit, les clients se faisaient plus rares.

— Tu as meilleure mine, fit remarquer Eric.

— Je me sens mieux.

— Tu comptes bientôt rentrer à Seattle ? (Il versa du sucre et du jus de citron dans un shaker avant d'y ajouter une dose de whisky.) J'imagine que ton travail t'attend.

— J'ai pris deux semaines de vacances, figure-toi.

Comme je l'avais expliqué à Joe, si je voyais encore ce qui m'avait attirée physiquement chez son frère sur Internet, j'étais devenue insensible à sa magie. Aujourd'hui, il portait une chemise en jean avec un pantalon et des bottines noirs. L'ensemble était très réussi et pourtant, ça ne me faisait aucun effet. Qu'est-ce qui faisait qu'on était attiré ou non vers quelqu'un ? J'avais toujours pensé que le hipster propre sur lui en sous-vêtements Calvin Klein était mon genre. Comme je me trompais ! Joe, avec ses boots noires, son jean élimé et son T-shirt du Dive Bar attirait désormais fréquemment mon regard.

Cœur d'Alene était en train de bouleverser tous mes a priori.

Eric ajouta de la glace pilée, plaça le couvercle argenté sur le shaker puis secoua le tout. Il versa ensuite le mélange dans un verre qu'il décora d'une cerise et d'une tranche de citron avant de le déposer devant moi.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Whisky Sour.

Je bus une gorgée.

— C'est très bon. Merci.

— Lydia est un bec sucré et Nell n'aime que la bière. Mais toi, tu es différente.

Le ton de sa voix, ainsi que la lueur pas si sympathique dans ses yeux, m'indiqua que ce n'était pas un compliment.

— Quelque chose ne va pas ? m'enquis-je, en relevant le menton.

— Arrête de retarder le moment fatidique, Alex. Va-t'en.

Prise au dépourvu, je clignai des yeux.

— Tu as l’air de quelqu’un de bien. Je n’ai rien contre toi. Mais il faut que tu partes.

— Ah, vraiment ?

— Quoi que tu puisses penser des mensonges de Joe et du fait qu’il se soit fait passer pour moi, c’est un chic type. Manifestement, il t’apprécie et je n’ai pas envie de le voir souffrir. (Il m’adressa un sourire hypocrite et se frotta les mains.) D’accord ?

Non mais j’hallucine...

— Tu crois toujours que je joue avec lui. Que je cherche à me venger.

Il haussa une épaule, à la manière de son frère.

— Tu te trompes, repris-je. J’aime beaucoup ton frère. Nous sommes amis. Et le reste ne te regarde pas.

— Tu racontes n’importe quoi.

Eric se pencha sur le comptoir, envahissant mon espace personnel. Il savait y faire, côté intimidation. Je rentrai les épaules et me fis toute petite. Je me sentais plus bas que terre, sans raison valable. Voilà pourquoi je détestais sortir. À cause des gens.

— Non, rétorquai-je d’une petite voix.

— Si.

— Et qu’est-ce qui te fait dire ça ?

— Je sais que je te plais.

Une pause.

— Pardon ?

— C’était ma photo sur le site de rencontres. C’est pour moi que tu es venue ici. (Il posa ses mains sur ses hanches étroites.) Il y a quelques années, j’aurais pu m’amuser avec toi. Faire souffrir Joe ne m’aurait pas arrêté. Mais il faut bien grandir un jour ou l’autre, pas vrai ?

Mes yeux et ma bouche étaient grands ouverts. Ils formaient peut-être même des cercles parfaits, tant ma surprise était grande.

— Juste pour être sûre : tu as grandi, là ?

— Mon frère est un type bien, meilleur que je ne le serai jamais. Je ne vais pas rester là les bras croisés à te regarder jouer avec lui, déclara cet abruti. Tu sais qu’il travaille avec notre père, comme charpentier. Depuis que j’ai refusé de rejoindre l’entreprise Collins & Fils, il fait tout pour le rendre heureux. Quand j’ai eu besoin d’argent pour acheter des parts du bar, Joe m’en a prêté, sans intérêts. En trois ans, pas une fois il n’a demandé que je le rembourse. Et puis le jour où je lui ai annoncé que j’avais accidentellement mis Nell en cloque, il a été là pour moi. Il m’a toujours soutenu. J’ai souvent profité de mon pouvoir de séduction sur les femmes pour rabaisser Joe. Mais c’est du passé, tout ça. J’en ai fini avec ce genre de conneries. Tu comprends ?

— Oui.

— Tant mieux. Bref, tu es mignonne, à ta façon un peu étrange, mais... je ne suis pas intéressé, conclut-il. Mon frère mérite ce qu’il y a de meilleur. Rentre chez toi, Alex.

Je restai sans voix.

Heureusement, Eric n’attendait pas de réponse. Il s’essuya les mains sur un torchon et se dirigea vers la partie restaurant, me laissant là à siroter mon whisky et à ressasser ses paroles. Impossible de les chasser de mon esprit, peu importe combien j’en avais envie.

— Tout va bien ? me demanda Joe en se penchant par-dessus le comptoir.

Ses cheveux étaient attachés en queue-de-cheval, ce qui dégagait son visage. Ça me plaisait. Beaucoup. Beaucoup de choses me plaisaient chez lui ces derniers temps, d’ailleurs. Et être assise là à m’enivrer peu à peu tout en le contemplant se mouvoir derrière le bar avec tant d’aisance et d’efficacité ne calmait pas vraiment ma libido.

— Euh, oui, répondis-je en me réinstallant dans mon siège. Je bois un Whisky Sour.

— Verdict ?

Je pris une nouvelle gorgée.

— Pas mal.

— Je t'ai observée, avoua-t-il.

— Vraiment ?

— Ouais. Tu as parlé à au moins cinq personnes en chair et en os. En face à face. Pas sur Internet.

Bien joué.

— Oh. L'une d'elles était juste un type qui s'excusait d'avoir failli renverser son verre sur moi.

— Pas du tout. Il essayait de te draguer. Ton coude est venu s'interposer et j'imagine qu'il s'est dégonflé. Des glaçons sur l'entrejambe font parfois cet effet-là aux hommes.

— Vraiment ? Oups. Mon radar aux interactions humaines doit déconner.

Il me lança un grand sourire.

— Tu as passé la soirée assise là, avec ton jean noir moulant, ton gilet et ton petit air sexy. Tu croyais que personne n'allait remarquer ?

— Tu me trouves sexy ?

Joe m'étudia en silence.

— Les amis n'ont pas le droit de trouver leurs amies mignonnes ?

— Hmm. J'imagine que ça n'est pas contraire à notre accord, répondis-je en souriant. Au fait, tu as un client.

Après avoir donné un petit coup sec sur le comptoir, il alla servir le nouvel arrivant. Quand il se pencha pour sortir un verre d'un des réfrigérateurs sous le bar, le tissu de son jean souligna agréablement ses fesses et ses cuisses. Et quand il tendit le bras pour attraper une bouteille sur l'étagère du haut, la manche de son T-shirt du Dive Bar se tendit autour du... du muscle en haut du bras juste en dessous de l'épaule. Mince, comment ça s'appelait, déjà ? Je le savais, pourtant. Génial, voilà que son charme me rendait totalement stupide...

Et pour couronner le tout, j'avais le sentiment que l'alcool m'encourageait à outrepasser les termes de notre accord. Ah, l'alcool... Le nec plus ultra de la lubrification sociale qui conduisait à des décisions douteuses. Surtout quand il s'agissait du sexe opposé.

Joe se retourna, regarda dans ma direction et me lança un petit sourire. L'instant d'après, une belle brune dont les longs cheveux flottaient sur ses épaules s'approcha. Elle posa les mains sur le comptoir, lui lança un sourire étincelant et se pencha en avant. Comme certaines femmes semblent en avoir l'habitude. Ils échangèrent quelques mots et Joe lui servit une bière artisanale à la pression. Puis il prit son argent, le déposa dans la caisse et lui adressa un petit mouvement de tête. Transaction effectuée. La belle brune retourna vers ses amis. Avec moult effets capillaires.

Il s'attaqua à la préparation d'un nouveau cocktail. Les tatouages sur ses bras dansèrent quand il secoua le shaker. Puis il versa le tout dans un verre qu'il agrémenta d'une cerise et d'une tranche de citron.

— Et de neuf, déclarai-je quand il déposa un nouveau Whisky Sour devant moi pour remplacer mon verre à présent vide.

— Neuf quoi ?

— C'est la neuvième paire de seins qu'on t'a mise sous le nez depuis que je suis ici. Et merci pour le verre.

Il éclata de rire.

— Je ne plaisante pas. (Je me relevai, posai les mains sur le comptoir et me penchai en avant.) Tu as bien conscience qu'elles font ça intentionnellement, non ? Comment pourrais-tu ne pas t'en rendre compte ? Bon, évidemment, avec moi, il faut que tu imagines que je suis en décolleté et que j'ai quelque chose pour le remplir.

Son regard passa brusquement de ma poitrine à mon visage.

— Refais ça encore une fois pour moi, Alex.

— Très drôle.

Ma petite démonstration terminée, je me rassis sur le tabouret et pris une bonne rasade de whisky. J'avais atteint le stade festif. Vous savez, quand votre corps se détend un peu, tout comme votre langue, malheureusement.

— Merci d'avoir dit que j'étais sexy, déclarai-je sans le regarder dans les yeux.

Ce n'était pas le moment de laisser les émotions m'envahir.

— Merci d'avoir remarqué que les nanas me draguaient.

— Neuf paires de seins versus un type qui a fini avec des glaçons sur l'entrejambe. Tu parles d'une compétition. (Je fourrai la cerise dans ma bouche et commençai à mâcher. Ô délice sucré.) Je comprendrais si tu avais envie de disparaître avec l'un d'eux. Enfin plutôt deux d'entre eux.

Non pas que l'idée me plaise.

Il marqua une pause et me dévisagea.

— Je suis un mec donc c'est assez difficile de ne pas remarquer des seins quand ils sont juste devant moi. Mais si tu penses qu'une autre femme que toi a mon attention ce soir, tu n'as rien compris au film. On passe du temps ensemble. C'était notre accord. O.K. ?

— Calmos, Joe. Ce n'est pas comme si j'étais jalouse ou je ne sais quoi.

Mais qu'est-ce que je racontais ? Je savais très bien que ce n'était pas ce qu'il sous-entendait. Il me lança un sourire à craquer. La vache ! Dents blanches, lèvres roses, et barbe dorée. J'en étais toute flageolante et faillis dégringoler de mon siège.

— Tu es pompette ?

— Non, répondis-je en riant. Je suis juste légèrement ivre. C'est totalement différent.

— Bien sûr.

— Je ne vais pas me mettre à danser sur une table. Promis.

— Tu peux, si tu veux. C'est agréable de te voir si détendue. (Il se pencha vers moi.) Entre nous, tu es parfois un peu à fleur de peau.

— Ce qui est complètement cool et hyper séduisant, merci beaucoup.

— Absolument. C'est exactement ce que j'allais dire.

La lueur amusée dans ses yeux était délicieuse. Encore un peu et j'allais finir par écrire à ce type un sonnet ou lui jouer la sérénade.

— Tu fais bien, lançai-je en faisant bouffer mes cheveux. Je ne voudrais pas avoir à en venir aux mains.

— Oh, je crois que je pourrais le supporter, répondit-il avec un sourire sexy en diable.

L'espace d'un instant électrique, nous nous dévisageâmes. Aucun de nous ne prononça un mot. Je ne savais plus très bien où j'en étais. Puis, soudain, il s'éloigna pour discuter avec Eric.

Merde.

C'était quoi, ça ? Non, mais sérieux ! Je n'avais pas encore assez bu pour supporter ce genre de conneries. Les deux frères discutèrent un instant puis Joe revint en se frottant les mains.

— On peut y aller, annonça-t-il. À moins que tu ne préfères rester encore un peu ?

— Non, non. Ça me va.

Un peu étourdie, je descendis du tabouret et rassemblai mes affaires. Nous adressâmes un petit signe de la main à Lydia, Nell et compagnie en nous frayant un chemin vers la sortie à travers le dédale des tables. Dehors, la lune était haute, les étoiles étincelantes et l'air froid.

— Tu as passé une bonne soirée ? demanda-t-il alors que nous nous dirigions vers son pick-up.

— Oui.

— Tant mieux.

Il déverrouilla la portière côté passager et me l'ouvrit.

— Merci, dis-je en grimpant à l'intérieur, le siège me refroidissant les fesses malgré la couche de tissu de mon pantalon.

— De rien.

La seconde suivante, nous traversions les rues sombres et tranquilles de Cœur d'Alene, en direction de l'hôtel. Le chauffage réchauffa mes mains et mon visage. D'ailleurs, à ce propos...

— Nell m'a dit qu'il n'y avait toujours pas de chauffage chez elle.

— Ouais. T'inquiète, je dormirai dans le salon. Je pense que j'ai déjà bien abusé de ton hospitalité.

— Ça ne me dérange pas.

— Tu es sûre que tu n'as pas envie d'un peu d'intimité ?

— Non, c'est bon. Tiens-moi compagnie.

— D'accord, répondit-il en souriant.

J'observai les ombres que les lampadaires jetaient sur sa pommette, sur son front. C'était étrange la façon dont sa beauté virile avait fini par me plaire, redéfinissant ou plutôt étirant mes limites habituelles. Peut-être que, chez certaines personnes, le charme émanait de l'intérieur. Ce qui n'était pas plus mal, d'ailleurs. L'attitude et les paroles opéraient le travail de séduction en lieu et place de l'attrait physique. Non que Joe n'ait pas un physique renversant. Mais aussi agréable soit une jolie gueule, c'est la personnalité, la personne sous la peau, qui devrait importer. Le reste était superficiel et éphémère. Cet homme avait réussi à me nouer le ventre comme personne avant lui. Et je ne parle pas de beaux nœuds marins, non, mais des gros nœuds impossibles à démêler que forment vos cheveux quand vous ne les avez pas lavés ou brossés depuis une éternité.

Me voilà bien...

Au bar, il avait flirté avec moi. Il m'avait draguée à mort, moi, sa supposée amie platonique qui n'était pas son genre. Je ne savais absolument pas quelle attitude adopter. D'habitude, Valerie serait la première sur ma liste de personnes à appeler. Mais elle me conseillerait simplement de lui sauter dessus, sans tenir compte de la situation ni des éventuelles conséquences. De plus, avec lui à côté, ça n'aurait pas été très sympa de ma part de passer ce coup de fil. Mais, malgré mes deux whiskys, j'étais pratiquement certaine de ne pas avoir imaginé son intérêt pour moi.

Mais, comme disait toujours maman : mieux valait s'en assurer.

— Alors, c'est quoi le programme des travaux pour demain ? demandai-je.

— Retirer les vieux éléments de cuisine et de salle de bains et faire un peu de nettoyage.

Je hochai la tête.

— On va démonter et astiquer, c'est ça ?

— Euh, ouais. (Il me jeta un regard du coin de l'œil.) Ça te va ?

— Parfaitement. J'ai hâte de sentir de nouveau cette grosse masse dure dans mes mains.

— Super..., fit-il en me lançant un nouveau regard circonspect.

Je lui adressai un grand sourire innocent.

Eh ouais, mon pote. On pouvait être deux à jouer à ce petit jeu. Je pivotai dans mon siège pour le regarder.

— Tu avais envie de défoncer, Joe ?

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? demanda-t-il, les yeux écarquillés.

— Tu avais envie de défoncer le mur, toi aussi ? C'était amusant, répondis-je avec candeur. Je pourrai recommencer ?

Il marqua une pause.

— Bien sûr.

— Génial.

Un nouveau regard perplexe.

— Quelque chose ne va pas ? m'enquis-je poliment.

— Non, non.

Sa pomme d'Adam tressauta lorsqu'il déglutit en s'agitant dans son siège, mal à l'aise. Le pauvre bougre n'avait pas idée de ce qu'il avait déclenché. En venir aux mains avec cet homme ? Mon insatiable libido en voulait beaucoup, beaucoup plus que ça. Fini de se cacher ou de se voiler la face, de rester aux lisières de la vie. Le moment était venu d'aller de l'avant, d'être courageuse. Et quand il s'agissait de Joe Collins, j'étais plus que prête à dire oui.

— C'est juste que..., commença-t-il. Non, laisse tomber.

Aucun de nous ne prononça un mot alors qu'il se gara sur une place de parking devant l'hôtel. Je me penchai vers lui et posai ma main sur sa cuisse dont les muscles se tendirent sous mes doigts. Honte à moi de m'être égarée si près de son entrejambe...

— Merci infiniment pour ce soir, Joe. Je suis ravie que nous ayons décidé d'être amis. Tu es un ami formidable !

— Je vois. Super. (Il fronça les sourcils.) Combien de verres as-tu bus, déjà ?

— Pas assez. Vite, entrons, que je puisse continuer ! répondis-je en ouvrant la porte de l'hôtel.

— O.K.

Les mains fourrées dans ses poches, il me suivit à l'intérieur, laissant un ou deux pas entre nous. À croire qu'il n'appréciait pas non plus les changements d'humeur intempestifs. C'est marrant, ça.

J'adressai un petit signe de tête au type de la réception et appelai l'ascenseur dont les portes s'ouvrirent aussitôt. Nous nous appuyâmes contre la paroi du fond alors que l'appareil entamait sa lente ascension.

— J'ai hâte d'astiquer et de défoncer avec toi, Joe, déclarai-je en souriant. Pas toi ?

Il me lança simplement un petit regard narquois. Tout trouble avait quitté son beau visage. Les espaces confinés accentuaient sa taille et il me sembla encore plus imposant que d'habitude. Non, hors de question que je rampe me cacher dans ma coquille ou que je me transforme en ombre. Nous étions tombés d'accord pour travailler sur nos névroses alors soit, j'allais me lancer.

Pourtant, mon assurance commençait à s'étioler et j'avais du mal à le regarder dans les yeux. Cet homme me perturbait de bien des manières.

— C'est dur – sans mauvais jeux de mots cette fois – car, parfois, j'ai l'impression que tu veux qu'on soit simplement amis. Mais d'autres fois, tu flirtes avec moi et franchement, je suis un peu perdue. Rien de surprenant, en même temps : je ne comprends rien aux interactions sociales.

À notre étage, le ding de l'ascenseur retentit et les portes s'ouvrirent. Je sortis, mon barbu sexy me suivant de près. Plus aucune trace de sa décontraction habituelle. Il exsudait la tension, l'intensité, même.

Ou alors c'était moi.

Une fois dans la chambre, j'optai pour un éclairage tamisé et n'allumai que la lampe de chevet. J'essayai mes mains moites contre mon pantalon.

Je me tenais au pied du lit, face à lui. Tout en moi vibrait.

— Alors dis-moi, Joe. Qu'est-ce qui se passe ?

Il haussa les épaules avant de les laisser retomber avec une profonde inspiration.

— J'ai compris quelque chose, ce soir.

— Quoi ?

— Que je retombais dans mes mauvais travers. Choisir la facilité au lieu de suivre mes désirs.

— Ah oui ?

— C'était juste avant que tu ne renverses des glaçons sur le pantalon de ce type.

— J'imagine que ma technique de drague t'a totalement séduite, dis-je d'une voix circonspecte.

Mon corps était à deux doigts de prendre feu. Joe était tellement sexy que je sentais la sueur dégouliner le long de mon corps. Et mes nerfs étaient en état d'alerte maximum.

Un coin de ses lèvres se releva.

— Tu te rappelles quand tu as dit que tu n'étais pas jalouse ?

— Oui ?

— Eh bien moi, je l'étais.

Waouh... Ça me coupa le sifflet.

— C'est le moment où tu es censée reconnaître que toi aussi, tu étais jalouse, m'informa-t-il.

— Je ne pensais pas nécessaire de le préciser. Je ne suis pas une si bonne menteuse.

— C'est vrai. Bref, j'ai fait le premier pas. À toi maintenant de savoir de quoi tu as envie. D'avancer ou non tes pions.

Je ris doucement et secouai la tête. Ce que les hommes pouvaient être bêtes, parfois...

— Avancer mes pions ? Ce n'est pas un jeu. Et, comme je l'ai dit la dernière fois que le sujet du sexe a été abordé, j'ai déjà été blessée dans le passé. J'ai peur que ça complique les choses.

— Ouais, probablement, répondit-il d'une voix plus grave que je ne lui avais jamais entendue.

Presque caverneuse.

— Et si tout part en vrille ?

— Alors tu retourneras à ton ancienne vie à Seattle et oublieras m'avoir jamais rencontré.

— Ça m'étonnerait.

Étant donné mon trouble, je pouvais me tromper, mais les chances que j'oublie Joe Collins de sitôt étaient minces. Deux, trois pour cent maximum. À moins que je ne devienne amnésique ou que des extraterrestres ne me kidnappent. Même des parties de jambes en l'air avec des hommes dont j'oublierais les noms n'arriveraient pas à le remplacer.

— Tu veux que je m'en aille ?

— Non.

Mon estomac fit une embardée. Mon bas-ventre était tendu, avide. À ce stade, impossible de faire marche arrière. Il voulait que j'avance mes pions ? Très bien. Sans plus de cérémonie, je fis passer mon haut par-dessus ma tête et le laissai tomber au sol. Heureusement que j'avais enfilé de jolis sous-vêtements. Mon cœur battait la chamade dans ma poitrine.

Même s'il m'avait déjà vue à moitié nue, l'atmosphère était tout à fait différente. Son regard me parcourut et ses narines se dilatèrent à la vue de mon soutien-gorge en dentelle noir.

C'était la réaction que j'attendais.

Mais il resta alors simplement là à m'étudier. Il n'avait même pas retiré son foutu manteau. Quelques mèches de cheveux dorés s'étaient échappées de sa queue-de-cheval et tombaient autour de son visage, contre sa nuque musclée. Son grand corps massif semblait comme figé, à l'exception de ses mains dont les doigts puissants se contractaient convulsivement.

— Joe ?

J'avançai vers lui de quelques centimètres. Très courageux, je sais. Je n'arrivais pas à voir l'expression de son regard. J'aurais dû allumer d'autres lumières. Mais, en même temps, une partie de moi avait envie de se cacher. Une partie qui impliquait des sentiments et d'autres choses auxquelles je préférais ne pas penser. Jamais. D'habitude, je n'étais pas timide dans une chambre à coucher. Mon corps avait ses défauts – comme tout le monde –, mais jamais une cuisse forte ou un cul flasque ne m'empêcherait de profiter de la vie. Sûrement pas. J'avais d'autres névroses pour ça.

Il n'esquissa toujours aucun geste.

Peut-être que toute cette idée de prendre des risques n'était pas si lumineuse, finalement. Ça faisait tant d'années que je vivais en ermite. Dire non à ce qui pouvait me faire sortir de ma zone de confort m'avait plutôt bien réussi jusqu'ici. Merde... Que faire ? Prendre mes jambes à mon cou ou faire une dernière tentative ?

— Joe ? Allô la Terre ?

Il s'humecta les lèvres mais ne prononça pas un mot. Peut-être avait-il changé d'avis.

De mon côté, je semblais avoir soudain développé de l'asthme. Il devenait de plus en plus difficile de respirer avec toutes ces émotions qui s'accumulaient dans ma poitrine. Le désir, la peur, et mon vieil ami le trouble. Mes côtes peinaient à toutes les contenir. À tout moment, mon cœur et mes poumons pouvaient éclater, m'abandonner.

Et lui qui restait planté là, les bras ballants...

— J'ai avancé mon pion, déclarai-je. À ton tour.

Alors, sans un mot, il se jeta sur moi.

12

Envoyé il y a quatre semaines :

Salut, Alex,

Comment s'est passé ton rancard ? J'espère que c'était atroce, que le type avait mauvaise haleine, les mains moites, qu'il n'a fait que parler de botanique et que tu t'es ennuyée comme un rat mort. Non. Attends. J'espère que tu as passé une bonne soirée. Oui, voilà. C'est ce que je voulais dire. Alors ?

J'apprécie ta sollicitude. Pas sûre que je devrais parler de ces trucs avec toi : je ne sais pas pourquoi mais ça me fait tout drôle... Mais bon, si tu insistes : le botaniste avait une haleine correcte et ses mains étaient sèches, merci de t'en préoccuper. Mais tu seras content d'apprendre qu'il m'a donné bien plus de détails que je ne l'aurais souhaité sur la vie sexuelle des orchidées rares. Franchement, son enthousiasme pour la chose était un peu flippant. J'ai fini par avoir l'impression que c'était une espèce de fétichiste des orchidées, un truc du genre. Soirée étamines et bizarreries. Cela dit, la bouffe était bonne.

Alex

Ses doigts s'enfoncèrent dans mes cheveux et sa bouche recouvrit la mienne, chaude et vorace. Nous étions impatients, avides. Il glissa sa langue dans ma bouche tandis que je lui retirais son manteau tout en arrachant son T-shirt. Une main puissante descendit dans mon dos jusqu'à mes fesses, l'autre soutenait délicatement l'arrière de ma tête.

Sa barbe me chatouilla le nez et je reculai pour éternuer.

— Désolée, bafouillai-je.

— Ça va ? demanda-t-il, les yeux plus sombres que jamais.

Je hochai la tête.

— Mmhmm.

Et nous reprîmes aussitôt notre petite affaire : lèvres écrasées l'une contre l'autre, ma langue glissant sur ses dents. L'espace d'un instant, ses mains quittèrent mon corps puis son manteau tomba au sol. Quelle idée lumineuse.

— Retire ça, exigeai-je en soulevant son T-shirt qu'il fit passer par-dessus sa tête tandis que je m'occupais de sa ceinture.

Quelle équipe !

Le renflement de son jean était terriblement alléchant. J'en avais l'eau à la bouche. Je posai la main sur son érection et la caressai lentement.

— Putain... , haleta-t-il en recouvrant ma main de la sienne pour me faire accélérer.

Son autre main entourait ma nuque, son pouce effleurant délicatement ma peau. Encore et encore, il pressa ses lèvres contre les miennes. Ses baisers étaient tellement doux... Je ne m'en lassais pas. Je cherchai sa bouche, m'efforçant de prolonger le contact. Ce qui le fit sourire, cette espèce d'idiot.

Ce n'étaient plus des papillons que j'avais dans le ventre, mais de véritables ptérodactyles qui sautaient, hurlaient et voltigeaient. Ils ne pouvaient cependant rivaliser avec mon sexe palpitant et lancinant.

— On a encore trop de vêtements, déclarai-je d'une voix tremblante.

— Oh que oui.

Après un dernier baiser, il me relâcha et la course commença. Il arracha le bouton de mon jean et abaissa d'un coup sec la fermeture Éclair. Enlever mes chaussures me demanda plus d'équilibre que je n'en avais. Je m'accrochai à ses larges épaules avant de me retrouver par terre. Une fois mon pantalon descendu à mes genoux, il me jeta sur le lit.

Littéralement.

Ses mains puissantes empoignèrent mes hanches et m'envoyèrent voltiger dans les airs. J'atterris sur le matelas, par bonheur moelleux. Mes yeux devaient ressembler à des soucoupes. Je n'étais certes pas une pauvre petite chose fragile mais je n'avais pour autant pas l'habitude d'être jetée ainsi. Il était visiblement encore plus pressé que moi.

Il envoya ensuite valser mon jean avant de s'attaquer au sien. Puis il sortit un préservatif de sa poche arrière qu'il jeta sur le lit à côté de moi. Nous étions fin prêts.

— Alex, tu es toujours avec moi ? demanda-t-il, debout au pied du lit en boxer vert émeraude, son énorme érection pointant vers moi.

— Oh... oui.

Il hocha la tête.

— Viens là, lui intimai-je en tendant vers lui mes mains avides.

Il grimpa sur le lit et s'installa entre mes jambes écartées. Beaucoup, beaucoup mieux. Nos bouches se retrouvèrent et ce fut comme si elles ne s'étaient jamais quittées. Nous échangeâmes des baisers humides et enfiévrés. Ses mains chaudes glissèrent sur ma peau et défirent mon soutien-gorge. Il frotta son membre dur contre mon sexe et mes yeux se révoltèrent. Dieu que c'était bon...

Par simple précaution, j'enroulai fermement mes jambes autour de lui. Impossible pour lui de s'échapper, à présent.

Sans sous-vêtements, tout aurait été proche de la perfection. Nous avions à peine commencé que tout était déjà très gonflé et humide. Mon soutien-gorge disparut grâce à ses mains expertes et sa bouche chaude couvrit ma poitrine de baisers. Je n'avais pas l'habitude des barbes. La sienne était douce, ne piquait pas, mais offrait néanmoins un étrange contraste avec ses lèvres tendres.

J'entendis le crissement du papier d'aluminium et il se redressa sur les genoux, retira son boxer et libéra son érection. Voilà justement ce que j'avais besoin de voir. Épaisse, longue, dure, parfaite. Il enfila le préservatif sans jamais me quitter du regard puis fit courir ses doigts sur ma poitrine, entre mes seins, avant de s'arrêter à ma petite culotte.

— Très jolie. Mais superflue.

Et elle disparut aussitôt.

La chaleur de son corps puissant me recouvrit et ses yeux plongèrent dans les miens. Puis son large gland poussa lentement mais sûrement contre mon sexe. Il continuait à contempler mon visage comme s'il essayait de le mémoriser.

Cela n'avait rien d'anodin. Rien de tout cela ne me paraissait anodin.

Cette idée, non, cette certitude, fit soudain monter en moi une peur panique. Mais les hanches de Joe se pressaient contre les miennes, son corps exerçait la plus délicieuse des pressions contre mon clitoris.

Cette sensation terriblement grisante éclipça tout le reste. Soudain, il se retira. Mes terminaisons nerveuses grésillèrent tandis que le plaisir montait en moi. Joe me pénétra de nouveau, un peu plus rapidement cette fois, un peu plus brutalement. Et il continua jusqu'à ce que la tête de lit se mette à trembler.

Quelle sensation incroyable !

J'enroulai une fois encore mes jambes autour de lui et inclinai mes hanches pour le prendre plus profondément. Chacun de ses coups de reins fit monter en moi un plaisir intense. Nous étions couverts de sueur et nos respirations haletantes emplissaient la pièce. D'autres mèches s'échappèrent de sa queue-de-cheval et vinrent se coller à son visage. Ce qu'il pouvait accomplir avec sa bite était tout simplement magique.

Ses doigts d'enfoncèrent dans mes cheveux pour m'immobiliser. Il m'hypnotisait. Je n'arrivais pas à le quitter des yeux.

Mes jambes tremblaient, chaque muscle se resserrant peu à peu à mesure que grandissait le feu en moi. Mon cœur semblait avoir été remplacé car mon sexe et mon clitoris palpitaient comme s'ils étaient devenus le nouveau centre de mon univers. Le sentir s'enfoncer ainsi en moi, de plus en plus profondément, était la sensation la plus parfaite au monde. Rien n'avait plus d'importance que la chaleur exquise qui montait entre nous.

Quand il fit glisser son pouce contre mon clitoris, j'explosai. *Boum*. Noir total. J'eus la respiration coupée et mon corps tout entier se tendit. Des ondes de choc me parcoururent. Joe resserra sa prise dans ma chevelure et s'enfonça une dernière fois en moi, ses hanches tressautant. Son souffle chaud me réchauffa la nuque quand il y enfouit son visage.

Vidés. Nous étions complètement vidés. Quasi morts.

Je n'étais plus qu'une petite chose en sueur et tremblante à peine capable de respirer. Pourtant, de merveilleuses petites ondes continuaient de se propager et les muscles de mon sexe tentaient toujours faiblement de le retenir, de le garder en moi. Qui aurait pu leur en vouloir ? Joe, l'homme jusque-là connu comme mon ami, était une espèce de dieu du sexe. C'était trop pour moi. Soudain, j'étouffais.

— Excuse-moi, dis-je en repoussant son imposant corps en sueur. Joe ?

Il se souleva et s'allongea à côté de moi. Même la sensation de son sexe glissant hors de moi fut un soulagement.

— Ça va ? demanda-t-il, sa main dérivant vers ma hanche.

— Oui, j'ai simplement... donne-moi une minute, répondis-je en descendant du lit pour me diriger vers la salle de bains dont je verrouillai la porte.

La lumière vive m'aveugla et des points se mirent à danser dans mon champ de vision. Le carrelage et l'air conditionné me donnèrent la chair de poule, durcissant un peu plus mes tétons. La vache ! La fille dans le miroir faisait peur à voir. Bien baisée, certes, mais quand même. Lèvres gonflées, cheveux en bataille, marques rouges laissées par les doigts de Joe. Mais ce fut l'expression de son regard qui me bouleversa et j'éclatai en sanglots.

Quelques instants plus tard, j'entendis de légers coups sur la porte.

— Alex, tout va bien ? demanda-t-il d'une voix douce.

— Oui, mentis-je en ouvrant le robinet d'eau froide pour en asperger mon visage marbré de larmes.

Mes yeux, c'était une catastrophe : rouges et bouffis. Charmant. À la place de Joe, j'aurais envie de remettre le couvert, c'est sûr...

— Alors ce n'était pas toi qui as couru t'enfermer dans la salle de bains pour pleurer ?

Très amusant. Je ne pris même pas la peine de répondre. À la place, j'arrangeai mes cheveux à la hâte et pris de profondes inspirations. J'enfilai le peignoir de l'hôtel accroché derrière la porte et tentai de me reprendre. Ça allait déjà un peu mieux. Mais je n'avais toujours pas envie de sortir et de l'affronter. Je

pourrais peut-être me faire un soin du visage, histoire de gagner du temps. Joe finirait certainement par se lasser et partir. Je pourrais ainsi régler cet épisode embarrassant un autre jour. Ou même jamais. Oui, jamais m'irait très bien.

— D'après moi, tu as deux options, déclara-t-il, manifestement près de la porte. Un : tu sors d'ici et tu me parles. Ou deux : je descends au pick-up pour attraper mes outils et péter la serrure ou même cette foutue porte. À toi de voir.

— Connard, chuchotai-je.

— Je t'entends.

Avec un soupir, je capitulai et ouvris la porte.

Le préservatif avait disparu mais à part ça, Joe était toujours en tenue d'Adam. Ce qu'il pouvait être bien foutu, quand même...

— Salut, lança-t-il.

— Salut.

— Je t'ai fait mal ? demanda-t-il le front plissé par l'inquiétude.

— Non, non, pas du tout. Ça n'a rien à voir. J'aime quand c'est un peu brutal, c'est juste que... (Merde, je ne trouvais pas les mots.) Désolée.

Il haussa les épaules.

— Parfois, les femmes pleurent après l'amour. Ça arrive. Ce sont les nerfs qui lâchent, ou quelque chose de ce genre.

Hmm. Peut-être.

Il me prit doucement la main. Derrière lui, le lit était saccagé, les draps et la couverture sens dessus dessous. Et la pièce sentait le sexe. C'était tout moi de transformer un moment aussi parfait en quelque chose de sordide.

— Dis-moi à quoi tu penses, dit-il en balançant lentement nos mains entre nous, comme si nous étions des enfants.

— Que j'ai le don de tout gâcher.

— Tu n'as rien gâché du tout, répliqua-t-il en secouant la tête. Tu as bien failli me filer une crise cardiaque. Mais tu n'as rien gâché.

— Oh ! Super. C'est vraiment super. (Je devrais probablement me calmer côté sarcasme. Un jour.) En général, je ne pleure pas. Ça n'arrive pas, d'habitude.

Son regard s'adoucit.

— Et qu'est-ce qui se passe, d'habitude ?

— Je me rhabille, je dis « ravie de t'avoir rencontré », et je me tire.

Il me dévisagea sans un mot.

C'était la vérité. Je n'essayais pas de lui mentir ou de me trouver des excuses. Car, comme les hommes, les femmes ont droit à une vie sexuelle débridée si elles en ont envie. Et ça ne fait pas de nous des salopes, des putes, ou autre insulte misogynne et hypocrite qu'on nous jette au visage quand on ne correspond pas aux idées traditionnelles de ce que devrait ou non être une femme.

— Tu veux que je parte ?

— Non. (Mes doigts se resserrèrent aussitôt autour des siens, ce qui ne fit que m'énerver un peu plus.) Mais toutes ces mièvreries doivent cesser.

— Ah, vraiment ? Alors, quoi, tu veux de la baise impersonnelle ?

— Oui, tout à fait. Et beaucoup.

Sa langue joua derrière sa joue tandis que sa bite aux proportions merveilleuses remua avec intérêt.

— Je vois.

— Sans vouloir te critiquer, tu t'y es mal pris.

— Je m'y suis mal pris ? répéta-t-il en haussant les sourcils de surprise. Merde. Et moi qui

m'inquiétais d'avoir été un peu trop brutal.

— Non, non. Je ne suis pas contre un peu de brutalité, au contraire. Mais c'était quoi, tous ces petits regards ?

Abasourdi, il pencha la tête, les yeux fixés sur moi. Pour changer.

— Ce n'était franchement pas nécessaire, Joe. Comment veux-tu que je me détende quand tu m' observes comme ça ?

Il se gratta la tête, faisant ainsi tomber ses cheveux blonds le long de son visage et sur ses larges épaules.

— Si j'ai bien compris, j'ai tout gâché en te regardant pour m'assurer que tu aimais ce que je te faisais ?

— Oui.

— Et je t'ai fait pleurer ?

Je haussai les épaules. Ça me semblait évident.

— Dis-moi, t'ai-je également fait jouir ?

— Oui, tu le sais très bien. C'était bon, super même. Mais...

— C'était trop intime. (Il se tenait immobile, les mains sur les hanches.) De t'avoir baisée en te regardant dans les yeux.

— Je crois, oui.

Même si je l'aurais formulé autrement.

— Tu aurais préféré que je te baise comme si je te détestais, c'est ça ?

Je haussai de nouveau les épaules.

— Euh... ouais.

Il garda le silence.

— Joe ?

Je fis un pas prudent dans sa direction, contemplant la musculature de ses pectoraux, la légère courbe de son ventre. Quel bonheur de voir qu'il n'était pas que perfection. Il était déjà assez intimidant comme ça.

— Mmm ?

Je fis courir doucement mes doigts dans les poils de son torse et posai ma joue contre son cœur. Je le sentis battre, fort et régulier. Sa cage thoracique se soulevait et descendait au rythme de sa respiration. Peu à peu, la mienne ralentit. Son corps était chaud, accueillant. Il me caressa le dos et tira doucement sur le peignoir moelleux jusqu'à ce qu'il glisse le long de mes épaules.

— Bon, commença-t-il en me dénudant jusqu'à la taille. (Ses larges mains recouvrirent mes seins et ses pouces me caressèrent les tétons. Son regard était calme, serein même.) Vu que je ne sais visiblement pas m'y prendre, tu ferais mieux de me montrer. Au nom de notre amitié, évidemment.

— Bien sûr, pas de problème.

Ses doigts calleux glissèrent jusqu'à ma taille et repoussèrent totalement le peignoir. La clim' ne me dérangeait soudain plus autant. Joe me tenait bien au chaud.

— Je, euh... je préfère être au-dessus, déclarai-je.

Il me lança un petit sourire. Un éclat de dents carnassier.

— Ça m'aurait étonné.

Puis, sans un mot de plus, il me souleva et me ramena sur le lit.

13

Envoyé il y a trois semaines :

Eric,

Au secours ! Tu as déjà eu un chat ? Mes voisins m'ont demandé de garder le leur ce week-end pendant leur absence. Il s'appelle Misty. Quelle idée de donner ce nom à un mâle, mais passons. Depuis son arrivée, la pauvre bête n'a fait que miauler, planquée sous mon lit. J'ai tout essayé pour l'attirer : croquettes, saumon, promesses que Greta (ma voisine) serait de retour dimanche soir. J'ai même tenté la méthode forte : je lui ai dit qu'il était un vilain matou et ai exigé qu'il sorte de sa cachette. Ce petit con m'a griffé la main quand je l'ai tendue, avant de m'ignorer de nouveau. Je ne sais pas quoi faire et Google ne m'a été d'aucune aide. Et s'il s'étouffe avec un mouton de poussière et meurt là-dessous ? ? Greta ne me le pardonnerait jamais. Une plante, j'aurais pu m'en sortir, mais me laisser m'occuper d'un être vivant et sensible n'était pas une bonne idée. Je crois que je ne serai jamais prête pour la maternité.

Alex, calme-toi. Le chat ne va pas mourir. Laisse-le tranquille et il sortira quand il en aura envie. Crois-moi.

J'ai suivi tes conseils et il a fini par sortir. Il est à présent sur le canapé en train de regarder une émission sur les baleines à bosses sur Animal Planet. Désolée d'avoir légèrement paniqué et merci de ton aide.

Mais de rien. Je suis sûr qu'un jour, quand tu seras prête, tu feras une super maman.

— Tu veux que je t'apporte un coussin ?

— Non, merci, répondis-je en adressant à Joe un beau sourire serein avant de me tourner vers sa mère : Ce pain de viande est délicieux, Audrey. Le meilleur que j'aie jamais mangé.

— J'étais sûr que tu étais le genre de filles à adorer le pain de viande, intervint Joe. Je ne sais pas pourquoi, c'est comme ça.

Je l'ignorai royalement.

— C'est le plat préféré d'Eric, me confia Audrey.

— Ça ne m'étonne pas.

Le héros du jour reposa sa fourchette et leva sa bouteille de bière pour trinquer avec sa mère. Heureusement, il ne prononça pas un mot. Quand on a la bouche pleine, ça vaut mieux. Les joues remplies

de nourriture, Eric ressemblait à un écureuil.

M. et Mme Collins vivaient dans un joli pavillon près de Sanders Beach, un quartier très agréable. Joe m'avait raconté que, ces dix dernières années, sa cote avait monté et les prix avaient flambé. Certaines des baraques au bord du lac étaient incroyables. À l'extérieur, d'immenses pins centenaires protégeaient la maison du soleil. À l'intérieur, on trouvait des canapés confortables et des murs pastel recouverts de photos des garçons. C'était chaleureux et rassurant.

Contrairement à moi, en cet instant précis.

Malheureusement, Joe n'en avait pas encore terminé avec ses taquineries. Il passa un bras autour de mes épaules raides, se pencha vers moi et chuchota d'une voix trop forte :

— Tu es sûre ? Les chaises sont en bois brut. Ça ne me dérange vraiment pas de t'apporter un coussin.

— Je suis sûre.

— Mais...

— Je te dis que c'est bon. Merci.

L'inquiétude emplît les yeux noisette de sa mère.

— Quelque chose ne va pas, Alex ?

— Non, non.

Les sourcils arqués, elle se tourna vers son fils aîné.

— Tout va bien, maman, répondit Joe. Alex est juste un peu courbaturée à cause...

— Des travaux, le coupai-je vivement. Je n'ai pas l'habitude de poncer, et tout ça. Mes muscles sont simplement un peu... endoloris.

— C'est ça. Les travaux, répéta cet enfoiré qui n'allait probablement pas vivre assez longtemps pour revoir un jour mon minou, tout en m'adressant un grand sourire. C'est ce que j'allais dire.

Incroyable... On aurait dit qu'il avait envie que je l'attaque à coups de couverts. S'il continuait son cinéma, j'allais me la jouer Béatrice Dalle dans *37°2 le matin* et lui planter une fourchette dans la main. Je lui laisserais une cicatrice pour qu'il se souvienne de moi.

— Oh. Vous voulez de l'aspirine ? me proposa Audrey.

Je secouai la tête.

— Merci beaucoup, ça va aller.

À l'autre bout de la table, Stan, le père de Joe, gardait le silence, concentré sur son assiette. Il avait des cheveux bruns striés de gris et un visage buriné. Aucune trace de marques de sourire. Autrefois, il avait dû être bel homme. Malgré ses gestes lents, son corps semblait toujours fort et imposant.

Quand nous avons été présentés, Stan m'avait simplement adressé un petit grognement. Joe avait froncé les sourcils avant de m'attirer dans la cuisine afin que je rencontre sa mère, un milliard de fois plus agréable. Même si les cheveux d'Audrey étaient à présent un peu ternes, on voyait d'où il tenait sa belle chevelure dorée.

À l'autre bout de la table, la bouche d'Eric, à présent vide, Dieu merci, était grande ouverte. Il semblait légèrement horrifié, comme s'il ne lui était jamais venu à l'idée que son frère et moi puissions finir par jouer à la bête à deux dos.

Non pas que nous ayons vraiment joué.

À ma demande, je m'étais retrouvée au-dessus. Position dite du rodéo, *yii haa* ! Dans cette posture, impossible pour lui de tout gâcher avec ses petits regards superflus. Il m'avait ensuite retournée et prise par-derrière. Il m'avait fait voir des étoiles, j'avais joui si fort... Trois fois en une nuit, ça faisait beaucoup. Surtout après des mois d'abstinence. Quand, totalement exténuée, j'avais baissé la garde, Joe m'avait câlinée. C'était horrible, dégoûtant. Ses doigts m'avaient caressée et ses lèvres avaient déposé de doux baisers sur mon épaule et ma nuque. Normalement, je ne l'aurais jamais permis, mais c'était tellement agréable... Et puis j'étais quasi dans le coma. Son attaque surprise d'intimité avait percé mes défenses habituelles. Il m'avait titillée, terriblement excitée et remuée de l'intérieur de la meilleure façon

possible. Puis, quand je pensais ne plus pouvoir en supporter davantage, il m'avait tendrement enlacée dans ses bras protecteurs. Je n'avais pas l'habitude d'être désirée de tant de manières différentes, d'être plus qu'une bouche, des nibards, et un vagin. Plus pour lui qu'une simple amie.

Bon sang, nous avons vraiment compliqué les choses. Totalement incontrôlables...

— Des travaux ? répéta Eric d'une voix sceptique.

— Oui.

Les dents serrées, je me forçai à sourire.

— Démontez, défoncer, répondit Joe. Tu vois, quoi.

Avec un profond soupir, Eric se renfonça dans son siège sans jamais me quitter des yeux. Le regard qu'il me lança m'indiqua que j'étais manifestement en train de lui gâcher son anniversaire.

— Eric ? lança Audrey en les regardant tour à tour, ses antennes maternelles visiblement en alerte. Tu ne veux pas que j'aie te chercher une autre bière ?

— Non, c'est bon, maman.

— Il y a un problème ? demanda Joe, les sourcils froncés.

— Elle se sert de toi, siffla Eric. Tu es aveugle ou quoi ?

— Et alors ?

Stupéfaite, je me tournai vers Joe.

— Putain, mais ça veut dire quoi ? s'exclama Eric.

— Surveille ton langage, lâcha Stan sans lever les yeux de son assiette.

Les deux frères l'ignorèrent.

— Ce pour quoi je laisse Alex m'utiliser ne te regarde pas.

— Ça me regarde si je suis impliqué. (Eric lança un regard noir à son frère.) Le sexe n'a rien à voir là-dedans, imbécile. Elle est venue ici pour moi. Et elle se sert de toi pour m'atteindre.

Mon sang ne fit qu'un tour.

— Non, je...

— Et là, je ne suis pas d'accord, continua-t-il en haussant la voix, comme si je n'étais pas là. Et si tu commençais à penser avec ta tête plutôt qu'avec ta bite, tu t'en rendrais compte.

Stan frappa du poing sur la table, faisant tinter les couverts.

— Surveille ton langage !

Les yeux écarquillés, Audrey serra les lèvres.

— Les garçons, vous continuerez cette conversation plus tard. C'est un repas de famille. Ça suffit.

Alors qu'ils avaient jusqu'ici ignoré leur père, les deux frères obéirent aussitôt à leur mère. C'était édifiant.

— Merci, fit Audrey en reprenant une fois encore ses couverts. Et je ne veux plus entendre parler de « défoncer et démonter » à table. Je ne suis pas née de la dernière pluie, vous savez.

Eric et Joe, mal à l'aise, se raclèrent la gorge et je fixai mon assiette.

— Désolée, Audrey.

Je la respectais, vraiment. Mais tant d'émotions bouillonnaient en moi, faisant rougir mes joues et trembler mes mains. Je détestais les conflits. Ironique, étant donné la fréquence à laquelle je me retrouvais dans ce genre de situations. Le courage n'avait jamais été mon fort. Mais jamais je ne laisserais Joe se faire insulter. Surtout pas à cause de moi.

— Tu te trompes, Eric, déclarai-je, le regard rivé sur les restes de mon repas. Je peux t'assurer que mon intérêt pour ton frère n'a absolument rien à voir avec toi.

La main de Joe glissa sur la mienne et la serra.

— Ça va, ne t'inquiète pas.

— Non, ça ne va pas ! (Je repoussai mon siège et me relevai lentement, fusillant son frère du regard.) Eric, pour ton anniversaire, je vais t'offrir le don de sagesse. Et t'apprendre quelque chose que tu aurais

dû découvrir par toi-même il y a des années.

Ce dernier me fit un petit mouvement du menton, m'invitant à continuer.

— Tu sembles penser que jamais une femme ne pourrait te préférer ton frère. Tu as tort. (Je pris une profonde inspiration.) Joe n'a pas besoin de mentir et encore moins de se contenter de tes restes. Tu es tellement préoccupé par ta petite personne que ça t'aveugle. Joe est intelligent, drôle, loyal, tendre, bosseur, gentil, attentionné. Il est extraordinaire de bien des manières.

— Bon sang..., marmonna Joe en dissimulant un sourire derrière sa main.

La mâchoire d'Audrey se décrocha tandis que les sourcils de Stan commençaient à se lever.

Eric, lui, se taisait.

— Et c'est un très bel homme, même s'il insiste pour porter la barbe. Il est magnifique. Et puis c'est un vrai gentleman. Vous avait fait du bon boulot, Audrey.

Autour de moi, le silence régnait.

— Je crois que c'est tout ce que j'avais à dire.

Eric me jeta un regard mauvais que je lui rendis.

Puis Joe souleva ma main et la pressa contre ses lèvres fermes.

— Rassois-toi, Madame Bonheur.

— D'accord.

Je m'exécutai. Toujours ce silence pesant.

Audrey regardait fixement le mur. J'espérais ne pas lui avoir causé des dommages irréparables au cerveau en évoquant les nombreux talents de son aîné. Mais certaines choses avaient besoin d'être dites.

Je mordillai l'ongle de mon pouce, le front plissé. Finalement, je n'aurais peut-être pas dû dire ça. Merde...

En face de moi, Eric descendit le reste de sa bière et se leva.

— Quelqu'un d'autre a besoin d'un verre ?

« S'il te plaît », « oui », « oh, que oui » et, enfin mais surtout, un grognement approbateur de la part de Stan.

Après mon discours, la conversation mit un moment à repartir, et ce malgré l'alcool. La mère de Joe avait un étrange sourire sur les lèvres. Enfin, pas vraiment un sourire. Peut-être des gaz ? De temps en temps, Stan me regardait puis fronçait les sourcils. Eric et moi continuâmes de nous ignorer, ce qui valait probablement mieux. Son petit air supérieur me gonflait royalement. Et je ne m'en cachais pas.

— Ce matin, je suis passé jeter un œil au chantier dont tu m'as rebattu les oreilles, dit Stan. Je pensais t'y trouver. C'est Andre qui m'a fait entrer pour me faire faire le tour du propriétaire.

Joe termina sa bouchée avant de répondre :

— Désolé. On a démarré tard ce matin. (Stan poussa un petit grognement.) Qu'est-ce que tu en as pensé ?

Avec une petite moue, son père secoua la tête.

— Ça ne va pas être possible. Il y a trop de boulot. Et puis j'ai promis aux Rosenton qu'on commencerait à travailler sur leur belvédère. J'ai conseillé à Andre d'appeler quelqu'un d'autre, Peters, peut-être. N'oublie pas de récupérer tes outils la prochaine fois que tu iras au bar.

Puis, comme si le sujet était clos, il reprit ses couverts et partit à la chasse des derniers petits pois dans son assiette. Audrey et Eric reportèrent leur regard sur les photos de famille accrochées au mur. De vieux clichés de Joe sur le terrain de foot de son lycée, un Eric adolescent en train de jouer de la batterie, et même une photo d'Audrey, les cheveux permanentés, en robe blanche de débutante.

Manifestement, la famille avait l'habitude de ce genre de scène. Durant un long moment silencieux, Joe se contenta de dévisager son père. Sa cuisse s'était raidie contre la mienne, la tension était palpable. Je lui pris la main comme il l'avait fait plus tôt. Question de solidarité.

— On commence lundi matin à la première heure. Sans faute, ajouta Stan en me lançant des petits

regards obliques. Sois à l'heure.

Joe prit une profonde inspiration.

— Non.

— Comment ça, non ?

— Ce boulot est important pour moi. Je me suis engagé auprès de Pat et d'Andre. Je ne vais pas les laisser tomber.

— Tu n'aurais pas dû leur faire de promesses avant que j'aie vu le chantier, répondit son père sans même lever les yeux de son assiette. Tu devrais savoir ça, quand même.

— Je ne suis pas un gamin, papa. Je peux prendre des décisions d'ordre professionnel.

— Apparemment pas, car les rénovations sont bien trop importantes, rétorqua Stan en reposant brusquement ses couverts. Tu as vu le nombre de pièces à refaire ? Mais à quoi pensais-tu ? Avec mon arthrite qui fait des siennes, je peux à peine monter ces foutus escaliers.

— Alors tu devrais penser à passer la main. Laisse-moi prendre le relais et gérer les choses, pour une fois.

Audrey poussa un petit cri de surprise.

Eric, quant à lui, sembla s'être figé dans son siège.

— Enfin, papa, je fais déjà le plus gros du boulot. C'est le moment.

Le visage de Stan s'empourpra.

— C'est de mon affaire que tu parles. L'entreprise que j'ai montée.

— Ouais. Celle dont je devais devenir associé, c'est toi qui l'as dit. Collins & Fils, répondit Joe en se redressant. Ça fait bientôt trois ans que tu ne peux plus travailler à plein temps. Je n'essaie pas de te mettre dehors mais j'en ai marre de construire des nichoirs et de réparer des portes qui grincent parce que tu ne peux plus faire autre chose. Je suis désolé mais j'en veux plus.

— Tu veux, répéta Stan d'une voix rauque.

— Voyons, papa, sois raisonnable, lança Joe en repoussant les cheveux qui lui tombaient sur le visage. Il est temps de lever un peu le pied. Me confier plus de responsabilités. Tu m'as bien appris le métier, je ne te décevrai pas ni ne déshonorerai notre nom ou je ne sais quoi. Fais-moi confiance.

Son père garda le silence.

— Je peux monter ma propre affaire, si tu préfères.

Joe serra si fort mes doigts que ça en devint douloureux mais je tins bon. C'est ce dont nous avons discuté : perdre nos mauvaises habitudes, remettre nos vies sur de bons rails. Il en avait enfin terminé avec la solution de facilité : satisfaire les autres au risque de s'oublier.

Les mains de Stan se crispèrent en poings.

— Tu oserais m'abandonner, mon garçon, après tout ce que j'ai fait pour toi ?

— Tu ne peux pas tout avoir, papa, intervint Eric avec un soupir. Il a tout fait pour te satisfaire. Pour te rendre fier.

— Toi, je ne veux pas t'entendre, fulmina Stan. Évidemment que tu es de son côté. Tu es trop fainéant pour trouver un vrai boulot, j'ai tort ?

— Tu peux me grogner dessus tant que tu veux, répondit Eric, la mâchoire serrée. Mais il ne s'agit pas de moi, là, mais de Joe. Et maman ? Même si elle ne le dira jamais, comment crois-tu qu'elle se sente en te regardant te tuer à la tâche ?

Sans voix, une fois n'est pas coutume, leur père se tourna pour regarder son épouse.

— Je n'étais même pas né que tu lui promettais déjà de l'emmener à Hawaï, renchérit Joe. Je ne peux pas compter le nombre de fois où je vous ai entendus en discuter.

— Audrey ? demanda Stan d'une voix hésitante.

Avec un soupir, elle lui adressa un regard triste.

— Je vais avoir soixante-deux ans et tu en as déjà soixante-six. Nous ne rajeunissons pas, mon chéri.

Ce n'est pas une insulte, mais un fait. Et... oui, je m'inquiète pour toi, évidemment.

Stan recula d'un pas en clignant des yeux à plusieurs reprises. Puis, sans un mot, il tourna les talons et quitta la pièce.

Le silence emplit la maison. Ça pouvait être le calme après la tempête, ou alors nous étions dans l'œil du cyclone. Difficile à dire.

— Je trouve que ça s'est plutôt bien passé, déclara Eric en s'affalant dans son siège, les mains croisées derrière la tête. Je me serais passé d'entendre parler du soi-disant super pénis de mon frère mais sinon, ce n'était pas la pire réunion de famille que les Collins ait connue.

Joe renâcla.

Sa mère laissa échapper un petit soupir avant de prendre une longue gorgée de bière. Une bonne grosse rasade, même. Mais bon, ça semblait justifié.

— Ça va, maman ? demanda Eric.

— Oui, répondit-elle calmement. Mais aucun de vous n'a mérité de gâteau.

Après le départ précipité de Stan, le déjeuner se termina rapidement. Je crois qu'Audrey avait besoin d'un peu de tranquillité.

Ce soir-là, Joe devait travailler au Dive Bar. Je m'installai dans un coin pour rattraper du boulot en retard sur mon ordinateur. On m'apporta d'abord des cannellonis aux épinards et à la ricotta accompagnés d'une bière, le tout suivi d'un gâteau au chocolat à cinq couches. L'estomac bien rempli, je dus lutter contre l'envie de faire une sieste, le visage couché contre la table. Heureusement, après 22 h 30, Eric décida qu'ils pouvaient se passer de Joe et nous retournâmes à l'hôtel.

Pas un mot sur son super pénis ou mon petit speech.

Cela expliquait probablement pourquoi les hommes ne me présentaient jamais leur mère. Non pas que ça me manque. Joe Collins était peut-être l'exception qui confirmait la règle ; mes sentiments à son égard étaient toujours très confus. J'en avais parlé à Valerie, en tant que gardienne officielle de mes secrets, et elle en avait ri aux larmes. Ah les amis...

Je déverrouillai la porte de la chambre avant de m'arrêter net.

— La pièce scintille, déclarai-je en regardant Joe par-dessus mon épaule.

— Vraiment ?

Son sourire était mystérieux, presque sournois.

— Ouais. Ça doit être toutes ces drogues que j'ai prises dans les années 1960.

Le magnifique barbu gloussa avant de me suivre dans la chambre agréablement illuminée. De minuscules fausses bougies étaient disséminées un peu partout, y compris la salle de bains.

— Très joli, déclarai-je en observant les ombres danser sur le plafond. Tu as quelque chose à voir avec ça ?

— Absolument pas.

Je hochai la tête même si je ne le croyais pas une seule seconde.

Le jacuzzi était rempli de bain moussant et, à côté, deux bières attendaient dans un seau de glace. Sur le plan vasque se trouvait un immense bouquet de roses dans un vase.

— J'aurais vraiment préféré que mon autre petit ami n'ait pas préparé ça. C'est un peu gênant, vu que tu es là et tout.

Joe me dévisagea en silence.

— Quoi ? demandai-je en souriant.

— Tu viens de parler de moi comme de ton petit ami.

Oh merde. Ma bouche s'ouvrit et mon esprit tournoya. Je n'en ratais vraiment pas une, aujourd'hui.

— Ah, je, euh... oups. Ma langue a fourché. Faisons comme si je n'avais rien dit.

— O.K.

— Super. Ouf.

Il attrapa le bas de mon T-shirt qu'il fit délicatement passer par-dessus ma tête. En dessous, je portais un discret soutien-gorge blanc. La culotte n'était pas assortie. Après notre grasse matinée post-coïtale nécessaire de ce matin, je n'avais pas eu le temps de m'organiser. À propos d'organisation...

— Qui t'a aidé à préparer tout ça ?

— La nana de la réception était ravie de donner un coup de main.

— Très sympa de sa part.

Le problème, quand on fréquente des géants, c'est qu'ils ont l'habitude de vous poser là où ils en avaient envie. Joe m'attrapa les hanches et me déposa sur le plan vasque avant de retirer mes bottines et mes chaussettes.

— Elles sont magnifiques, déclarai-je en touchant les pétales d'une des roses. Merci.

— Considère-toi courtisée.

— C'est noté.

Puis je retrouvai la terre ferme et mon jean disparut à la vitesse de l'éclair. Heureusement, Joe ne sembla pas déçu par mon boxer bleu lavande en dentelle. Tout sauf timides, ses mains glissèrent sur mon dos nu de façon très possessive.

Il m'attira à lui et chuchota :

— Merci pour ce que tu as dit au déjeuner et pour avoir pris ma défense. Mais la prochaine fois, ne parle pas de sexe devant mes parents, O.K. ?

— Entendu. Je comprends.

Je jetai des petits regards en coin à la baignoire. Surtout, ne pas paniquer. Elle était propre, blanche et engageante. Pas de sang. Aucune raison d'avoir peur. Tout ça, c'était du passé.

— À quoi tu penses ? demanda-t-il.

— Que j'ai bien envie de me créer de bons souvenirs dans une salle de bains.

Un petit grognement. Heureusement pour lui, il ne ressemblait en rien à celui de son père. Le grognement de Joe vibrait de bienveillance. Rien à voir avec le caractère de chien et la mauvaise humeur permanente de Stan. Le grognement de Joe me convenait parfaitement.

— Tu me raconteras ce qui s'est passé, un jour ?

— Un jour, oui.

Pas maintenant. Je n'avais pas envie de gâcher l'ambiance qu'il s'était donné tant de mal à créer. Au lieu de ça, je pressai mes lèvres contre les siennes. Une fois que nous commençons à nous embrasser, plus rien ne pouvait nous atteindre. La bouche et la langue de Joe guérissaient tout. D'habitude, je ne perdais pas de temps avec les préliminaires. Mais avec lui tout était bon, tout en valait la peine. Quand ses mains se glissèrent dans mon sous-vêtement, prenant mes fesses en coupe, tout devint extraordinaire. Me tenir ainsi devant lui à moitié nue alors qu'il restait tout habillé donnait le pouvoir à ses mains expertes. Et je m'y abandonnai.

Les ptérodactyles dans mon ventre se rappelèrent à mon bon souvenir. Ils me transformèrent bientôt en une petite chose flageolante. Je ne sais pas si c'était dû à notre lien privilégié ou à son sexe habile mais ma relation avec Joe avait bien plus de sens que mes habituels échanges d'orgasmes « Boum, bim, merci monsieur ».

La baignoire n'était peut-être pas très profonde mais ça ne m'empêcherait pas de perdre pied. N'y pensons pas. Mes talents de nageuse n'étaient pas si mauvais. Et s'ils m'abandonnaient, j'étais prête à parier que ce ne serait pas le cas de Joe.

— Je sais que tu es un peu courbaturée, dit-il en enfouissant son nez dans mon cou et mon oreille. Je me suis dit qu'on pouvait peut-être simplement faire trempette tous les deux.

— Toi aussi tu as passé une nuit difficile ?

— Tu n'imagines même pas. (Son doux rire était franchement obscène, ce qui suscita un frisson le long

de ma colonne vertébrale.) En plus, j'ai fait ce rêve de toi, fesses nues, vêtue simplement de bulles. Il fallait que je le réalise.

À ces mots, une onde d'excitation me parcourut et la chair de poule envahit mes bras.

— Vous avez eu des pensées impures à mon sujet, monsieur Collins ?

— Constamment.

— Depuis quand ?

Il détourna le regard, une légère teinte rosée sur les joues. Non... je n'arrivais pas à le croire. Mais c'est qu'il rougissait. Combiné à ses longs cheveux en bataille et sa barbe d'homme des cavernes, c'était très inattendu et totalement délicieux.

— Je préfère ne pas répondre, marmonna-t-il d'une voix rauque.

— Hmm. (Je posai le menton sur sa poitrine et levai les yeux vers lui.) Joe, raconte-moi certaines de tes pensées interdites au moins de dix-huit ans, s'il te plaît.

Le front plissé, il soupira et glissa une mèche de mes cheveux derrière mon oreille. Son souffle me réchauffait la nuque et il me mordilla doucement le lobe. Ça chatouillait.

— Allez, l'encourageai-je en souriant. Vas-y.

— Madame Bonheur, j'ai peur de ne pas être très original.

Il me caressa le visage de son nez et ses lèvres vinrent taquiner mon cou. La bouche légèrement ouverte, j'attendis.

— J'ai envie de te baiser de toutes les façons possibles. Dans différentes positions. Dans chaque coin et recoin de cette chambre. Et aussi dans mon pick-up.

— Mmm ?

— Te lécher tout le corps, bouffer ta jolie chatte.

— C'est tentant.

— Ah ouais ? (Ses lèvres effleurèrent ma mâchoire et ses mains se pressèrent contre moi.) Et si je te disais que j'avais envie de jouer avec ce magnifique petit cul ?

Je n'étais pas idiote, aussi hésitai-je pendant environ une demi-seconde.

— Ça devrait pouvoir s'arranger.

Il gémit et enfouit de nouveau son visage dans mon cou. Son jean était tendu et je sentis son érection pousser contre mon ventre.

— En gros, continua-t-il d'une voix à peine plus forte qu'un murmure. Avec ta permission, j'ai simplement envie de tenir dans mes bras, te faire l'amour très longtemps et regarder ton visage quand tu jouiras.

Je reculai aussitôt en fronçant le nez.

— Sérieusement ?

Joe haussa simplement les épaules.

— Tu as demandé.

— On ne fait pas l'amour, on baise. Oh, et puis toi et tes regards... (Mon corps tout entier s'affaissa.) Mais pourquoi ?

— Détends-toi, Alex. J'ai toujours envie de t'embrasser, te lécher, te mordre et te donner la fessée. Te baiser bien fort. Se regarder dans les yeux de temps en temps, c'est pas la fin du monde. (Il m'embrassa sur le front.) Tu finiras peut-être même par apprécier ça, à la longue.

Je poussai un petit soupir.

— Une seule fois. Et seulement parce que je t'aime bien.

Il hocha lentement la tête.

— Merci. Moi aussi je t'aime bien.

— Et pour le reste, on remet ça à demain ?

— Demain, quand tu seras moins courbaturée. (Il prit mon visage en coupe dans ses larges mains et

m'embrassa tendrement.) Pour le moment, je te veux nue, recouverte de bulles, assise sur mes genoux, à boire une bière.

Je passai une main dans mon dos pour défaire mon soutien-gorge.

— Est-ce que je peux te raconter à mon tour mes pensées impures et tordues ?

Son grand sourire était celui d'un pur prédateur.

— Rien ne me ferait plus plaisir.

14

Envoyé il y a trois semaines :

Moi : Le cadenas. À toi.

Eric : L'Amazone.

Moi : La levrette.

Eric : La lap dance.

Moi : La cuillère.

Eric : L'enclume.

Moi : L'homme à tout faire.

Eric : Qu'est-ce que c'est que ça ?

Moi : La position du cadenas, mais sur une machine à laver en mode essorage.

Eric : Ah ouais, quand même. Tu as déjà essayé ?

Moi : Non, mais j'en ai toujours eu envie. Tu sais, j'avais entendu parler de sexe par téléphone, mais jamais par e-mails.

Eric : Tu commences à avoir un peu chaud ?

Moi : Oui. Toi ?

Eric : Grave. Je peux pas te parler, là, je commande une machine à laver.

Joe avait manifestement pipoté quand il disait travailler seulement quelques jours avec son père et faire quelques services au Dive Bar chaque semaine. En réalité, je m'étais vite aperçue que c'était un vrai bourreau de travail. Sans ma présence en ville, il se serait probablement attaqué à la rénovation des appartements entre deux verres servis au rez-de-chaussée. Maintenant qu'en plus il avait quelque chose à prouver à son père, impossible de le tenir à l'écart de cet endroit. Je me gardais bien d'essayer.

Aussi, personne ne parut surpris de nous y retrouver le lundi suivant.

Joe et Andre s'occupèrent d'appliquer l'enduit dans les pièces qui deviendraient la cuisine et la salle de bains. Andre, en tant que propriétaire de l'immeuble, semblait tout aussi impliqué dans les rénovations que l'était Joe. Quant à moi, j'arrachai ce qui restait des anciennes installations dans la dernière pièce au fond du couloir.

Curieusement, détruire des trucs suffisait à mon bonheur. J'éprouvais une certaine satisfaction à vider tous ces détritrus. Nettoyer l'ancien pour y accueillir le nouveau. C'était peut-être une métaphore de ma vie ou tout simplement mon penchant caché pour la violence qui ressortait. Je ne sais pas.

Malgré nos projets de sexe débridé, nous nous étions laissé convaincre de nous rendre à une soirée chez Lydia et Vaughan. Au programme : pizza et bière. L'heureux couple vivait dans un pavillon à

proximité de la maison des parents de Joe.

En chemin, je m'étonnai que, en dépit de mon aversion pour la nature, je ne me lassais pas des nombreux arbres de Cœur d'Alene. La végétation m'émerveillait et m'apaisait à la fois. Avec Joe à mes côtés, bon nombre de mes peurs s'étaient estompées. Mais, surtout, une partie de moi semblait sortir d'un long sommeil. Venir ici, l'avoir rencontré, tout ça m'avait aidée à me réveiller.

J'aimai le sentiment qui s'empara de moi alors que, le front posé contre la vitre froide de la voiture de Joe, je me perdis dans la contemplation de la végétation et des montagnes au loin, des couleurs dans le ciel alors que le soleil se couchait. Je m'étais depuis si longtemps appliquée à me cacher, à rester confinée, que j'avais l'impression de découvrir le monde pour la première fois depuis des années. Et la vue était éblouissante.

Qui sait, mes jours de solitude étaient peut-être révolus.

Lydia, la jolie blonde, ouvrit la porte et nous accueillit d'un :

— Les garçons sont dehors près du brasero, les filles à l'intérieur.

— C'est la tradition, m'expliqua Joe en me serrant doucement la nuque avant d'aller rejoindre ses potes.

— Oh. O.K.

La nervosité remua en moi – je n'avais jamais encore vraiment passé de temps seule avec ses amis. Peu importe, j'allais m'en sortir. Évidemment que j'allais m'en sortir.

— À bas les pénis ! (Une Nell tout sourire interpella Joe depuis un vieux canapé en cuir.) Houuuu !

— Ouais, à bas les hommes ! renchérit Rosie. Dehors !

— Mesdemoiselles, lança Joe, imperturbable.

— Allons te chercher à boire, dit Lydia en m'effleurant le coude.

Je la suivis à travers un salon et une salle à manger ouverte jusque dans la cuisine, au moment où Joe se glissait par la porte vitrée qui donnait sur le patio. Dehors, des flammes crépitaient et le doux son des guitares acoustiques flottait. Vaughan, Andre et Pat étaient déjà réunis autour du brasero.

— Vin, bière, jus de fruits ou eau ? me demanda Lydia.

— Une bière, s'il te plaît.

Elle sortit une bouteille du réfrigérateur qu'elle décapsula avant de me la tendre.

Nous occupâmes chacune l'une des chaises libres du salon. Après cette journée de travaux, m'asseoir était un vrai bonheur. *Into the Mystic* de Van Morrison passait sur le tourne-disque. Oui, un véritable vinyle. Ces gens étaient bien plus cool que moi. Je tripotai la couture de mon jean noir. Mon cerveau tournait à vide. Je ne savais pas quoi dire alors je sirotai ma bière.

— Moi aussi je veux une bière, bougonna Nell.

— Du calme, dit Rosie en tapotant le ventre rond de Nell avec un sourire. Tu attends un bébé. Pas d'alcool pour toi.

— Je m'en fiche. Je suis droguée à la vie et aux hormones de grossesse, de toute façon. Un toast ! s'écria-t-elle en levant sa bouteille d'eau. Aux nouveaux amis.

— Je valide, dit Lydia en prenant une bonne gorgée de bière.

— Bienvenue, Alex, lança Rosie.

— Merci. Je l'imitai. Rien de tel qu'une bière artisanale bien fraîche pour soulager une gorge irritée d'avoir trop crié.

— Le bar est fermé, ce soir ? m'enquis-je.

— Non, répondit Nell. Eric, Boyd, Curt et Taka sont de service.

— On a bien besoin d'une soirée libre de temps en temps, ajouta Lydia en ramenant ses pieds sous elle.

— Une pause nécessaire à la santé mentale, renchérit Rosie en souriant.

C'était une femme magnifique à la peau sombre et aux cheveux bouclés pour lesquels je me serais

damnée. Les miens étaient désespérément raides. Avec la chevelure rousse, les taches de rousseur et les tatouages colorés de Nell, les deux jeunes femmes étaient un réel bonheur pour les yeux. Quant à moi, j'avais simplement enfilé un jean et un T-shirt à manches longues. J'aurais dû faire plus d'efforts. Il s'agissait quand même des amis de Joe et je voulais leur faire bonne impression.

— En parlant de seins..., commença Nell.

— On parlait de seins ? interrogea Lydia.

— Maintenant, oui. Les miens me rendent folle, gémit Nell en baissant les yeux sur son impressionnante paire. (Ce soir, sa tenue de chef avait évidemment disparu au profit d'une robe en laine verte moulante.) Depuis que la fée des Nichons m'a rendu visite, j'ai l'impression que je vais perdre l'équilibre et me casser la figure. Que je vais accidentellement éborgner quelqu'un avec un téton en fuite. En plus, je n'ai personne pour les apprécier.

Avec un sourire, Rosie passa un bras autour des épaules de la jeune femme.

— Je trouve tes nibards super.

— Merci, répondit Nell avec une certaine tristesse dans le regard. Mais j'ai hâte qu'ils retrouvent une taille normale quand j'aurai fini d'allaiter le bébé.

— Ce ne sera peut-être jamais le cas, déclara Rosie en marquant une pause pour prendre une gorgée de vin blanc. Avant, je faisais un petit B mais je ne suis jamais redescendue au-dessous du C. L'une de mes amies fait toujours du E, huit ans après l'accouchement.

— Quoi ? s'exclama Nell avec un léger gémissement avant d'inspecter sa poitrine et le renflement de son ventre. Il n'y a rien de naturel dans la grossesse. Quoi que les gens en disent.

— Je suis d'accord.

— Joe n'arrête pas de te regarder, m'informa Lydia avec un clin d'œil.

— C'est mignon, pas vrai ? dit Nell. Ils deviennent tellement protecteurs quand ils rencontrent quelqu'un auquel ils tiennent. Ça me manque.

Rosie fronça les sourcils et frotta doucement le bras de la femme enceinte.

— Tu retrouveras quelqu'un, Nell.

— Je ne sais pas, répondit-elle en soupirant. Et franchement, je ne suis même pas sûre d'en avoir envie. J'ai déjà connu le grand amour avec Pat. Mais je l'ai considéré comme acquis. Enfin, lui comme moi, d'ailleurs. On était peut-être trop jeunes. On n'a pas vraiment discuté depuis que je lui ai annoncé pour le bébé. Il me salue de loin et ça s'arrête là. Il ose à peine me regarder.

— Il veut peut-être simplement vous donner de l'espace, à Eric et à toi, pour essayer de former une famille, suggéra Rosie avant de glisser de nouveau un bras autour de la jeune femme. Eric a beaucoup changé ces derniers mois.

Nell émit un bruit proche de l'étranglement, laissa retomber sa tête en arrière et contempla le plafond.

— Oublie ça. On a couché une fois ensemble, complètement torchés. Je l'aime beaucoup, mais simplement comme un ami.

— Je déteste penser que tu traverses ça toute seule, fit Lydia.

— Pourquoi ? Tu as l'intention de m'abandonner ? demanda la rouquine en haussant un sourcil.

— Non, bien sûr que non !

Nell haussa les épaules.

— Je t'ai toi, ainsi que Vaughan, Rosie, Boyd, Joe, et Eric. En plus, ses parents meurent d'envie de donner un coup de main. Ne t'inquiète pas, on est entre de bonnes mains.

— Tant mieux.

Avec un grand sourire, Nell posa la tête sur l'épaule de Rosie.

— On a de la chance, Lydia Junior et moi.

Les yeux écarquillés, Lydia éclata de rire.

— Tu ne vas pas donner mon prénom au bébé, arrête !

— Peut-être bien que si, rétorqua Nell en haussant de nouveau les épaules. Bon, bien sûr, si c'est un garçon, ça sera un peu rude mais il finira par s'y faire. Ça forgera son caractère.

— Très drôle.

— Elle ne veut même pas nous donner un indice concernant le nom qu'elle a choisi, bougonna Rosie en reprenant une gorgée de vin.

— Certainement pas ! Vous l'apprendrez tous après coup. Comme ça, tout le monde devra prendre sur soi et faire avec. Quand on l'annonce aux gens avant, chacun y va de son petit commentaire. Je n'ai pas envie d'entendre des « Oh, c'est un joli prénom... pour un serial killer ».

— On ne dirait jamais ça ! s'indigna Lydia, comme si on l'avait insultée.

— Vaughan en serait capable.

— Oui, d'accord, mais ton frère est un imbécile.

— Tu es amoureuse de lui, signala Nell.

— Moi aussi je suis une imbécile. Tu n'avais pas remarqué ?

Rosie et moi gloussâmes et je me détendis dans mon siège. Dieu soit loué, voilà que je me sentais bien au contact d'inconnus. Valerie serait si fière si elle me voyait socialiser comme une personne normale. Dans les dents, l'angoisse ! Le monde pouvait être si bruyant et plein de parasites. Il était facile de se sentir perdue. Mais le supporter n'était peut-être qu'une question d'entraînement, après tout.

— Bon, Alex. Parle-nous de toi, exigea Nell.

— Ouais, renchérit Lydia. Comment sont tes amis ? Que fais-tu dans la vie ?

— Et qu'est-ce qui se passe entre Joe et toi ? demanda Rosie en remuant les sourcils d'un air suggestif.

Et merde. Trois paires d'yeux me dévisageaient, dans l'expectative. Le doute fit son entrée en scène en dansant le Moonwalk. Mon cerveau était un couloir vide, bordé de portes verrouillées, derrière lesquelles se trouvaient toutes les réponses. Torture, ton nom est synonyme d'une conversation avec des inconnus.

Oh et puis merde ! J'étais maîtresse de mon destin. Je n'allais pas laisser tomber Joe, pas ce soir. Je déglutis, hydratant ma bouche desséchée.

— Hum, eh bien... je suis graphiste, commençai-je.

Les trois jeunes femmes sourirent, m'encourageant à continuer.

Je pouvais le faire.

Quand nous décidâmes de rentrer à l'hôtel, la pluie s'était mise à tomber. Puisque les hommes ne pouvaient plus bavarder dehors et que les choses étaient tendues entre Pat et Nell, la soirée prit fin plutôt brusquement.

— Ça s'est bien passé ? me demanda Joe.

Il y avait quelque chose d'apaisant dans le bruit des essuie-glaces. Dans la manière dont les réverbères brillaient à travers les gouttes.

— Oui.

J'avais mis un peu de temps à m'habituer à l'intérêt de ces dames, qui me considéraient comme la bien-aimée de Joe. Mais c'était leur ami et elles tenaient à lui. Et puis, c'étaient des nanas, aussi voulaient-elles tous les détails croustillants. Je les leur avais donnés... enfin dans la limite du raisonnable. Nous avons bu quelques verres, mangé quelques parts de pizza et passé un bon moment. Moi y compris, curieusement. Se confier à des gens, aux bonnes personnes, était agréable. Se faire de nouveaux amis également. Joe n'avait peut-être pas tort de me pousser à m'ouvrir aux autres, finalement.

— Elles ont été très sympas.

— Tant mieux, répondit-il en souriant.

— En fait, elles ont même été plus que sympas, continuai-je. Elles ont été super cool.

Une pause.

— Tu sais, je t'avais dit que je te parlerais de ma phobie des salles de bains.

Mes doigts remuaient sur mes genoux. C'était peut-être le moment de m'épancher, de tout déballer. Je m'étais confiée à ces jeunes femmes et, par je ne sais quel miracle, j'en étais sortie vivante. Ce que je m'apprêtais à raconter était certes bien plus difficile mais il fallait que ça sorte. Cela me demanderait du courage mais j'avais un peu bu au cours de la soirée donc ça devrait suffire.

— Si ça t'intéresse, ajoutai-je.

Il me jeta un petit regard en coin.

— Ça m'intéresse.

Je me léchai les lèvres puis hochai la tête.

— Tu sais que Val et moi sommes proches depuis l'enfance. Je t'en ai parlé dans mes e-mails. Après le lycée, elle a décidé de changer de sexe. D'habitude, j'évite d'en parler mais j'y suis obligée si tu veux comprendre. Bref, nous étions dans une école assez conservatrice où on menait la vie dure aux homosexuels. Bien pire que ce qu'on pouvait bien me faire subir parce que j'étais gauche et impopulaire. (Je glissai les mains sous mes cuisses pour les immobiliser.) Quand Val était Vince, il était assez évident qu'il aimait les garçons. Et pourquoi aurait-il dû s'en cacher ?

Les essuie-glaces effectuaient des allers-retours.

— Bref, des petits cons bourrés de testostérone ont décidé de s'en prendre à lui, continuai-je en tentant de garder une voix calme et posée, de me protéger des images dans ma tête. (En vain.) Les gens peuvent parfois être si cruels, sans cœur. Sans réfléchir aux conséquences. Surtout les enfants. Ils lui sont tombés dessus et l'ont frappé dans les toilettes des garçons.

— Putain..., marmonna Joe.

— Œil au beurre noir, lèvre fendue, côtes fêlées. Ils l'ont littéralement démoli.

Il serra ses mains sur le volant.

— Connards.

— Ouais, acquiesçai-je en lui adressant un léger sourire, ce qui était stupide, car il n'y avait vraiment pas de quoi sourire. Les parents de Vince étaient plutôt absents et assez nuls. Il s'entendait bien mieux avec les miens. Ce soir-là, je l'ai convaincu de rester dormir chez moi afin de pouvoir m'occuper de lui et lui remonter le moral. On a regardé des films, mangé du pop-corn et mis de la glace sur son visage pour résorber l'œdème. Une fois mes parents couchés, j'ai fait une descente dans leur armoire à alcools et on s'est pris des shots. C'était thérapeutique, tu vois ?

Joe me regardait en silence.

— Vince semblait aller bien, enfin assez bien pour quelqu'un qui a vécu de telles horreurs. Il m'a dit qu'il allait aux toilettes. Tu aurais dû le voir marcher... Il avait l'air de tellement souffrir. J'aurais pu tuer ces enfoirés. (Je marquai une pause pour reprendre mon souffle.) Il était parti depuis un moment et j'ai fini par m'inquiéter. La porte de la salle de bains était fermée mais pas verrouillée. (Je me tournai vers Joe, les mêmes sempiternelles pensées et questions tourbillonnant dans mon esprit.) Je me suis dit qu'il était peut-être en train de pleurer, qu'il avait besoin d'être seul. Mais pas du tout. Il était allongé dans la baignoire, inconscient. Il y avait du sang partout. Un de ses poignets présentait une profonde entaille. Il n'avait pas dû réussir à taillader l'autre. C'est ce qui l'a sauvé. Enfin, ça, et le fait que l'ambulance soit arrivée rapidement, heureusement. Je lui ai simplement tenu les poignets en appelant ma mère avec des hurlements.

— Tu lui as sauvé la vie, dit-il doucement.

Je secouai lentement la tête.

— Ça n'aurait jamais dû arriver, j'aurais dû comprendre à quel point il souffrait. J'aurais dû m'apercevoir de quelque chose.

— Comment ? Tu as des talents de médium que j'ignore ?

Je poussai un petit grognement. Toujours mieux que de pleurer.

— Bref, nous sommes restés à l'hôpital jusqu'à ce que son état soit stabilisé puis maman m'a obligée à rentrer à la maison. Il y avait beaucoup de sang sur moi et dans la baignoire donc je l'ai nettoyée. Ça ne me semblait pas correct de laisser mes parents le faire.

— C'est pas vrai...

— Ouais, pas génial. Je n'y avais jamais pensé avant ce soir-là, mais qui s'occupe du sang ? Apparemment, il existe des sociétés de nettoyage qui peuvent vous aider à détacher la moquette, ce genre de trucs. Quel boulot pourri. J'espère au moins qu'ils paient bien leurs employés.

Nous nous garâmes devant l'hôtel et Joe coupa le moteur. Seul le bruit de la pluie battante brisait le silence.

— Je suis désolée de ce qui est arrivé à ton amie. Et à toi.

— Par bonheur, Valerie a survécu. Elle va bien, maintenant, elle est heureuse. Elle a un petit ami qui la considère comme la huitième merveille du monde.

— Et toi ? demanda-t-il en tendant la main pour attraper la mienne.

Je la dégageai de ma jambe et entremêlai mes doigts aux siens.

— J'apprends à ne pas détester les gens. C'est un travail quotidien.

— Je ne crois pas que tu les détestes. Plutôt que tu as peur d'eux. (Il déposa un baiser sur le dos de ma main.) Après ce qui s'est passé, c'est compréhensible.

Dehors, la pluie continuait de tomber. Et la Terre de tourner, que les gens vivent ou meurent.

— Maintenant, tu connais toute l'histoire.

— Merci pour ta confiance.

— Tu veux toujours entrer ?

Je n'étais absolument pas en train de retenir mon souffle. Ça aurait été totalement stupide. Mais, après avoir tout déballé, raconté l'histoire de Valerie, j'avais vraiment besoin de compagnie. Surtout de la sienne.

Sans me lâcher la main, il glissa une mèche de cheveux derrière son oreille, dégageant ainsi son visage.

— Oui. Mais prépare-toi, car il va y avoir beaucoup de câlins, cette nuit.

— Beurk, répondis-je en fronçant le nez.

— Je sais, je sais. Mais il va falloir te montrer courageuse et prendre ton mal en patience.

Je ris doucement.

— Je crois pouvoir m'en sortir.

15

Message envoyé il y a deux semaines :

Moi : Je suis en train de péter un plomb. Côté boulot, c'est la panique. Change-moi les idées, s'il te plaît.

Eric : J'ai pensé à toi toute la journée, j'avais hâte d'avoir de tes nouvelles. Et je suis sûr que, quoi qu'il t'arrive, tu vas t'en sortir. Tu es la nana la plus dure à cuire que je connaisse.

Moi : Merci. C'est exactement ce dont j'avais besoin. xx

— Joe, j'avais cru comprendre qu'on allait se câliner.

— C'est ce qu'on fait.

Ses mains me caressaient la taille et ses lèvres me nourrissaient de doux baisers. Et j'en avais envie. Tellement envie.

— Je suis quasi sûre que préliminaires et câlins ne sont pas la même chose.

— Non mais c'est pas possible, marmonna-t-il d'une voix rauque. Tu ne penses qu'au sexe ou quoi ? J'essaie simplement de te réconforter, Alex. De me comporter comme un ami. Tu peux arrêter de tout ramener au cul ?

— Ce serait plus facile si on n'était pas nus.

J'éclatai de rire et repoussai ses longs cheveux blonds de son visage pour mieux le contempler. J'adorais ses pommettes saillantes, la ligne nette de son nez. Et sa lèvre inférieure rose et humide. Parfaite pour embrasser, mordre et suçoter. Bon, il n'avait pas complètement tort : j'étais obsédée par le sexe. Mais c'était entièrement sa faute.

— Tu es trop mignon.

— Mignon ?

— Mignon d'une façon virile. Poilu, grand, costaud, et tout ça. Tu vois, quoi.

L'adorable crétin soupira.

— Ouais, O.K. J'accepte le compliment. Merci.

— Mais de rien.

Nous étions assis face à face, moi à califourchon sur ses genoux. Il était adossé contre la tête de lit, ses longues jambes étendues. Vu la taille de ses cuisses, il m'était difficile de bouger. Mais je n'avais pas l'intention d'aller où que ce soit. À force de transporter tous ces outils, son corps était assez spectaculaire. Je remerciai néanmoins le ciel pour son petit ventre. Ça me décomplexait un peu.

Au lit, il y avait quelque chose chez Joe qui me rendait complètement folle. Nouveau projet de vie : ne jamais le laisser en sortir. C'était peut-être un peu dictatorial mais, avec un zeste d'entraînement, j'étais

certaine qu'il ferait un merveilleux esclave sexuel à ma dévotion. Imaginez un peu les choses que je pourrais l'obliger à faire...

Il passa une main autour de mon cou et m'attira à lui pour m'embrasser. Plus profondément, cette fois, plus longuement. Il glissa sa langue dans ma bouche tandis que son pouce me caressait la joue. Je fermai les yeux et la tête me tourna. Il n'y avait plus que lui et moi. Tout le reste disparut.

J'étais peut-être au-dessus mais c'était lui qui avait le contrôle. Il posa sa main dans mon dos et me pressa contre son corps. Contre sa belle bite bien dure. Si j'inclinais les hanches, elle s'alignait parfaitement avec le haut de mon sexe. Quand je commençai à me frotter contre lui, des frissons me parcoururent.

Tout en caressant son poignet, je le regardai, les yeux embrumés.

— Je commence à me rendre compte combien tu aimes être aux commandes.

— Hmm, fit-il en me souriant. Tu as remarqué que quand j'ai ma main autour de ta gorge, tu deviens très très mouillée ? Je sens à quel point tu es excitée et humide en ce moment.

Putain... Même ses paroles m'excitaient. Au contact de Joe Collins, mon sexe se transformait en pute dévergondée. Et franchement, comment le lui reprocher ? Le corps de Joe était un magnifique terrain de jeux dont j'avais envie d'explorer le moindre centimètre carré.

Il se pencha en avant et me mordilla le lobe de l'oreille.

— Je crois que tu commences à me faire confiance, Alex.

— Tu es peut-être simplement très doué pour tous ces trucs de câlins et de réconfort.

— Je ne vis que pour te satisfaire.

Il glissa une main dans mes cheveux, me maintenant pour se lancer à l'assaut de ma nuque. Des frissons me parcoururent l'échine.

— Je croyais que tu en avais marre de satisfaire les gens.

— Te satisfaire me satisfait.

Ma respiration s'accéléra. Je fis glisser mes doigts autour de son gland satiné. Il était si dur que l'excitation qui montait en moi en devenait presque douloureuse.

— Allonge-toi, m'ordonna-t-il.

Sa bouche sur ma poitrine était un ravissement. Ses lèvres me suçotèrent, sa langue me lécha, ses dents me mordillèrent. Le plaisir suivi d'une légère douleur. Juste assez pour capter totalement mon corps, pour enflammer mes terminaisons nerveuses. Mon cerveau ne réagissait plus, mon cœur battait la chamade dans ma poitrine.

Je maintins son visage contre mon corps, enfonçant mes mains dans ses cheveux. Moi aussi, je pouvais jouer à ce petit jeu. Et puis, sous cet angle, il m'était plus facile de me frotter efficacement contre son érection. Parfait.

— Joe.

— Mmm ?

— Ça suffit. Viens en moi.

Il fit passer sa langue contre mon téton qui durcit encore un peu plus, avant de lui donner un baiser rapide.

— Bientôt.

Grrr.

— Non, tout de suite.

— Attends que j'aie fini de te réconforter, dit-il avant de souffler doucement sur mon téton humide.

Mes yeux se révoltèrent. On ne les reverrait probablement jamais. S'il continuait à me réconforter ainsi, j'allais finir par exploser. Malgré moi, je tirai sur ses cheveux pour manifester mon impatience.

Il enroula un bras autour de mon dos et nous redressa en position assise. Son autre main s'affairait à attraper un préservatif. Pas trop tôt. Ma bouche trouva la sienne et je l'embrassai profondément tandis

que ses mains relevaient légèrement mes hanches. Quelle tristesse de voir nos sexes se séparer. Je l'autorisai uniquement car cela lui permit d'enfiler la capote.

Une main autour de moi, l'autre tenant son sexe. Nos lèvres étaient proches mais ne se touchaient pas. Il continuait de me regarder dans les yeux mais, pour une raison que j'ignorais, ça ne me dérangeait plus autant.

Il exerça une légère pression contre mon sexe avant que son gland ne pousse en moi. Je le sentis m'ouvrir, me remplir. C'était différent de tout ce que j'avais connu auparavant. Son érection profondément enfoncée en moi, nous étions connectés, et c'était incroyable. Il avait raison : je n'avais pas simplement envie de lui, je lui faisais confiance. Et les sensations, les émotions qui s'agitaient en moi gagnaient en puissance à chaque seconde.

Les mains accrochées à ses épaules, les jambes enroulées autour de lui, je basculai les hanches en avant. Son sexe qui coulissait en moi me faisait perdre la tête. Mes ongles s'enfoncèrent dans son dos tandis que je luttais pour ne pas perdre le contrôle. Mais, chaque fois qu'il plongeait en moi avant d'en ressortir lentement, je ressentais un plaisir intense. Tout en moi se tendit et l'électricité me parcourut les veines.

Son odeur m'était si familière. Notre odeur emplissait la pièce.

Nos corps en sueur glissèrent plus rapidement l'un contre l'autre. Je serrai les dents et accélérai le mouvement. Les muscles de mes cuisses brûlaient, mon sexe ruisselait. Je n'entendais plus que le bruit de nos respirations haletantes. Les doigts enfoncés dans mes hanches, il me pressait contre lui. C'était légèrement brutal et très sauvage. Mon sang bouillonna et je lâchai prise.

Joe grogna et poussa un juron. Nos mouvements étaient frénétiques, comme s'il voulait s'imprimer en moi de façon permanente. Soudain, il toucha un point sensible et tout mon corps se contracta pour atteindre l'apogée du plaisir. Pantelante, je m'arquai contre lui et jouis violemment dans un cri. Mon cœur et mes poumons avaient éclaté. J'étais toujours enroulée autour de lui.

Me maintenant contre lui, il bascula les hanches pour s'enfoncer en moi le plus profondément possible. Son sexe tressauta et il explosa, sa semence coulant à flots. Je regrettai presque la présence du préservatif entre nous.

Attendez, non, pas du tout. C'était insensé.

Je sentais mon cœur battre dans mes tempes. Étrange que les voisins ne se soient pas plaints. Nos membres étaient toujours entremêlés et nos corps collants de divers liquides corporels.

— Ça va ? bredouilla-t-il.

— Oui. Et toi ?

Un grognement.

Sérieux ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que je ne suis pas encore en état de parler ou de bouger.

Il se détendit contre la tête de lit et me caressa doucement le dos. Je posai la tête sur son torse. Son cœur cognait dans sa poitrine. Content de voir que nous étions tous les deux dans le même état d'épuisement.

— Je crois que je suis morte.

Cet imbécile me pinça les fesses.

— Aïe !

— Toujours vivante.

Je me vengeai en lui pinçant un têtou.

— Bon sang, Alex ! (Il m'attrapa la main et la garda captive dans la sienne.) C'est bon, je me rends. Restons amis.

Je ne sais pas combien de temps nous restâmes ainsi, collés l'un à l'autre. Aucun de nous ne semblait

disposé à bouger. Je finis par m'endormir. Il était si confortable, et j'étais exténuée. Je sentis qu'on repoussait doucement une mèche de cheveux de mon visage. Un doigt traça les contours du lobe sensible de mon oreille.

— C'est compliqué, murmura-t-il.

Si j'avais été plus éveillée, j'aurais acquiescé.

Le lendemain, Joe était de retour derrière le comptoir du Dive Bar. Quant à moi, j'étais de nouveau installée à une table, à travailler sur mon ordinateur portable. C'est vrai, j'aurais pu bosser dans le calme de ma chambre d'hôtel mais curieusement il s'avérait que la présence des gens boostait ma créativité. J'aimais rester à l'écart et observer. Je ne m'étais jamais rendu compte que je n'étais pas condamnée à être aspirée par la frénésie du Grand Méchant Monde. Rester à la marge était agréable aussi. Tout comme l'était la contemplation de mon beau mec sexy et baraqué (enfin il n'était pas vraiment *mon* beau mec sexy) et les discussions avec Nell ou Rosie.

Tout avait été calme, jusqu'à l'arrivée d'Eric juste après le coup de feu de midi.

— Venez voir, lança-t-il devant la porte, un grand sourire aux lèvres, bouillonnant d'excitation.

— Quoi ? demanda Joe, deux bières à la main.

— Venez tous !

Eric disparut de nouveau à l'extérieur tandis que nous échangeons des regards perplexes.

Boyd, l'un des cuisiniers, sortit de la cuisine d'un pas lourd, suivi de Nell. Rosie et Taka étaient aujourd'hui de service. Avec un haussement d'épaules et un petit froncement de sourcils, ils suivirent Eric.

Je resserrai mon gilet autour de moi et fourrai les mains dans les poches de mon jean pour les garder au chaud. Un vent froid faisait tourbillonner les feuilles d'automne, le ciel était dégagé. Garée le long du trottoir se trouvait une grosse cylindrée rutilante, rouge avec des bandes blanches.

— Une Ford Mustang Shelby GT500 de 2008, annonça fièrement Eric. Et je l'ai eue pour une bouchée de pain. Seulement vingt-cinq mille dollars. Le propriétaire vient de mourir et apparemment sa femme le détestait.

Boyd hocha la tête avant de retourner à l'intérieur. J'imagine qu'il s'en fichait pas mal des voitures. Je gardai le silence et restai en retrait. Les bagnoles n'étaient pas vraiment mon truc non plus.

— Tu n'as pas déjà une voiture ? demanda Rosie, les bras croisés.

— C'est un truc de mecs, tu ne peux pas comprendre, répondit Taka en se penchant pour inspecter l'intérieur à travers la portière côté passager ouverte. Pas mal. Vraiment pas mal.

— Je t'emmènerai faire un tour, lui dit Eric.

— J'espère bien, lança Taka avant de suivre une Rosie peu convaincue à l'intérieur.

Toujours rayonnant, Eric se tourna vers Nell et Joe.

— Alors ? Elle est pas magnifique ?

Nell poussa un long soupir.

— Si. Et elle n'a que deux portes. Ça va être super pratique pour transporter un bébé.

Eric fronça les sourcils.

— Je m'étais dit que tu utiliserais ta voiture pour l'enfant.

Nell garda le silence. Mais on pouvait quasiment voir de gros nuages noirs s'amonceler autour de sa tête. La frustration et la colère se concentrèrent dans ses poings serrés – elle éprouvait manifestement plus de stress que nécessaire pour une femme enceinte. Puis elle tourna les talons et rentra à son tour dans le bar.

— C'est quoi, son problème ? marmonna Eric, les mains sur les hanches, en jetant un regard noir dans la direction qu'elle venait de prendre.

Joe secoua simplement la tête.

— Sérieux ? Toi aussi ?

— Va te faire voir. (Joe s’humecta les lèvres et secoua la tête.) Tu ne t’es jamais demandé pourquoi je ne te réclamais le pognon que tu me devais ? Tu te rappelles le prêt que tu m’as demandé quand tu voulais acheter des parts du Dive Bar ?

Eric dévisagea son frère en silence.

— Car votre affaire démarrait. Puis, quand vous êtes enfin sortis du rouge... Surprise ! lança Joe en ouvrant grands les bras, une veine palpitant dans son cou. Tu as mis Nell enceinte. Tu allais devenir père. Je me suis donc dit que tu avais besoin de cet argent, que tu allais l’aider à préparer l’arrivée du bébé, tu vois ? Pas acheter une putain de bagnole.

Les lèvres d’Eric ne formaient plus qu’une ligne mince.

— Quand vas-tu enfin grandir et commencer à assumer tes responsabilités, hein ? demanda Joe d’une voix dure. Bien joué, petit frère. Bravo.

Puis il retourna lui aussi dans le bar, m’abandonnant là. Je me rapprochai discrètement de la porte. Je ne sais pas pourquoi je n’avais pas sauté sur l’occasion de rentrer quand Boyd l’avait fait. Ce type ne parlait peut-être pas beaucoup mais il était malin. Je ne pouvais cependant m’empêcher d’être impressionnée par le comportement implacable de Joe. De toute évidence, fini pour lui de faire plaisir à tout le monde.

Le visage fermé, Eric claqua la portière de la voiture.

— Et toi, Alex ? Tu as quelque chose à dire, toi aussi ?

— Non, répondis-je d’un air impassible.

La situation ne me concernait absolument pas et ça m’allait très bien.

— Il a changé depuis ton arrivée.

Je gardai le silence.

Il marmonna alors des jurons en ouvrant violemment la portière côté conducteur avant de se ruer à l’intérieur du véhicule. Même un enfant n’aurait pas piqué une aussi grosse colère. Le moteur vrombit et Eric démarra en trombe.

Je détestais le conflit. Rien que d’en être témoin faisait s’affoler mon cœur.

À l’intérieur du bar, Joe se tenait derrière le comptoir, le regard rivé au sol. Il n’avait pas l’air content du tout.

— Hé, fis-je en grimpant sur un tabouret avant de me pencher vers lui.

Il accepta la main que je lui tendais et je l’attirai à moi pour l’embrasser. Et je ne parle pas d’un petit bisou poli sur la joue. Oh que non. Je pressai mes lèvres contre les siennes et lui donnai le genre de baiser réservé d’habitude aux amants dans l’intimité.

Derrière nous, quelqu’un siffla. Quelqu’un d’autre applaudit.

Quand je m’écartai enfin de lui, son regard s’était apaisé et un petit sourire recourbait ses lèvres. Beaucoup mieux.

— Merci, dit-il.

— Tout le plaisir était pour moi.

— Ton frère est en bonne voie de prendre la tête du classement du plus gros connard de tous les temps, lança Nell en glissant son sac à main sur son épaule, les lèvres serrées, le regard aussi ardent que sa chevelure. Il était censé venir me chercher à la fermeture. Tu veux bien me raccompagner chez vous ?

— Pas de problème, répondit Joe avec un sourire crispé.

— Il doit probablement être en train de se masturber en pensant à sa nouvelle bagnole. Joe poussa un petit grognement.

Je gardai le silence. L’image était perturbante, et peut-être même vraie.

Il était tard, les rues vides. Au-dessus de nous, les étoiles scintillaient dans le ciel, dans toute leur

gloire. Quelle belle nuit. Même le vent avait fini par tomber.

— Désolé, ça doit être le bordel à l'arrière, prévint Joe en déverrouillant son pick-up.

— T'inquiète, je m'en sortirai, lançai-je en laissant le siège confortable à la femme enceinte.

En effet, il y avait tout un tas de paperasse, deux pinces coupantes et autres outils, une canette de soda vide, une veste en jean et une casquette de base-ball. Je poussai le tout de l'autre côté de la banquette et grimpai tandis que Nell prenait place à l'avant.

J'étouffai un bâillement en même temps que Joe. Il se tourna vers moi et me lança un petit clin d'œil. Je ne pus m'empêcher de lui sourire. Mon partenaire dans la fatigue. Toutes ces activités sexuelles nous avaient privés de sommeil. Mais je ne m'en plaignais pas. J'acceptai les ombres sous mes yeux et la mauvaise humeur matinale. Après tout, c'est pour ça que Dieu avait inventé l'anticernes et la caféine.

Le compte à rebours du temps qu'il me restait à Cœur d'Alene avait commencé. Il faudrait bien finir par prendre des décisions concernant notre situation. Nous pourrions essayer une relation à distance, nous rendre visite à tour de rôle. Je ne sais pas. Bien que cela paraisse faisable, mon cœur se serra d'effroi. Même avec les nouvelles technologies, les relations à longue distance étaient difficiles. Vouées à l'échec.

Le moteur gronda et de l'air merveilleusement chaud s'éleva du radiateur. Comme souvent à cette heure tardive, la plupart des rues étaient calmes. Nous roulâmes à la lueur des réverbères tandis qu'à la radio passait un vieil air de Springsteen. J'avais hâte de rentrer à l'hôtel et de me retrouver nue avec Joe. Me rapprocher physiquement de lui autant que possible et oublier que j'allais bientôt devoir le quitter.

Nous n'avions parcouru que quelques mètres quand Joe s'arrêta à un stop. Après une brève pause, nous repartîmes. Soudain, un SUV percuta l'aile du pick-up de Joe. Pas de phares pour nous avertir. Rien. Le métal hurla, ma tête tapa violemment contre la vitre. Puis, le noir complet.

16

Envoyé il y a dix jours :

Moi : Salut, Eric. Ça fait quelques jours que je n'ai pas eu de tes nouvelles. Je suppose que tu dois être débordé, entre le bar, ta famille et tes amis. J'espère que tout va bien. À bientôt. Bises. Alex.

Envoyé il y a une semaine :

Moi : Eric, je commence à m'inquiéter. C'est probablement idiot de ma part mais peux-tu simplement m'écrire un petit mot pour que je sache que tu vas bien ? Merci.

Les hôpitaux me donnaient toujours envie de vomir, ça n'avait pas changé. Des couloirs blancs sans fin, l'odeur d'eau de javel et de désinfectant. Les infirmières et les médecins qui couraient dans tous les sens, et toutes ces voix. Quelque part, un enfant pleurait.

J'étais assise dans la salle d'attente aux côtés de Rosie et Boyd. Eric et ses parents se trouvaient en face de nous. Tout le monde avait l'air épuisé et pâle, certains avaient les yeux rougis. Malgré son bras gauche plâtré, Joe continuait de faire les cent pas. La fracture se trouvait à quelques centimètres au-dessus du poignet. Le docteur avait dit qu'il avait eu de la chance que sa blessure ne soit pas plus grave. J'avais, quant à moi, l'œil droit boursoufflé mais, hormis quelques hématomes et autres douleurs, rien de sérieux. Selon le médecin, j'avais eu de la chance, moi aussi. L'abruti qui conduisait phares éteints s'en sortait sans presque une égratignure. Forcément, ce n'est pas lui qui avait été percuté par une grosse bagnole !

Nell, en revanche, n'avait pas eu cette chance.

Le visage rougi par les larmes, Lydia informa Joe :

— Elle veut vous voir, Alex et toi.

Vaughan se tenait à ses côtés et lui tenait fermement la main.

Joe s'arrêta brusquement de marcher.

— O.K.

Je me levai lentement, toujours un peu dans les vapes. Ils avaient voulu me garder pour la nuit, par précaution. Risques de commotion cérébrale, etc. Cela dit, je ne voyais pas en quoi faire une crise d'angoisse aurait arrangé les choses. Et s'ils avaient insisté pour me garder plus longtemps dans un lit d'hôpital, alors que le monde s'écroulait autour de moi et que me revenaient les images de la tentative de suicide de Val, ça n'aurait pas manqué d'arriver. J'avais donc, contre leurs recommandations, signé une décharge. À présent, comme tout le monde dans cette salle d'attente, j'avais du mal à tenir le coup.

— O.K., répéta Joe avant de se diriger lentement vers la chambre de Nell.

Je le suivis.

Elle était allongée, soutenue par une montagne d'oreillers. Hormis les ecchymoses sur son visage et son bras, sa peau était plus blanche que les draps immaculés. Même ses cheveux roux, étalés sur l'oreiller, semblaient moins flamboyants. Des machines bipaient et de petites lumières clignotaient, surveillant son rythme cardiaque, le goutte-à-goutte de sa perfusion et que sais-je encore. Sa douleur était évidente. Mon cœur se serra. Elle ne méritait pas cela.

Nell entra directement dans le vif du sujet :

— Ce n'était pas ta faute, Joe.

Ses cheveux blonds pendant le long de son visage, il secoua la tête et garda le silence. Il semblait totalement effondré. Son bras n'était pas le seul à avoir été brisé, ce soir. Je souffrais de le voir si anéanti.

Oh mon Dieu... c'était bien pire que je ne l'avais imaginé.

— Même si Eric était venu me chercher, cette voiture se serait quand même trouvée à ce stop. Et je serais toujours dans ce lit.

— Je n'aurais pas dû boire, répondit Joe en s'agrippant la nuque. Je savais que j'étais fatigué. Je n'ai même pas vu la bagnole nous foncer dessus. Mais à quoi je pensais, putain ?

— Ce n'est pas ta faute, dis-je en lui attrapant le coude. (Il y avait du sang sur son T-shirt. Le mien ou celui de Nell, je ne savais pas.) Arrête de te culpabiliser, Joe. Je t'en prie.

Il ne daigna même pas me regarder.

— Écoute-la, ordonna Nell.

Soudain, nous entendîmes des cris en provenance du couloir. Puis des bruits de pas pressés.

— Où est-elle ? Où est Nell ?

Pat déboula dans la chambre. Cheveux noirs, vêtements noirs, visage déformé par la colère. Je tressaillis et reculai d'un pas. Derrière lui, Eric attendait d'un air hésitant sur le pas de la porte. Nell s'effondra alors, toute trace de courage l'abandonnant.

— Patrick, gémit-elle, les larmes coulant le long de ses joues. J'ai perdu mon bébé.

— Putain, marmonna-t-il en se précipitant vers elle.

Il la prit doucement dans ses bras, la tenant contre lui comme une chose précieuse. Nell s'accrocha à lui tellement fort que les jointures de ses doigts blanchirent.

— Pardon, murmura-t-il en posant sa joue contre les cheveux de cette dernière. Je suis vraiment désolé, Nell. Ma toute belle... J'aurais dû être là. Je n'aurais jamais dû te quitter.

Les sanglots de Nell emplirent la chambre tandis qu'elle laissait éclater toute sa souffrance.

Joe se retourna. Je l'imitai, la gorge serrée. Nous sortîmes sans un mot pour leur donner un peu d'intimité. J'avais l'impression de me réveiller d'un cauchemar : le monde me semblait étrange et hostile, mon corps tremblait. Au moins, Pat était avec elle, maintenant.

— Je ne savais pas si je devais l'appeler ou non, dit Eric d'une petite voix alors que nous retournions dans la salle d'attente.

— Tu as bien fait, répondit Vaughan en exerçant une pression sur son épaule. Je suis désolé pour le bébé, Eric.

Hébété, il hocha la tête et s'assit à côté de sa mère. Elle lui prit aussitôt la main qu'elle enserra dans les siennes. Stan se tenait droit comme un i, l'air perdu. J'imagine que c'était trop d'émotions pour lui, trop de monde. Ses garçons souffraient et il ne réagissait pas. Ce ne devait pas être facile d'être si hermétique. Se sentait-il comme le pire des pères ou ne ressentait-il absolument rien ?

Je m'assis à mon tour et me perdis dans la contemplation des néons accrochés au plafond. Une partie de mon visage me lançait et j'avais l'impression qu'on m'avait planté un gros clou en acier dans le crâne. Jamais je n'avais eu une telle migraine.

— Alex ? lança une voix et peu à peu, le visage de Rosie se matérialisa devant moi. Il faut que tu te

reposes. Allez, ajouta-t-elle d'une voix douce. Je te ramène à ton hôtel.

Elle me prit délicatement le bras et m'aida à me relever. Le monde autour de moi se redressa. Ou du moins arrêta un instant de tourner.

Joe se tenait à quelques mètres, le regard douloureusement fixé sur son frère. Bien sûr, il devait rester avec sa famille. Ils avaient probablement envie d'être seuls, à présent. Mais je devais néanmoins m'en assurer.

Je posai la main sur la sienne et inclinai la tête.

— Joe ? Ça va ? Je peux faire quelque chose ?

Il était loin, très loin. Il tressaillit, comme si mes paroles lui parvenaient dans un brouillard.

— Non, répondit-il en secouant la tête. Merci.

— Rosie a proposé de me raccompagner à l'hôtel. Mais je peux rester.

Sans un mot, il leva la main et me toucha délicatement le côté droit du visage. Des rides creusèrent son front.

— Putain, regarde-toi... Je suis tellement désolé.

La douleur dans son regard me brisa le cœur. Je lui pris la main et l'embrassai.

— Ce n'est pas ta faute. Pas même un peu. Sors-toi cette idée de la tête.

— Je me suis à peine arrêté. Si seulement j'avais... si j'avais attendu un peu plus longtemps, je l'aurais peut-être vu arriver.

— Tu t'es arrêté. Tu n'as pas fait d'erreur. C'est lui qui roulait la nuit sans ses foutus phares.

Il secoua simplement la tête.

— Je vais rester, indiquai-je à Rosie avec un petit sourire.

Bordel, rien que ça, ça faisait mal.

— Non, non, lança Joe avant de fourrer ses mains sous ses bras, hors de ma portée. Tu ferais mieux d'y aller. (Je le dévisageai en silence.) Tout va bien.

Tu parles.

— Je dois rester avec ma famille, murmura-t-il.

— O.K. Appelle si tu as besoin de moi, ajoutai-je en lui frottant doucement le bras. (Nous étions tous si brisés et meurtris que le moindre contact pouvait être douloureux.) Je serai à l'hôtel. Viens quand tu veux.

Il hocha la tête.

Eric se redressa sur son siège et contempla le sol. Sa mère avait enroulé un bras autour des épaules de son fils et lui glissait quelque chose à l'oreille. Stan n'avait pas bougé, plus raide que jamais. Vaughan m'adressa un petit mouvement du menton. Lydia était étendue sur les sièges, la tête sur les genoux de ce dernier, manifestement endormie.

— Joe ! s'écria une blonde en accourant vers nous.

Des bracelets en argent cliquetaient à ses poignets et une longue jupe bruissait autour de ses chevilles. Ce devait être une parente ou une amie que je n'avais pas encore rencontrée. Ma parole, c'était la reine des bobos... Ses traits étaient un peu sévères mais ses cheveux longs flottaient librement sur ses épaules. Elle n'avait pas remarqué les ecchymoses de Joe, ou elle s'en fichait, car elle se jeta à son cou.

— Star, fit-il, les yeux écarquillés en lui tapotant le dos avec raideur. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je suis venue dès que j'ai eu le message d'Eric.

Elle se mit sur la pointe des pieds et pressa ses lèvres contre les siennes. Non, pas une parente. Et certainement pas une simple amie. Mon estomac se convulsa. Qu'est-ce que c'était que ce bordel ?

Joe détourna le visage, interrompant le baiser. Puis il regarda son frère.

— C'est la meilleure amie de Nell, dit Eric avant de hausser les épaules. J'ai trouvé normal qu'elle soit prévenue.

— O.K.

— Pauvre chou..., soupira-t-elle. Oh, Joe. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Accident de voiture, répondit-il d'un ton brusque en la dévisageant toujours comme si elle débarquait d'une autre planète. Pat est avec elle en ce moment, on leur laisse un peu d'intimité. Mais où étais-tu passée ?

À ces mots, elle eut un petit mouvement de recul.

— En Arizona, principalement. Tu sais combien j'aime la chaleur.

— Ouais.

— Mais j'étais dans le Montana quand j'ai appris la nouvelle, donc...

Joe garda le silence.

— Star. Ravie de te revoir, ma chérie, lança la mère de Joe en ouvrant grands les bras.

Seigneur... on l'accueillait comme un membre de la famille enfin retrouvé. Si je me doutais déjà que Star et Joe avaient eu une histoire dans le passé, le regard nerveux que me lança Audrey du coin de l'œil m'en donna la confirmation. Même Stan adressa à la jeune femme un hochement de tête presque affectueux. Qu'on m'achève...

Puis Star s'agenouilla devant Eric et prit ses mains dans les siennes. Ils discutèrent un moment à voix basse. Joe, les sourcils froncés, ne la quittait pas du regard.

On ne m'avait pas donné assez d'antidouleurs pour supporter ça. Il me faudrait au moins une perfusion de morphine.

— Alex ? fit doucement Rosie.

— Qui est-ce ? murmurai-je.

Pas assez bas, visiblement, puisque Joe m'entendit.

Son visage était tendu et son regard passa de Star à moi.

— On en discutera plus tard, Alex. D'accord ?

Je hochai la tête, au bord des larmes, pour je ne sais quelle raison stupide. Quelle soirée...

— Allons-y, déclara Rosie avant de me guider à l'extérieur du bâtiment, une main posée au bas de mon dos.

Il devait être quelque chose comme 4 heures du matin. Bientôt l'aube. Mais les étoiles scintillaient toujours. L'air frais emplissait mes poumons, m'apportant une bouffée de vie. Il s'était passé tant de malheurs ces dernières heures que je m'étonnai que la vie continue simplement.

Une fois dans ma chambre d'hôtel, je fis ce que je faisais toujours dans ces moments-là – quand je me sentais seule, comme si j'étais la dernière personne sur terre, perdue, blessée. Désespérée.

Elle décrocha à la cinquième sonnerie.

— Allô ? Alex ?

— Valerie. Pardon de te réveiller.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu as une voix bizarre. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— On a eu un accident de voiture.

— Quoi ? hurla-t-elle dans le combiné.

Aïe.

— Ne t'inquiète pas. Tout le monde va bien. C'est juste que... la soirée a été difficile. J'avais besoin de te parler.

— D'accord. (Elle prit une profonde inspiration.) Je t'écoute. Raconte-moi tout, et prends ton temps.

Joe ne vint pas, cette nuit-là. Et il n'appela pas non plus le lendemain.

En même temps, c'était logique. Sa famille venait de subir une perte terrible, son frère avait sûrement besoin de lui. Et puis Star et lui devaient probablement avoir des tas de choses à se raconter. Il devait également prendre le temps de se reposer et de guérir. Il aurait été égoïste de ma part de ne pas

comprendre ça. Je n'avais pas été blessée au point d'avoir besoin de quelqu'un pour veiller sur moi. J'avais simplement un peu de mal à bouger car j'avais l'impression qu'un camion m'était passé dessus. Et toute expression faciale était proscrite. Mieux valait arborer un visage impassible, c'était plus sûr. De toute façon, j'avais à ma disposition des antidouleurs, le room service, une immense baignoire pour détendre mes muscles endoloris, et tout un tas de films en cas d'insomnie. Que demandait le peuple ?

Malgré tout, il me manquait.

Oui, j'aurais pu l'appeler. J'aurais peut-être dû, même. Mais l'idée d'interrompre quelque chose d'important m'avait retenue. Pauvre Eric. Pauvre Nell. Je m'inquiétais à tort du silence de Joe, je le savais. Quelle situation compliquée... Ça n'avait plus rien à voir avec l'époque où, alors que nous discutons par e-mails, il avait soudain disparu des radars. À présent, nous étions amis, ou je ne sais quoi. Il n'oserait pas me faire ça... non ? Avec un peu de chance, tout le monde allait bien. Enfin aussi bien que possible, étant donné les circonstances. Demain, j'irais peut-être faire un tour au Dive Bar, histoire de prendre des nouvelles. D'un autre côté, je ne voulais pas non plus m'imposer.

Grrrr. Que faire ? Nous avons couché ensemble deux nuits de suite et été amis pendant des mois. Mais cette situation...

Quoi que signifie ce silence, il n'augurait rien de bon.

On tambourina à la porte de ma chambre d'hôtel. Ça tournait au cauchemar récurrent. La veille, vers 20 heures, je m'étais rapidement endormie, plongée dans les bras de Morphée. J'allumai la lumière et me dirigeai d'un pas vacillant vers la porte, meurtrie mais excitée car enfin, il était là. Dieu merci.

Un sourire flanqué sur mon pauvre visage endolori, j'ouvris la porte puis me figeai.

— Tu fais peur à voir.

— Val ?

Je clignai des paupières. Était-ce un mirage ? J'avais tant désiré sa présence...

— Je t'enlacerai bien mais tu as l'air d'avoir mal partout, déclara-t-elle avant de me tapoter doucement la tête. Bon sang, Alex ! Je savais que ce séjour allait apporter son lot de surprises, mais là, ça frise le ridicule.

— À qui le dis-tu, gémis-je en reculant. Entre. Je suis heureuse de te voir.

— Moi aussi. Va t'allonger avant de t'écrouler.

Traînant derrière elle une énorme valise, elle fit son entrée. Son maquillage était naturel et pas une mèche ne dépassait de son impeccable queue-de-cheval. Pas un pli sur son pantalon de tailleur noir ni une tache sur ses talons vernis. Valerie avait toujours eu plus de style dans son petit orteil parfaitement manucuré que je n'en avais dans tout le corps, et sa loyauté était sans faille. Ces derniers jours avaient été complètement fous et il était réconfortant de voir que certaines choses restaient immuables.

— Bon, nous voilà dans les contrées sauvages du nord de l'Idaho, déclara-t-elle en se laissant tomber dans un fauteuil, m'observant remonter lentement sur le lit.

— En effet.

Je tentai de trouver une position confortable et fermai les yeux pour me protéger de la lumière.

— Tu as besoin de quelque chose ?

— Non, merci.

Un silence.

— Qu'est-ce que tu vas faire, pour l'homme-bête ? demanda-t-elle doucement.

Une envie soudaine et stupide d'éclater en larmes m'envahit ; les yeux me démangeaient et mon nez coulait. Non ! Hors de question. J'avais mal partout et il me manquait, voilà tout. Je me comportais comme un gros bébé mais fixais la limite aux larmes. Certes, ma voix tremblait un peu mais ça, je ne pouvais pas y faire grand-chose.

— Je sais pas.

— Que ressens-tu pour lui ?

— Bonne question.

J'avais besoin de lui. Je me sentais pathétique et totalement perdue. Oh, bon sang...

— On devrait peut-être rentrer toutes les deux à Seattle, suggérai-je, le laisser respirer un peu. Il a tellement de trucs à gérer en ce moment.

— Tu vas te défiler, comme d'habitude ?

Je méditai sa question. Autant que me le permettait la pulsation lancinante dans mon crâne.

— Je ne crois pas. C'est juste que... merde. J'aimerais l'aider du mieux que je peux mais je ne sais pas comment

— Tu devrais peut-être lui poser directement la question.

— Ouais, je sais...

Elle poussa un long soupir.

— Rendors-toi. Demain, on réparera ton visage et ta vie. Dans cet ordre.

Je poussai un petit rire sans joie.

C'était bon d'avoir des amis.

Malheureusement, dans la vie, on ne pouvait pas tout réparer avec du maquillage.

Val et moi étions allées prendre le petit déjeuner dans l'un des cafés au bout de la rue. Grâce à ses incroyables talents, mes hématomes étaient masqués et mes cheveux habilement coiffés de façon à camoufler mes points de suture. Je ressemblais nettement moins à Frankenstein que la veille. Après de longues discussions, la décision avait été prise : j'appellerais Joe. Une seule question subsistait : quand ?

— Tout de suite, décréta Val d'une voix forte alors que nous attendions l'ascenseur dans le hall de l'hôtel, après notre petit déjeuner.

— Et s'il dort pour récupérer ? m'écriai-je en appuyant sur le bouton de mon étage. Mieux vaut attendre quelques heures.

— Tu ne fais que repousser l'échéance. Je te connais comme si je t'avais faite, mademoiselle poule mouillée.

— C'est cruel.

— Mais vrai.

Incapable de nier, je haussai les épaules.

L'ascenseur tinta, les portes s'ouvrirent, et je me retrouvai nez à nez avec l'homme de mes rêves. Mon subconscient s'était inquiété pour lui toute la nuit.

— Joe.

Il était assis par terre, la tête basse. Quand je prononçai son prénom, il leva les yeux et ses cheveux emmêlés retombèrent en arrière. La vache, son état semblait avoir empiré depuis que je l'avais quitté à l'hôpital. Il paraissait diminué, comme si tous ces événements l'avaient vidé. L'inquiétude voûtait ses épaules et la tristesse emplissait son regard.

— Salut, lançai-je en m'avançant, Val à côté de moi.

— Salut, répondit-il en se relevant lentement.

— Comment tu te sens ? Comment va ton bras ?

Il agita vaguement son plâtre dans ma direction.

Silence.

Je le dévorai du regard, jouissant de l'instant.

— Je suis contente que tu sois là.

À côté de moi, on se racla la gorge.

— Salut. Moi, c'est Val.

— Val, répéta Joe en lui adressant un pâle sourire. Ravi de faire enfin ta connaissance.

— Moi aussi. Et maintenant, je vous laisse, annonça-t-elle en appelant l'ascenseur qui n'avait pas

bougé.

Les portes s'ouvrirent aussitôt et elle disparut sans un mot. Nous laissant seuls, Joe et moi.

Ce qu'il y a de drôle dans les hôtels, c'est que ce sont des sortes d'entre-deux. Les gens vont et viennent mais personne n'y vit. Les couloirs, en particulier, semblent à la fois hantés par le souvenir des précédents clients et dans l'attente de nouveaux arrivants. Si calmes et silencieux, surveillés par l'œil invisible des caméras de sécurité, ils m'avaient toujours un peu foutu les jetons.

Mais la façon dont Joe m'observait du coin de l'œil, comme si j'étais susceptible de l'attaquer, comme si, peut-être, il n'avait pas envie de me regarder mais ne pouvait s'en empêcher, était pire, et de loin.

— Allons discuter dans ta chambre.

Je hochai la tête, l'appréhension alourdissant chacun de mes mouvements. Les adieux avaient un goût, une odeur, dont Joe était couvert. Mes gestes étaient mécaniques, armure émotionnelle qui s'efforçait de me protéger.

Ouvrir porte, entrer, attendre qu'il entre à son tour, refermer porte et être courageuse. Surtout ne pas pleurer, car pleurer ne servirait pas à grand-chose.

Je le regardai, il me regarda, et aucun de nous ne prononça un mot.

Puis il se mit en mouvement.

Il passa une main dans ma nuque et plaqua sa bouche sur la mienne. Nos langues glissaient l'une contre l'autre, nos dents s'entrechoquaient. Son bras plâtré se pressait au bas de mes reins. Le paradis. Le Nirvana. Et plus encore. Je me cramponnai à lui, des larmes de soulagement sur mon visage. Tout allait bien entre nous. Le sexe pouvait tout arranger, et j'avais tellement besoin de lui que ça en devenait douloureux. J'avais envie d'embrasser et de caresser chaque centimètre carré de son corps robuste. Lui montrer combien je tenais à lui, de toutes les manières possibles et imaginables. Ne pas le laisser quitter cette pièce avant que nous n'ayons commencé à le guérir, à le remettre sur pieds.

Sa main valide se glissa sous ma jupe et me caressa les fesses. Quelle idée d'avoir enfilé des collants... Bleus avec de gros pois violets, en plus ! Ce matin, j'avais eu envie de quelque chose de joyeux et coloré.

— Enlève-les, grogna-t-il.

— D'accord.

Je me débarrassai de mes bottines et fis glisser le long de mes jambes les collants et la petite culotte Madame Bonheur. Le sourire de Joe était carnassier. Mon cœur battait la chamade.

— Sur le bord du lit, jambes écartées, exigea-t-il.

Je reculai de quelques pas puis m'assis sur le matelas. Joe tomba à genoux. Quand je compris ce qu'il avait l'intention de faire, tout en moi se tendit et s'agita. Il remonta brutalement ma jupe en jean. Ecchymoses ? Muscles endoloris ? Oubliés. Je ne ressentais plus que de l'excitation à l'état pur.

— Pieds au bord du matelas.

— Oui, maître, répondis-je avec un grand sourire.

Il gémit et mordilla l'intérieur de ma cuisse.

— J'ai très envie de te lécher.

À ces mots, tout en moi se contracta. J'étais totalement prête et humide.

— Tu devrais toujours suivre ton instinct. Il tombe toujours dans le mille.

Sans plus de cérémonie, il passa la langue à l'ouverture de mon sexe et j'arquai aussitôt le dos. Ses bras puissants encerclèrent mes cuisses, son plâtre et sa main posés sur mon ventre. Et cette barbe... waouh, il savait vraiment s'en servir. Des poils doux me chatouillèrent et me titillèrent tandis que sa bouche se mettait au travail. Il était doué, comme pour tout ce qu'il entreprenait. Une concentration totale, un dévouement absolu. Il suçota les lèvres de mon sexe avant de glisser sa langue entre elles pour atteindre la chair tendre en dessous. Il traitait mon sexe comme s'il était un buffet dont il aurait envie de

goûter tous les mets. Il m'ouvrit de ses doigts, lapa mon clitoris et je me tortillai sous ses assauts.

C'était trop bon et pourtant il avait à peine commencé.

Il fit glisser sa langue d'avant en arrière, m'enflammant. Chacune de mes terminaisons nerveuses accordait à Joe son attention la plus totale. Mes doigts de pied se recroquevillèrent quand il titilla plus fort mon clitoris. Je m'agrippai au drap comme si la gravité pouvait à tout moment m'abandonner. Mon esprit, lui, avait déjà été expédié dans l'espace. Joe m'embrassait, me léchait partout. Il fit glisser son pouce humide à l'entrée de mon sexe, s'insérant légèrement en moi.

C'était bon, incroyablement bon. Son bras plâtré, posé sur mon ventre, me maintenait en place. Joe pressa son visage contre moi avant de faire tourner sa langue autour et sur mon clitoris. J'étais totalement pantelante. S'il ne passait pas tout de suite aux choses sérieuses, j'allais être obligée de le tuer.

— Joe.

— Mmm ?

— Je t'en prie, l'implorai-je en arquant mon sexe contre son visage.

Sentir ses lèvres suçoter ce petit paquet de nerfs fit monter en moi un plaisir absolu. Sa bouche chaude recouvrit mon clitoris et j'explosai. Je jouis encore et encore tandis que sa langue, impitoyable, continuait ses assauts. Chacun de mes poils se hérissèrent et je poussai un cri. Je ne pouvais plus m'arrêter de trembler, chaque muscle de mon sexe contracté. Il possédait mon corps.

Je l'aimais et le détestais à la fois même si, honnêtement, je ne le connaissais pas depuis assez longtemps pour l'un ou l'autre. Une seule certitude : j'étais à lui. C'était un fait indéniable. Qu'il veuille ou non de moi, j'étais sa chose.

Je ne pouvais qu'essayer de continuer à respirer. La tâche n'était pas facile. Mon corps sans vie gisait sur le lit, mes jambes pendantes. Sous moi, le drap trempé de sueur me collait à la peau. Joe pressait toujours son visage contre ma cuisse dans laquelle il enfonça les doigts comme s'il craignait de me lâcher. De temps à autre, il déposait un doux baiser sur ma peau humide.

— Je suis désolé, bredouilla-t-il enfin.

— Pour quoi ?

— Je veux que tu partes, Alex, finit-il par déclarer. Que tu rentres à Seattle.

— Qu...

— Ce n'est... Je ne peux pas continuer comme ça.

— Qu'est-ce que tu ne peux pas continuer comme ça ?

Je me redressai sur un coude et le contemplai avec horreur. Ses lèvres étaient humides et ses yeux tristes. Seigneur, il ne plaisantait pas. C'était un cauchemar.

— Tu me fais un cunni puis tu me largues ? Sérieux ?

Pas de réponse.

— Joe, regarde-moi.

Il soupira.

— C'est parce que Star est de retour en ville, c'est ça ? C'est d'elle que tu m'as parlé dans cet e-mail, non ? demandai-je, connaissant déjà la réponse. Celle avec qui tu voulais t'installer.

— Ça n'a rien à voir avec Star, ou avec toi, répondit-il en détournant son visage empreint de culpabilité. C'est moi, le problème.

— C'est l'accident de voiture, le problème, lançai-je en haussant le ton. Nell qui perd son bébé. Le retour de ton ex. Tout. Tu es totalement déboussolé, je comprends.

Il tressaillit.

— Pour la première fois, tu n'es pas le Monsieur Bricolo de tout le monde et ça te perturbe. Ça te blesse, continuai-je en essayant, en vain, de le ménager. Je comprends, je te jure. Mais mettre fin à notre histoire, à nous, n'est pas la solution.

— Je suis désolé.

— Joe, je t'en prie...

Il se releva lentement. Je n'eus même pas la présence d'esprit de refermer les jambes. Après ce que nous venions de faire, la pudeur n'avait plus vraiment d'importance. Trop d'émotions se bousculaient en moi. Je ne savais plus à qui tendre le micro : à la colère et à la frustration, ou à l'amour et à la compréhension. Toutes avaient tant de choses à dire...

— Je suis désolé, répéta-t-il comme si ça pouvait arranger quoi que ce soit.

Puis, il ouvrit la porte, passa le seuil, et la referma derrière lui. Sans même un regard pour moi. Disparu.

J'avais plaqué des tas de mecs. Et des tas de mecs m'avaient plaquée. Mais c'était la première fois que ça m'affectait. Et si c'était ça, avoir le cœur brisé, eh bien ça craignait.

Ça craignait à mort.

19

Embarrassée était un faible mot pour décrire mon état en pénétrant dans le Dive Bar le lendemain, après avoir été larguée par l'un de ses piliers. Val avait même dû me pousser quand, une fois devant l'entrée, j'avais essayé de gagner du temps. Le courage et moi, ça faisait deux. J'aurais peut-être la chance de découvrir qu'il n'en avait encore parlé à personne. Quoi qu'il en soit, il fallait que je sache ce qu'il en était.

C'était le milieu de la matinée et le restaurant était calme. Un couple était assis devant un café et une part de gâteau. Malgré mon arrivée discrète, Lydia me repéra aussitôt.

— Salut, me lança-t-elle avec un petit sourire, le regard empli de compassion. Comment vas-tu, Alex ? Personne n'avait jamais semblé si triste pour moi. Lydia était vraiment adorable.

Mais, donc, tout le monde était au courant.

— Salut, Lydia. Ça va, merci, répondis-je avec un sourire nerveux. Je te présente mon amie Valerie. Val leva une main pour la saluer.

— Comment va Nell ? demandai-je.

À ces mots, le sourire de Lydia s'élargit.

— Elle est chez Pat. Elle sera en congé pour au moins deux semaines. J'ai l'impression qu'ils se sont remis ensemble. C'est horrible qu'elle ait perdu le bébé, mais c'est chouette que quelque chose de positif sorte de tout ça.

— Ouais.

— C'est bizarre de penser ça ? C'est dur de savoir quoi dire dans ces cas-là. (Elle tritura son petit tablier noir et se tourna pour regarder Vaughan qui s'installait derrière le bar.) Joe et toi, vous avez aussi été bien amochés.

— Mais non, ne t'inquiète pas, je vois exactement ce que tu veux dire. De mon côté, je me remets bien. Et puis Val a de l'anticernes et sait s'en servir, donc...

— Tant mieux, soupira-t-elle. Eric s'est tiré. Personne ne sait où il est.

— Merde.

Pas étonnant que Joe soit si stressé et culpabilise autant. J'examinais la salle comme si je la voyais pour la dernière fois. Les briques sombres, le mélange de styles ancien et industriel qui se mariaient à la perfection. Il avait fait de cet endroit une splendeur et ne voulait pourtant en tirer aucun mérite. Je pris une profonde inspiration.

— Joe est là ?

Elle sembla hésiter et son regard se fit fuyant.

— Euh...

— Pourrais-je avoir un café ? intervint Val pour la distraire, digne d'une nouvelle nomination pour le titre de meilleure amie de l'année. Et Alex m'a dit que vous faisiez les meilleurs brownies de la ville. Il faut absolument que j'en goûte un.

Lydia éclata de rire et se laissa entraîner vers le comptoir.

J'en profitai pour traverser la cuisine et me diriger vers le fond du bâtiment, retraçant le chemin que Joe et moi avions pris la fameuse soirée des bougies rouges, de la pizza en forme de cœur et de la musique sirupeuse. Boyd et le commis, occupés à préparer le déjeuner, ne me prêtèrent pas attention. J'empruntai la porte de service et l'escalier. À l'étage, le bruit du marteau résonnait dans le couloir. Quand il cessa, il fut remplacé par d'abondants jurons.

Je découvris Joe dans la dernière pièce, en train de se battre avec une pièce de pin. Malheureusement, si sa main valide avait l'outil sous contrôle, sa main cassée ne parvenait pas à stabiliser le bois.

Je me glissai à côté de lui et immobilisai la poutre. Aucun de nous ne prononça un mot mais la tension qui émanait de lui me gagna. Un instant plus tard, le martèlement reprit et le bois vibra sous mes doigts.

— Qu'est-ce que tu fais là ? grommela-t-il d'une voix basse et dure.

— Je donne un coup de main.

Du coin de l'œil, je vis sa poitrine se soulever sous un vieux T-shirt des Violent Femmes.

— Je t'avais dit de rentrer chez toi.

— Je m'en souviens.

— Et ?

— Si tu ne veux pas être avec moi, c'est ton choix. Je ne peux pas t'en empêcher. Mais ça ne change rien au fait qu'on est toujours amis, répondis-je en osant un regard dans sa direction. (Il semblait furieux.) Et une amie, ça ne se défile pas, Joe.

Il rangea le marteau dans sa ceinture porte-outils et me dévisagea, les mains sur les hanches.

— Je n'ai pas besoin d'aide.

— Arrête un peu. Bon, on attaque quoi, maintenant ?

— Je suis sérieux.

— Moi aussi, rétorquai-je en croisant les bras. Alors ?

Avec un grognement, il passa sa main valide dans les cheveux qui lui tombaient sur le visage. Ce qu'il pouvait être agité. Et grincheux.

— Tu veux que je t'attache les cheveux ? proposai-je. En queue-de-cheval, peut-être ?

Les dents serrées, il prit appui contre un mur.

— Pourquoi tu fais ça ? On n'a pas d'avenir, toi et moi. On n'en a jamais eu.

— O.K.

— Je ne veux pas de toi ici.

— C'est noté.

Il se tourna et donna un coup de pied dans le mur, y laissant un énorme trou. On aurait dit un enfant qui piquait une grosse colère.

— Putain ! Tu veux pas juste partir ?

— Non. (Certes, son rejet obstiné faisait mal à en crever, mais il n'était pas question de moi ou de mon chagrin.) Engueule-moi tant que tu veux, ça n'y changera rien, Joe. Je ne vais pas te laisser tomber. Tes amis souffrent, je comprends. Mais personne n'est là pour toi et je trouve ça inacceptable.

Il baissa la tête, le souffle haletant.

— Je reste, un point c'est tout, déclarai-je en m'époussetant les mains. Et maintenant, je vais chercher du placo pour reboucher ce trou.

Pas de réponse. Mais il avait arrêté de discuter, et ça me suffisait.

Son pick-up bousillé, Joe avait emprunté à Patrick une version miniature de son véhicule. Il restait à

Pat sa moto ou la voiture de Nell en cas de besoin. Seul problème : son pick-up n'était pas automatique.

— Tu n'es pas censé te servir de ta main, rappelai-je à Joe, quand nous eûmes terminé de travailler, en tendant la mienne pour qu'il y dépose les clés. Je conduis.

Il se renfrogna.

— Je vais m'en sortir tout seul.

— Si tu ne ménages pas ta main, tu vas devoir garder le plâtre plus longtemps. Tu as entendu le médecin. Étant donné que tu n'as suivi quasiment aucune de ses recommandations, tu pourrais au moins économiser tes mouvements.

Le temps passé avec lui aujourd'hui m'avait fait comprendre combien une main cassée était handicapante. Surtout quand on était aussi bricoleur que lui. Mais quand il était malade et/ou blessé, Joe Collins se comportait comme un gros bébé. Il avait beaucoup de mal à accepter les restrictions.

Il grogna et maugréa de plus belle.

— Putain, Alex ! Tu vas aussi me nourrir à la petite cuillère et me laver les couilles ?

— Si tu le demandes gentiment, répondis-je en souriant.

Mais non. Au moins, je me fis rire toute seule.

— Bon sang...

Pour la énième fois de la journée, il leva les yeux au ciel comme pour demander de l'aide. Sans succès.

Le soleil était en train de se coucher à l'horizon et la première étoile scintillait au-dessus des montagnes. Malgré la mauvaise humeur de l'homme à mes côtés, c'était agréable, paisible. Je n'étais pas sûre d'avoir vraiment connu beaucoup de sérénité dans ma vie. Des tas de névroses et de drames, mais peu de sérénité. Cœur d'Alene ne manquait pas d'atouts. Sa vie nocturne n'était certes pas comparable à celle de Seattle mais le rythme de vie et la gentillesse des gens compensaient. C'était un endroit magnifique. J'avais toujours aimé ce moment de la journée. J'appréciais également d'avoir réussi à soulager un peu Joe. Ça valait presque le coup de souffrir. Que ça lui plaise ou non, se refermer sur lui-même à ressasser l'accident ne servait à rien.

Un vent glacial s'engouffra dans mes cheveux, faisant voler des mèches de ma queue-de-cheval. Je ne devais vraiment ressembler à rien. Couverte de poussière, crasseuse, et j'en passe.

— Écoute, tu avais raison, déclara-t-il du ton de celui qui fait un énorme sacrifice. (Que de sagesse comparée à ma folie...) J'ai abattu plus de boulot avec ton aide. Et je suis désolé de m'être comporté comme un abruti fini. Mais j'ai simplement envie de finir de rénover cet appart le plus vite possible. Et je pense aussi qu'il est temps qu'on arrête de se voiler la face.

Même s'il avait raison et que j'y avais moi-même pensé des milliers de fois, ses paroles me frappèrent de plein fouet.

— Je comprends, répondis-je de ma plus belle voix de Madame Bonheur. Mais je suis là, et le moins que je puisse faire est de donner un coup de main, en tant qu'amie.

— Il faut que tu t'occupes un peu de Val, déclara-t-il d'un ton plus doux. Tu n'as pas à t'inquiéter pour moi, O.K. ? Je vais simplement rentrer me débarbouiller.

Je hochai la tête.

— Avant de retourner aussitôt bosser derrière le bar. Je me trompe ?

Oh non, je ne me trompais pas... Des petites rides de colère se formèrent au coin de ses yeux. Mon ami barbu était manifestement mécontent.

— Comme si tu allais laisser Vaughan se débrouiller tout seul ! C'est ça, l'amitié. Tu comprends pourquoi je reste, maintenant ?

Les bruits de mécontentement avaient remplacé le grognement comme moyen de communication viril.

— Par chance, j'ai apporté des vêtements de rechange. Je n'ai encore jamais travaillé dans la restauration... Je sens qu'on va bien se marrer. Et puis Val est plus que capable de s'occuper toute seule.

Même si je m'étais plus ou moins attendue à la voir débarquer pour nous aider. D'un autre côté, je n'allais certainement pas me plaindre du temps passé seule avec Joe. Je claquai des doigts d'un air impatient et tendis de nouveau la main.

— Allons-y. Assez perdu de temps.

— C'est totalement ridicule, Alex ! s'exclama-t-il en me lançant les clés. Vraiment ridicule.

Visiblement, il avait menti en me proposant de l'aider à nettoyer ses parties intimes. Dommage... Une toilette à la langue aurait pu sérieusement améliorer son humeur.

Nous nous garâmes devant un duplex dont toutes les lumières étaient allumées.

— Je croyais qu'Eric avait mis les voiles, m'étonnai-je en attrapant mon sac contenant mes vêtements de rechange : un jean et un T-shirt noirs.

— Euh, ouais, à ce propos...

— Joe ?

Star se tenait sur le seuil de la porte à présent ouverte, ses cheveux humides tombant en cascade dans son dos, vêtue d'un minuscule peignoir en soie. Comme si j'avais besoin de voir ses parfaites cuisses graciles...

Joe déglutit avec difficulté.

— Ah, Star, je te présente Alex. Alex, voici Star. Vous n'avez pas été présentées à l'hôpital.

Elle logeait chez lui. Elle vivait dans son appart. Merde. Pas étonnant que ce connard veuille que je parte. Je dus faire appel à toute ma volonté pour ne pas le trucider sur-le-champ.

— Salut, lançai-je en arborant mon plus beau sourire avant de m'avancer pour lui serrer la main. Ravie de te rencontrer.

— Salut, répondit-elle en me gratifiant d'une poignée de main molle et d'un coup d'œil mécontent.

— Elle occupe la chambre d'Eric pendant son absence, m'informa Joe.

— Comme c'est sympa ! Ça vous donne l'occasion de rattraper le temps perdu. (Mes joues étaient douloureuses à force de sourire.) C'est super. Tout simplement... super.

— Comment s'est passée ta journée, mon chéri ?

Le sourire charmeur qu'elle lança à Joe tout en touchant son plâtre manqua me faire dégoûter. Sans parler du mignon petit surnom...

— Euh, bien. Merci, répondit Joe avant de se racler la gorge. Je ferais bien de sauter dans la douche, ils vont avoir besoin de moi au bar.

— Tu es vraiment obligé de ressortir ? demanda Star d'un air boudeur en le suivant dans le salon. Mais, chéri, je nous ai préparé à dîner.

— Je t'avais prévenue que j'allais être occupé. Alex, fais comme chez toi, je n'en ai pas pour longtemps.

Il se dépêcha de prendre des vêtements propres avant de s'enfermer dans la salle de bains. Espèce de lâche.

Je me laissai tomber lourdement sur le canapé en fulminant en silence. Ah, les hommes... Existait-il pire espèce ? De son côté, Star s'affairait en me lançant des petits regards en coin.

— Alors comme ça, Alex, tu es une amie de Joe ?

— Tout à fait.

— C'est super.

— N'est-ce pas ? répondis-je en m'étirant pour effacer les tensions de ma nuque endolorie.

— J'avais oublié que tu étais aussi dans la voiture, dit-elle en appuyant sa hanche contre la table. Ma pauvre, pas étonnant que tu sois dans cet état.

Je réprimai un rire.

— J'ai passé la journée à aider Joe. Les travaux, ça a tendance à salir.

— Tu es charpentier ?

— Non, graphiste. Je les aide pour l'aménagement des appartements du Bird Building.

Elle hocha lentement la tête.

— C'est vrai, il m'en a un peu parlé. Donc tu es son associée et maintenant tu l'aides pour les travaux, c'est bien ça ?

— Il est blessé. Il ne devrait pas bosser du tout. Il faut bien que quelqu'un lui donne un coup de main.

— Et ce quelqu'un, c'est toi ? J'imagine que son père...

— L'arthrite de Star ne lui permet pas de faire grand-chose, ces derniers temps.

Elle inclina la tête.

— À quel point vous êtes intimes, Joe et toi ?

— Ça ne te regarde pas.

Elle me dévisagea, les sourcils froncés.

— À ton tour, Alex, lança Joe, la barbe mouillée, en enfilant son T-shirt à la hâte. (Puis, percevant la tension dans la pièce, il marqua une pause.) Tout va bien ?

— Absolument, répondis-je en me relevant. Je me dépêche.

Une douche froide plus tard, j'étais prête. En nettoyant délicatement mon visage avec un gant mouillé, j'avais réussi à préserver une partie du maquillage que Val avait habilement appliqué. C'était suffisant pour éviter de trop ressembler à la fiancée de Frankenstein.

Quand nous repartîmes, Star s'était enfermée dans la chambre d'Eric.

Le trajet du retour du Bird Building avait été plutôt silencieux. En même temps, sauf pour me donner des ordres, Joe avait peu parlé de la journée. Je l'avais souvent surpris perdu dans ses pensées, fronçant les sourcils. Tressaillant, grimaçant, il avait affiché toutes sortes d'expressions douloureuses. Je lui aurais bien suggéré d'en discuter avec quelqu'un mais il avait déjà du mal à supporter que je lui donne un coup de main. De toute façon, je n'avais jamais trop cru dans les bienfaits de la thérapie. Et puis, il y avait Star. Son grand amour retrouvé, apparemment. Non, me voiler la face et me laisser mourir un peu de l'intérieur me semblait décidément préférable.

J'avais dit que je ne le laisserais pas tomber, et j'allais m'y tenir.

Pat avait déjà dû venir récupérer les affaires de Nell car la chambre de Joe était dépourvue de toute présence féminine. Aucune trace non plus d'une quelconque incursion de Star, Dieu merci. Il y avait un lit king size avec un dessus-de-lit vert foncé. Des jeans, des bottines et des T-shirts remplissaient une petite armoire. Et sur le mur étaient accrochées quelques photos de la région dont il devait certainement être l'auteur. Elles étaient magnifiques.

Je me garai sur le premier emplacement libre devant le bar. Le silence était assourdissant. J'avais vraiment les nerfs à vif.

— Il n'y a rien entre Star et moi, déclara soudain Joe en me faisant légèrement sursauter.

— Ah non ?

— Non, répondit-il en poussant un long soupir. Je... je voulais simplement que tu le saches.

— O.K., fis-je en hochant la tête.

— Elle n'avait pas assez d'argent pour prendre une chambre d'hôtel, donc...

— Je comprends.

Il se gratta la tête.

— Alex, j'étais sérieux quand j'ai dit que je ne pouvais pas gérer ça, toi et moi, en ce moment.

— Je sais bien. (Et Dieu que c'était douloureux.) Je ne suis pas là pour te mettre la pression. Je veux simplement t'aider.

Nouveau gros soupir.

— Je déteste penser que tu étais dans la voiture au moment de l'accident. Je ne veux pas te faire encore plus de mal.

— Je sais. Mais je tiens à toi, Joe, et pour le moment je reste, répondis-je en ouvrant la portière.

Allons-y.

En pénétrant dans le restaurant, nous fûmes accueillis par la plus étrange des visions : Valerie qui servait des verres derrière le comptoir. On avait même pensé à lui coller un T-shirt du Dive Bar sur le dos. Comme tout ce qu'elle portait, il lui allait à ravir.

— Ce ne serait pas ton amie ? demanda Joe en se grattant le menton.

— Si.

Je penchai la tête mais la scène ne prit pas pour autant plus de sens. Ça expliquait néanmoins où Val avait disparu.

— Si mes souvenirs sont bons, elle a bossé quelque temps comme barmaid pendant ses études.

— Combien de temps, exactement ?

Mieux valait ne pas répondre.

— Allons lui dire bonjour.

Nous nous frayâmes un chemin à travers les tables pour aller à sa rencontre.

— Oh mon Dieu ! lançai-je avec toute l'emphase requise. Ils laissent vraiment bosser n'importe qui, ici. C'est génial. Je veux postuler !

— Ouais ! Vas-y, copine ! lança Val en souriant.

— Allons bon..., marmonna l'ours mal léché derrière moi.

— Il a été charmant comme ça toute la journée ? demanda-t-elle.

Je haussai les épaules.

— À peu de choses près. Je croyais que tu devais monter nous filer un coup de main, d'ailleurs.

Elle remplit des verres de glaçons avant de les décorer d'une tranche de citron vert, puis elle y versa une larme de vodka et, pour finir, de l'eau gazeuse.

— J'ai croisé Lydia et appris que son fiancé, Vaughan, avait des concerts qu'il ne pouvait pas annuler, à Seattle et à Portland, la semaine prochaine. Il attendait que Joe prenne la relève derrière le bar pour filer.

— Alors tu t'es portée volontaire.

— Exactement. Mais il faut que je rentre demain, ajouta-t-elle en levant un sourcil à l'attention de Joe, bien qu'elle s'adressât à moi. J'imagine que tu vas également insister pour l'aider au bar ?

— Tout à fait.

Elle poussa un gros soupir.

— Tu vas t'épuiser à t'occuper de ce connard qui vient de te larguer, sérieusement ?

— O.K. Ce n'est pas le moment d'avoir cette conversation, Val, ripostai-je en prenant place derrière le comptoir sans me préoccuper de l'expression que pouvait bien avoir Joe sur le visage. Joe et moi sommes amis. Et les amis s'entraident.

— Mouais. (Les sourcils arqués, Valerie demeurait sceptique.) Vaughan sera absent toute la semaine, ledit Eric est porté disparu, et ton ami doit non seulement être ici chaque soir, mais il semble également bien décidé à jouer les charpentiers pendant la journée. Et je ne parle même pas du retour de son ex...

Silence radio du côté de Joe.

— Je m'en sortirai.

Et moins j'en dirai sur Star, mieux je me porterai.

— Tu ne dois pas non plus oublier ton job.

— Je peux refuser de nouveaux projets pendant un moment.

— Trois boulots. Trois ! lança-t-elle en levant trois doigts pour illustrer ses propos. (Ou pour m'aider à compter. Quelle prévenance !) Sans oublier la chambre d'hôtel à payer.

— Il a la main cassée, répondis-je en pointant Joe du doigt, avant d'englober la salle d'un geste plus large. Et il manque la moitié du personnel.

Joe ouvrit la bouche mais Val le devança :

— Et en quoi ces problèmes te concernent-ils ?

Les mains sur les hanches, elle me défiait du regard.

— Parce que si je ne l'aide pas, il va mettre deux fois plus de temps, avec son plâtre. Enfin, s'il ne se bousille pas la main pour de bon. C'est mon problème parce que je l'ai décidé et j'aimerais que tu respectes cette décision.

— Il te ferait faire n'importe quoi, décréta-t-elle en le pointant à son tour de son ongle rouge sang. Je me trompe ?

La tête baissée, Joe marmonna des jurons.

— Val, arrête, lançai-je, les mains tremblantes de colère et d'autres émotions que je me fichais bien de définir. Tu me fous la honte.

— Non, ceci est une intervention. Tu n'as aucune expérience de ce genre de relations. Je m'inquiète pour toi. (Puis, elle fit un pas en avant et ajouta en baissant la voix :) Est-ce qu'il t'apprécie, au moins ?

— Oui, beaucoup, répondit Joe, un muscle tressautant dans sa mâchoire. (Oh mon Dieu, la tension qui irradiait de lui n'augurait rien de bon.) Mais vous pouvez partir, toutes les deux. Je suis là, maintenant. Je gère.

— Arrête un peu ! Tu gères que dalle. Tu es encore plus mal en point qu'elle, lança Val en attrapant une bouteille qu'elle décapsula et posa sur le comptoir devant lui. Assieds-toi, tais-toi, et bois ta bière.

Bouche bée, Joe se figea.

Son plateau à la main, Rosie attendait ses commandes. L'expression de surprise qui déformait son visage aurait pu être hilarante si le drame qui se jouait ne m'avait pas concernée. De l'autre côté de la salle, des clients attendaient. Faisons comme s'ils n'avaient rien entendu. Mais, étant donné la façon dont Lydia et Boyd jetaient de temps en temps des regards en direction de la cuisine, il y avait peu de chances.

Un instant plus tard, le volume de la musique augmenta considérablement. Merci mon Dieu.

— Deux vodkas citron et eau gazeuse, annonça Val en me contournant pour déposer les boissons sur le plateau.

— Merci, m'dame, répondit Rosie en souriant. On dirait que la soirée va être calme, de toute façon. Vaughan a rempli les frigos et tout préparé avant de partir. Tu peux rester assis et te détendre, Joe.

Un grognement. Il examina la bière comme s'il s'était agi de poison.

À côté de moi, Val prit une profonde inspiration.

— Je crois que tu commets une grave erreur.

— D'accord, répondis-je.

— Quant à toi, lança-t-elle à Joe avec un regard assassin, laisse-la t'aider. Si tu te bousilles la main et qu'elle doit rester ici ne serait-ce qu'une minute de plus que nécessaire, je reviendrai te botter le cul.

Sans répondre, il s'assit et commença à boire sa bière. Sage décision.

Val partit d'un air furieux en direction des toilettes des femmes.

— Elle n'est pas très partageuse, déclarai-je en m'ouvrant à mon tour une bière. Tu aurais dû voir ce qu'elle a fait à ce gamin qui avait voulu utiliser l'un de ses stylos parfumés quand on était au collège. Un véritable carnage.

— Elle tient à toi, répondit Joe au bout de quelques secondes.

— Je sais.

Je pris une gorgée de bonne bière bien fraîche, le regard perdu dans le vague.

— Et moi aussi.

Je dardai aussitôt mon regard sur lui et quelque chose se tortilla dans ma poitrine.

— Tu es vraiment décidée à rester pour m'aider ?

Ce n'était pas tant une question qu'une affirmation.

— Oui.

— Très bien. Tu prends ma chambre, je dormirai sur le canapé. Au moins, tu n'auras pas à payer une

chambre d'hôtel.

— C'est gentil, mais non. Je préfère avoir ma liberté de mouvements.

— Alors c'est moi qui paierai ta chambre. Et le temps que tu passeras à travailler avec moi.

— Oh. Non. (Je me rapprochai et lui adressai un petit sourire gêné.) Écoute, je ne fais pas ça pour l'argent.

— Je sais bien. Mais tu seras quand même payée, répondit-il d'un ton sans appel.

Nous bûmes en silence un moment en écoutant Solomon Burke chanter *Cry to Me*. Ce type en connaissait un rayon sur la solitude, la douleur, les relations amoureuses et les sentiments. Je devrais peut-être me mettre en mode mélancolie et écouter tout un tas de chansons tristes. Ce serait peut-être une façon efficace d'y voir clair dans le chaos d'émotions que m'inspirait Joe. Car Val avait raison : mes connaissances dans ce domaine étaient inexistantes. Je ne pouvais qu'y aller au feeling, faire ce qui me semblait juste. Et même si Joe méritait probablement un bon coup de pied au derrière suivi d'un abandon, ça n'aiderait personne au final.

L'amour, ou la tendresse, quelle plaie...

Joe s'éclaircit la voix.

— Je n'ai pas l'habitude d'avoir besoin de quelqu'un... enfin d'aide, je veux dire...

Je gardai le silence.

— Je suis désolé de m'être comporté comme un connard et de ne pas t'avoir prévenue que Star logeait chez moi.

Nous y voici...

— Excuses acceptées.

Nous reprîmes tous deux une gorgée de bière.

— Ta pote me fout vraiment les jetons.

Je m'étranglai de rire et de la bière me sortit par les narines. Très distingué.

Les coins de sa bouche se relevèrent et il me tendit une serviette prise sur le comptoir. J'étais quasi sûre que c'était la première fois que je le voyais sourire, vraiment sourire, depuis l'accident. Ça valait presque le coup d'avoir expulsé publiquement de l'alcool par les narines. Presque.

— Salut, lança une voix enjouée et pétillante derrière nous.

C'était Star, dans une robe orange très élégante, ses cheveux relevés en un chignon dans lequel elle avait artistiquement planté deux baguettes.

— J'ai bien réfléchi après ton départ et... je suis là pour toi, mon chéri. Pour le bar, les travaux, ou quoi que ce soit d'autre. Moi aussi, je veux t'aider !

Le maniement des outils, ainsi que la crasse qui en résultait, ne s'accordait pas vraiment au style de Star. De surcroît, elle avait de l'expérience comme barmaid et serveuse. Même si je savais qu'elle aurait préféré garder un œil sur Joe et moi, sa présence à l'étage ne se justifiait pas. Surtout maintenant que Valerie était rentrée à Seattle. Les boules ! Que Val soit partie, je veux dire. Ne pas avoir Star dans les pattes était une victoire totale.

À la place, cette dernière décida donc de nous interrompre dès que l'occasion se présentait. D'abord, elle apporta des cafés. Enfin un café. Elle avait malencontreusement oublié de m'en préparer un. Oups ! Puis ce fut au tour du gâteau à la crème chantilly, qu'elle fit manger à Joe à la petite cuillère afin, si j'ai bien compris, de lui permettre de manger et de travailler en même temps.

Bref, passons.

Il rougit derrière sa barbe mais laissa Star faire son cinéma à grands renforts de roucoulements et de sourires à la Marilyn Monroe. La tentation de vomir était grande, vous pouvez me croire.

— Fini ! déclara-t-elle enfin.

Merci mon Dieu.

— Merci, grogna Joe en se frottant la nuque.

— Tu as mal ? demanda-t-elle en battant des cils. Tu veux que je te refasse un massage, comme hier soir ?

Je me figeai. Puis me remis à peindre le mur car ce n'était ni mes oignons ni mon problème. Joe et moi étions simplement amis.

— On n'est pas obligés d'être allongés sur ton lit, tu n'as qu'à t'asseoir. Bon, évidemment, il faudra que tu retires ton T-shirt. Mais je suis sûre que ça ne dérangera pas Alex.

— Tu penses ! Ne vous gênez surtout pas pour moi, lançai-je avec un sourire acéré.

— Star est masseuse, m'informa Joe.

Tu m'étonnes.

— Génial.

— Euh, ouais.

— Pourquoi tu ne remonterais pas un peu ton T-shirt pour moi ? lança-t-elle en commençant à s'étirer les doigts et se réchauffer les mains. Tu sais que ça va te faire du bien.

— Non, ça va, merci, répondit Joe en recommençant à souder l'îlot central de la cuisine. On a beaucoup de boulot.

— Ce soir à la maison, alors. J'ai hâte.

Et, avec un petit clin d'œil, elle disparut. Pour le moment.

Le gros problème, quand on peint avec agressivité pour libérer ses émotions refoulées, c'est que la majeure partie de la peinture finit par éclabousser le peintre. J'essayai une coulure particulièrement grosse sur mon nez et tentai de me calmer.

— Il ne se passe rien entre elle et moi, déclara Joe.

— Ça ne me regarde pas.

— Alex...

— Je suis simplement là pour te filer un coup de main jusqu'à ce qu'on te retire ton plâtre.

Car j'étais une imbécile. Et aussi parce que je l'avais promis et que j'avais toujours été têtue. Aucun hipster-bricoleur ne me ferait quitter la ville de sitôt. Je partirais quand je serais prête. J'en avais fini de courir me cacher. Du moins en ce qui concernait Joe Collins.

Cela dit, pas étonnant qu'il m'ait suggéré de m'occuper de la peinture plutôt que de me laisser approcher d'un marteau, d'un tournevis, ou de n'importe quel outil qui aurait facilement pu être utilisé comme une arme. Pourtant, d'habitude, j'étais une créature calme et douce. Enfin, en général. En tout cas, je n'avais jamais eu de tendances meurtrières. Jusqu'à l'arrivée de Star.

Le barbu soupira et m'adressa des regards chagrinés.

— Tout va bien, Joe. Je te jure.

— Tu te fous de moi ? explosa-t-il alors.

— Quoi ?

Il se planta devant moi et me dévisagea d'un air courroucé.

— Tu crois franchement que je ne commence pas à te connaître ?

Pour toute réponse, je haussai les épaules.

— C'est pas parce que je ne suis pas au mieux de ma forme ou en capacité de gérer ce qui se passe entre nous que je suis complètement à la masse, Alex, continua-t-il d'une voix dure. D'accord ?

— D'accord.

— Je sais que ce n'est pas facile pour toi.

En effet. C'était même un euphémisme. Mais je ne voulais pas en parler. J'avais déjà mal, au corps et au cœur, alors fondre en larmes ou l'insulter n'arrangerait pas les choses.

— Tu as raison, Joe. Mais je crois également que c'est une conversation qu'on va devoir reporter.

— J'ai besoin que tu me fasses confiance.

— À propos de quoi ? Tu m'as dit que c'était fini entre nous. (Le simple fait de le répéter me serra le cœur.) Et tu n'as pas parlé de nous à Star. À quel sujet, exactement, il faut que je te fasse confiance ?

Silence.

— Tu ne peux pas avoir le beurre et l'argent du beurre, Joe. Tu ne peux pas te distancer émotionnellement de moi puis exiger que je m'ouvre à toi. Que je te fasse confiance.

— Alex...

— Je sais que tu souffres et que je ne peux rien y faire. Et je l'accepte, continuai-je avant de prendre une profonde inspiration. Mais il faut que toi, tu acceptes que je souffre également et que tu ne peux rien y faire non plus. (Il marmonna un juron dans sa barbe.) Alors accommodons-nous le mieux possible de cette situation et finissons-en, O.K. ? J'aimerais vraiment avoir terminé ça aujourd'hui.

J'indiquai le mur externe de la salle de bains de mon pinceau dégoulinant. Les travaux avançaient bien. J'aurais au moins la satisfaction d'avoir accompli quelque chose.

— Tu sais, dit-il, le regard adouci. Tu comptes énormément pour moi. Ce serait même plus facile si ce n'était pas le cas. Mais j'apprécie beaucoup ton aide. Vraiment.

Mais qu'est-ce que c'était bien censé vouloir dire, bordel ? Que ce serait plus simple si je n'étais qu'une merde de pigeon sur sa godasse, quelque chose qu'il pouvait gratter quand bon lui semblait ? J'avais envie de hurler.

Après un dernier bougonnement, il retourna s'occuper de l'îlot central de la cuisine.

— De rien, répondis-je avant d'ajouter, entre mes dents : Mon chéri.

Il s'arrêta net et me jeta un regard par-dessus son épaule.

Mon pinceau fit un gros splash contre le mur.

— Tu aimes ce petit surnom ?

Nous entendîmes alors un sifflement joyeux et allègre puis Andre pénétra dans la pièce.

— C'est calme, en bas, déclara-t-il. Je me suis dit que j'allais venir voir si vous aviez besoin d'un coup de main.

Il marqua une pause et son regard passa tour à tour de Joe à moi. Son sourire disparut aussitôt.

— Vous savez quoi ? Je repasserai plus tard. Je viens de me rappeler que j'avais un truc super urgent à faire. Ailleurs.

Et sur ce, Andre s'enfuit. J'aurais fait pareil.

— Je vous trouve bien ironique, Madame Bonheur, lança le barbu.

— Oh, je crois avoir bien le droit à un peu d'ironie. Tu n'es pas d'accord ?

Tête penchée, il examina les éclaboussures de peinture sur mon jean et mon T-shirt extra-large. Mais son visage resta impassible.

— Peut-être même à beaucoup d'ironie, ajoutai-je.

— Tu crois vraiment ? demanda-t-il d'une voix à peine plus forte qu'un murmure, un éclat prédateur dans les yeux.

— Oui, vraiment. Mon chéri.

— Putain, tu me rends dingue, grogna-t-il.

— Idem.

Il fit un pas ou deux vers moi, me dominant de toute sa hauteur. Pour des raisons féministes, je ne l'avouerais jamais, mais j'aimais bien quand il faisait ça. J'avais l'impression d'être une pauvre petite chose fragile. Mais je me trouvais également dans la position idéale pour lui choper les noix et les lui tordre. Ça ne lui avait probablement pas traversé l'esprit, le pauvre.

« Le pauvre » ? Mon cul, oui.

— C'est formidable que Star loge chez toi. Vous pouvez rattraper le temps perdu, comme ça, lançai-je. Sans oublier les massages. Intégral, le massage ?

— C'est important ?

Ses couilles étaient sur le point de passer à la moulinette.

— Un peu.

— Tu es très mimi quand tu es jalouse, dit-il avec un sourire moqueur.

— C'est nouveau, ça.

Ma main attrapa ses bijoux de famille et les serra.

— Putain ! Euh... Alex ? (Son visage avait légèrement pâli.) Calmons-nous, d'accord ?

— Mais je suis calme. Parfaitement calme.

— Si seulement j'avais retiré mon T-shirt... rien de tout ça ne serait arrivé.

— Tu crois vraiment ? (Je fis doucement rouler ses testicules entre mes doigts, les massant à travers son jean.) Dis-moi la vérité, mon chéri. Je peux te faire confiance ?

— Oui. Je te le jure.

— Tu sais, j'ai vraiment envie de te croire mais... (Je serrai plus fort.) Tu ne m'as pas vraiment donné de raisons de te faire confiance, jusqu'ici.

— Je t'ai promis de ne plus jamais te mentir et j'ai tenu ma promesse.

— Vraiment ?

— Oui.

— Tu oublies le mensonge par omission, mon chéri.

— Il ne se passe rien entre Star et moi. À ma place, tu m'aurais parlé du massage ? Allez,

franchement ?

Mes doigts se plantèrent dans son intimité et il poussa un juron.

— C'était uniquement thérapeutique, crois-moi. À la seconde où elle a essayé d'érotiser le truc, je lui ai demandé d'arrêter, se justifia-t-il à la hâte. C'est la vérité, toute la vérité.

Un peu calmée, je caressai de nouveau son sexe de la paume de ma main. Une récompense, si vous voulez. Je le sentis aussitôt durcir. Quel petit pervers ! Je crois qu'il avait apprécié que je traite sa virilité de cette manière. Mais en même temps, j'avais adoré, alors j'étais mal placée pour parler...

— Tu me crois ?

— Peut-être.

— C'est la vérité.

Je haussai les épaules, comme si ce qui pouvait bien se passer entre ses jambes me laissait indifférente. Mais ma petite culotte de plus en plus humide prouvait le contraire.

— Putain, j'ai cru que ma bite était morte, marmonna-t-il les yeux mi-clos.

— Hmm ?

— Depuis l'accident, je n'ai ressenti que de la douleur et de la culpabilité. Ce que, soyons honnêtes, je méritais.

— Joe... (De ma main libre, je caressai son visage, la magnifique courbe de sa pommette, la peau douce de sa tempe.) Ce n'était pas ta faute. Arrête de t'en vouloir.

Aucune réaction.

— Moi non plus, je n'ai pas vu arriver la bagnole. J'aurais dû, mais je ne faisais pas attention.

Il ouvrit grands les yeux et me grogna littéralement dessus.

— Ce n'est pas toi qui conduisais.

— Mais je savais que tu étais fatigué, insistai-je. J'aurais dû être plus vigilante, t'aider. C'est aussi ma faute.

— Non.

— Si je m'étais assise à l'avant, Nell aurait peut-être toujours son bébé.

— Alex, non. Ce n'est pas ta faute.

— Parfois, les choses arrivent, c'est tout. (Je posai ma main sur son cœur, oubliant un instant où se trouvait la deuxième.) Joe, tu n'es pas responsable de l'accident. C'est le crétin qui trouvait normal de conduire sans phares au beau milieu de la nuit, le responsable. C'est le réverbère cassé, que la mairie n'avait pas réparé, le responsable. Pas toi.

Sa pomme d'Adam tressauta quand il déglutit.

— Je croyais que tu avais renoncé à essayer de me déculpabiliser.

— J'ai changé d'avis. (La main posée sur son entrejambe se remit au travail et attrapa fermement les couilles de Joe.) Tu m'écoutes, Joe ? Tu comprends ce que je te dis ?

— J'ai trop peur pour ne pas t'écouter.

— Tant mieux. Parce que si tu continues, tu ne vas réussir qu'à faire souffrir Nell, ta famille et tes amis. Comment crois-tu qu'ils vont se sentir en te regardant te détruire comme ça ? demandai-je en tenant fermement ses bijoux de famille. Tu crois qu'Eric sera capable de supporter de voir son frère foutre sa vie en l'air ?

— O.K., O.K., fit-il en m'attrapant le poignet. Je vous écoute, Madame Bonheur. Mais vas-y doucement, au cas où je voudrais un jour avoir des enfants.

Je m'exécutai.

— C'est la conversation la plus étrange que j'aie jamais eue avec une femme qui me touchait.

— J'aime voir ça comme un genre de thérapie sexuelle agressive.

— Tiens donc.

Curieusement, maintenant que j'avais commencé à le caresser par-dessus ses vêtements, je n'avais

plus envie d'arrêter.

— C'est effrayant à quel point j'aime ça, déclara-t-il en se penchant pour frotter le bout de son nez contre le mien.

— Tu veux que je continue à te menacer ? demandai-je en retirant sa ceinture, rapidement suivie de son jean.

Oh mon Dieu, glisser ma main dans son boxer me donna l'impression d'avoir trouvé le paradis. Dans ce monde, tout était chaud, dur et parfait. J'enroulai ma main autour de son sexe et le caressai vigoureusement.

Il poussa un long gémissement.

— Je suis à ta merci.

— Totalemment, répondis-je en souriant avant de planter un baiser sur ses lèvres. Ne l'oublie pas.

— Jamais.

Si seulement c'était vrai.

Tout son corps s'inclina vers moi. L'attention de Joe était fixée sur ce que faisait ma main, enfouie dans son boxer. J'adorais mettre un homme dans cet état-là. La peau lisse de son gland, le sentir durcir quand j'enroulai mes doigts autour de lui m'excitaient terriblement. Je me sentais si proche de lui. Sa respiration s'accéléra et ses mains agrippèrent mes épaules comme s'il avait besoin de soutien. Pauvre chéri.

Doucement, je baissai son jean et son sous-vêtement, libérant son érection.

— Alex, quelqu'un pourrait nous surprendre.

— C'est une éventualité. (Je tombai à genoux sans cesser de le caresser. Une petite perle de sperme apparut sur son gland. Je la léchai. Elle avait le goût de sel, de chaleur et de virilité.) Tu veux que j'arrête ?

— Putain, surtout pas.

Ses yeux magnifiques étaient fixés sur moi, comme hypnotisés.

Je le pris dans ma bouche et suçai le bout de son sexe. La sensation de sa peau contre mes lèvres était divine. Son corps imposant me dominait mais c'était moi qui avais le contrôle. Même son odeur me rendait folle. Je dessinai le contour de son gland du bout de ma langue, l'explorant, tandis qu'il marmonnait mon nom entrecoupé de jurons. Quand j'atteignis son point sensible, il se mit carrément à blasphémer. À ce rythme-là, il allait finir par brûler en enfer.

Il ne m'avait toujours pas demandé de m'arrêter. Non que j'aie l'intention de le faire, de toute façon.

Laissons Star lui faire tous les massages thérapeutiques qu'elle voudrait. J'étais la seule à le posséder ainsi. Du moins il avait intérêt, s'il voulait conserver ses couilles intactes. De si petites choses douces et sensibles. Je les fis rouler entre mes doigts en tirant doucement dessus pour lui rappeler qui était le patron en ce moment. Un sourire embrumé apparut sur son visage. Difficile de lui sourire en retour avec un pénis dans la bouche, mais j'essayai néanmoins.

Je le masturbai vigoureusement pendant que mon autre main jouait avec ses testicules. Malgré mes bravades, je me passerais bien d'être surprise par un de ses potes en train de lui tailler une pipe. Seul le bruit de succion et du souffle saccadé de Joe brisait le silence. Encore et encore, je fis glisser mes lèvres fermes sur son sexe, ma langue tournoyant autour de son gland. Il bascula les hanches en avant, s'enfonçant plus profondément dans ma bouche.

— Merde, désolé, fit-il, pantelant. Putain, c'est trop bon.

Je marquai mon approbation et la vibration sembla augmenter son plaisir. Ses doigts s'enroulèrent fermement dans mes cheveux, défaisant ainsi ma queue-de-cheval. Je le suçai plus fort, l'amenant au bord de l'orgasme. Soudain, il jouit dans ma bouche en poussant un petit cri étranglé. Malgré lui, il avança le bassin pour s'enfoncer plus profondément en moi. J'avalai rapidement sa semence. Recrachter ne m'était même pas venu à l'esprit : nous étions au-delà de ça. Et puis, je l'aimais.

Oh mon Dieu. Non. Non, c'était faux.

Je me redressai et plaquai une main sur ma bouche. Respirer pendant une crise d'angoisse était difficile. Respirer pendant une crise d'angoisse tout en faisant une fellation l'était encore plus.

— Merde, Alex. Ça va ?

Il remonta son jean à la hâte puis me tendit une bouteille d'eau. J'en engloutis une bonne moitié, ne m'arrêtant que pour tenter à nouveau de respirer.

— J'aurais dû me retirer. Je ne t'ai même pas demandé. Pardon.

Je levai une main.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

Ce pauvre garçon devait probablement croire qu'il avait failli m'étouffer avec son sperme. Ce qui n'était pas loin de la vérité, mais pas pour les raisons qu'il pensait. Mon cœur battait la chamade et la sueur coulait le long de mon visage. Tout allait bien. Aucun problème. Je n'étais pas amoureuse de Joe Collins. C'était simplement une étrange aberration mentale provoquée par la proximité de son sexe magique et talentueux, un truc comme ça. Pas de panique. N'ouvrons pas la porte aux sentiments indésirables. Je lui avais donné un orgasme, pas mon cœur. Tomber amoureuse de lui serait complètement débile, stupide, imprudent, et j'en passe.

Il avait déjà assez de trucs comme ça à gérer en ce moment. C'est lui qui l'avait dit.

— J'ai avalé de travers, chuchotai-je en me tapotant la poitrine.

Il fronça les sourcils d'un air inquiet.

Ce que ça pouvait être embarrassant... Je bus la fin de la bouteille, reprenant lentement mes esprits.

— Remettons-nous au travail.

— Tu es sûre ?

Je hochai la tête à la manière des poupées qui dodelinent de la tête. Il me tendit une main pour m'aider à me relever. Il écarta délicatement les cheveux de mon visage et me dévisagea. Je fus soudain prise d'une envie irrépressible de pleurer, d'enfouir mon visage contre son torse et de brailler comme un bébé. À éviter à tout prix.

— Allez, peinture ! lançai-je en reprenant mon pinceau.

Au bout de quelques minutes, j'arrêtai enfin de trembler mais Joe continua à me jeter des petits regards tout l'après-midi. Il n'avait pas besoin d'être au courant de ma maudite révélation. Une fois que nous aurions terminé ici, j'avais d'ailleurs bien l'intention de boire jusqu'à l'oublier moi-même.

Ce n'était pas le moment d'aimer. Pas pour lui et, par conséquent, pas pour moi.

Vers 22 heures, on tambourina à la porte de ma chambre d'hôtel, interrompant mon intense contemplation du plafond. Mon esprit avait été incapable de se concentrer sur autre chose. Apparemment, aucun livre ni film ne semblait pouvoir me distraire du poids écrasant de la souffrance que provoquait mon amour pour Joe Collins. J'avais l'impression d'avoir de nouveau quatorze ans, l'acné en moins.

J'ouvris la porte et, surprise, c'était Joe, les mains enfoncées dans les poches de son jean.

— Je peux entrer ?

— Bien sûr, répondis-je en reculant avant de refermer la porte derrière lui. (Comme toujours, il prenait tout l'espace, tout l'air de la pièce. Il n'y avait plus que lui et moi.) Comment tu es venu ?

— En taxi.

— Tout va bien ?

Pas de réponse.

Puisque c'était moi qui conduisais, je l'avais déposé devant chez lui environ une heure plus tôt. Au bar, la soirée avait été calme. Et heureusement, car son unique main et mon manque d'expérience derrière un comptoir n'étaient pas synonymes de service rapide.

Il s'assit au bord du lit, une main posée sur son genou, l'air préoccupé.

— Maman et Star sont allées rendre visite à Nell.

— Comment va-t-elle ?

Il tressaillit.

— Plutôt bien, étant donné les circonstances. Ils lui ont donné de bons antidouleurs, apparemment. Elle ne souffre pas trop. Mais ça n'enlève en rien son chagrin d'avoir perdu le bébé.

— C'est horrible...

Je pris place sur une chaise en face de lui. Dieu seul savait ce que mon cœur amoureux pourrait bien entreprendre si je m'installais à côté de Joe. Des sonnets, de la poésie à deux balles, ou peut-être même une déclaration. Le pauvre croulait déjà sous la pression émotionnelle ambiante, pas besoin d'y ajouter ma récente révélation. Je voulais être son oasis. Un refuge dans lequel il pourrait se reposer et guérir. La personne qui assurerait ses arrières, quoi qu'il arrive. C'est comme ça que je lui montrerais mon amour sans faire de dégâts.

— Quelqu'un a des nouvelles d'Eric ? demandai-je.

— Ah, oui, répondit-il avec un petit sourire. Il a envoyé un texto tout à l'heure pour prévenir qu'il rentrerait d'ici un jour ou deux.

— Super. Tant mieux.

— Je commençais vraiment à me faire du souci pour lui. (Il s'éclaircit la voix.) Alex... quand maman a raccompagné Star, elle était bouleversée. En larmes.

Tout en moi se tendit. Ma vieille ennemie, l'angoisse, me submergea.

— Nell et elle sont proches, hein ? Tu m'as dit qu'elles étaient amies.

Il hocha la tête.

— Ça a dû être dur pour elle de voir Nell souffrir comme ça.

Il me regarda en silence.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Joe ?

— Je, euh... j'essayais simplement de la reconforter. Je l'ai prise dans mes bras, tu vois. (Sa bouche ne formait plus qu'une ligne dure.) Puis elle a commencé à m'embrasser et... je l'ai repoussée. Je, euh, je te jure.

— Je te crois.

— Elle veut qu'on retente le coup, tous les deux. Ça se passait très bien entre nous avant que tout parte en vrille. (Un simple constat qui me brisa pourtant le cœur.) Elle dit que me quitter a été la plus grosse erreur de sa vie.

Quelle surprise... Joe avait peut-être préféré se voiler la face mais Star s'était montrée très claire sur ses intentions.

Il se passa nerveusement la main dans les cheveux.

— Je lui ai dit que j'avais oublié quelque chose au boulot et j'ai foutu le camp.

Les questions se bousculaient dans ma tête mais je gardai le silence. Je n'avais aucun droit dans cette situation, pas vraiment. Malgré le petit incident oral de tout à l'heure, il m'avait bien fait comprendre que nous deux, c'était fini, ou officieux, ou que sais-je encore. Et je lui avais dit que je l'acceptais mais que je resterais néanmoins pour l'aider.

Et le voilà pourtant qui se confessait. La situation était plus que déroutante.

— Tu me crois ?

Son regard me cloua sur ma chaise.

— Oui.

— Tant mieux. (Ses épaules se détendirent lentement.) Je ne peux pas supporter ça venant d'elle, pas plus que je ne peux continuer comme ça avec toi. Tôt ou tard, tu vas devoir rentrer chez toi. Qui sait quand on se reverra. Et Eric va avoir besoin de moi ; l'enterrement du bébé a lieu après-demain. C'était une fille, tu étais au courant ? J'avais une nièce.

— Je suis vraiment désolée.

— Je n'ai pas de nouvelles de papa mais je sais que maman est complètement anéantie. Et Dieu sait quand Nell sera de nouveau sur pied, ajouta-t-il. Ma famille a besoin de moi.

Le cœur dans les chaussettes, je hochai la tête.

— Je sais.

— Mais je ne t'ai pas encore raconté le meilleur.

— Quoi ?

— Le connard qui nous a percutés a découvert que son assurance ne prendrait pas en charge les réparations. Alors il m'attaque en justice.

— Qu... (Je secouai la tête.) Comment c'est possible ? Merde, il sort ça d'où ?

Il se frotta la nuque. Soudain, la douleur emplit son regard et il grimaça en soutenant délicatement son plâtre de son bras valide.

— Je sais pas... Une ancienne amie du lycée est avocate. Je lui passerai un coup de fil demain pour prendre rendez-vous.

— C'est complètement dingue qu'il ose t'attaquer !

La colère m'envahit tout entière.

— Ouais...

— C'est quand même lui qui conduisait sans ses foutus phares !

Joe garda le silence puis bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— Je suis crevé. Je ne me rappelle pas avoir déjà été si fatigué.

— Allonge-toi, lui intimai-je en me relevant avant de m'agenouiller devant lui pour défaire ses chaussures.

— Alex...

L'inquiétude se lisait sur son visage.

— On ne va pas coucher ensemble. Simplement dormir, répondis-je en retirant ses boots et ses chaussettes malodorantes. (Les joies de l'amour...) Allez.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée. Je sais que les choses ont un peu dérapé entre nous aujourd'hui mais...

— Tu ne veux pas me donner de faux espoirs, complétais-je. Détends-toi, Joe. Je ne vais pas te sauter dessus. Peux-tu en dire autant de Star ?

L'air hésitant sur son visage en disait long.

Je retirai sa chaussure et sa chaussette restantes en souriant.

— Ta vertu ne craint rien avec moi. Allonge-toi.

— Merci, répondit-il en se relevant.

J'ouvris le lit puis reculai pour le laisser s'y étendre. Ses yeux étaient cernés. Son visage plus marqué que d'habitude. J'apportai un oreiller supplémentaire pour son bras cassé afin de m'assurer qu'il serait confortablement installé pour la nuit. Paupières fermées, il parut légèrement plus détendu. Pas beaucoup plus, mais un peu.

Quand je me glissai à côté de lui, je pris soin de laisser quelques bons centimètres entre nos deux corps. La Suisse, zone interdite. Après tout, il avait besoin d'espace. Pourtant, il tendit le bras, attrapa ma main et la garda serrée dans la sienne. Je m'efforçai de tout mémoriser : la chaleur de sa peau, ses callosités, et même la force contenue dans ses longs doigts.

Quelque part dans l'obscurité, le sable s'écoulait dans le sablier. Le temps qui me restait à Cœur d'Alene m'était compté.

Je ne crois pas avoir jamais vu quelque chose de plus triste que ce minuscule cercueil blanc posé devant l'église.

À l'intérieur, des roses de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel débordaient des vases et un pianiste jouait doucement. Lorsque le pasteur prit la parole, sa voix apaisante me frappa en plein cœur. Sans pour autant avoir la moindre idée de ce qu'elle racontait. Que pouvait-on bien dire pour reconforter dans des moments comme celui-ci ? Devant toutes les expériences que ce petit être ne vivrait jamais. Une fille chérie, une petite-fille, une nièce. Elle était à la fois tout cela, et pourtant rien.

Je m'installai dans le fond, laissant la place à la famille et aux amis de longue date de Nell et d'Eric. Tout le monde pleurait. Nell était assise à l'avant entre Patrick et Eric. Vaughan, Lydia, Rosie et Andre à leur gauche ; Star, Joe et ses parents à leur droite. Après la cérémonie, une centaine de ballons colorés furent lâchés par la foule en deuil. Ils s'élevèrent doucement avant de disparaître dans les cieux.

La vie était si éphémère. Elle pouvait être si fugace. Si incertaine.

Comme Patrick, Star demeura aux côtés de Nell pendant la veillée. Cette dernière s'accrochait désespérément à sa main, manifestement reconnaissante de sa présence. Dans l'intérêt de Nell, j'espérais que Star déciderait de rester un moment à cœur d'Alene. La maison des Collins était pleine ; Taka, Rosie et Boyd servaient à tous boissons et nourriture. Extrêmement pâle, la mère de Joe errait d'une pièce à l'autre comme si elle ne savait plus où était sa place. Stan était assis dans un fauteuil, le regard dans le vide.

C'était dur de voir la famille et les amis de Joe dans cet état.

Emmitouflée dans une veste en laine, je sortis sur le patio de derrière pour prendre un peu l'air. Pleurer m'avait permis d'extérioriser le gros des émotions et de la tension accumulées en moi. Mais ça ne m'avait pas aidée pour autant à ne pas me sentir comme une étrangère. Ni à apaiser l'angoisse provoquée par la masse de boulot en retard. La veille, par e-mail, j'avais reçu la proposition du siècle. Heureusement le client était disposé à me laisser une semaine pour finir ce que j'avais à faire à Cœur d'Alene avant de me mettre au travail. C'était agréable de fourmiller de nouvelles idées, de déborder de créativité. Mais cette épée de Damoclès au-dessus de ma tête – mon job, les attentes du client, etc. – me mettait les nerfs à vif.

Peut-être une partie de moi avait-elle accepté qu'il était temps de rentrer à la maison, même si la simple idée de quitter Joe me serrait le cœur. Trop de pensées se bousculaient dans ma tête.

— Je me demandais où tu te cachais, lança Joe.

Je haussai les épaules.

— Il y a beaucoup de monde à l'intérieur.

— Ouais. Merci de ta présence aujourd’hui.

— C’est normal.

Il prit place à côté de moi sur la vieille balancelle qui oscilla doucement. La veille, il avait de nouveau dormi dans ma chambre d’hôtel. Et, de nouveau, il ne s’était rien passé. La libido de Joe s’était mise sur pause le temps qu’il y voie plus clair. Je ne pouvais pas vraiment lui en vouloir.

Soudain, il grimaça et tenta de trouver la meilleure position pour son plâtre.

— Putain, j’ai hâte qu’on m’enlève ce truc.

— Quand est-ce que tu revois le médecin ?

— Dans deux jours.

Je hochai la tête.

— Comment va Eric ?

Il grimaça de nouveau.

— Je ne sais pas vraiment. La présence de Star semble l’aider à penser un peu à autre chose. Ils se sont toujours très bien entendus.

— Tant mieux.

Il leva un sourcil.

— Ce n’est pas parce qu’elle et moi ne sommes pas les meilleures amies du monde que je ne trouve pas super qu’elle soit là pour Nell et Eric.

De sa main valide, il me serra doucement le genou.

— Merci, Madame Bonheur.

— Je n’ai simplement pas envie qu’elle te fasse souffrir encore une fois.

— Je sais, répondit-il avec un pauvre sourire. Mais ne t’inquiète pas, ça ne risque pas d’arriver. Pour le moment, je vis au jour le jour. Les relations amoureuses ne sont pas vraiment ma priorité.

Je ne le savais que trop bien...

— Maman va aller chez le psychologue spécialiste du deuil que voit Nell. Histoire de discuter un peu avec lui.

— C’est bien, répondis-je en lui serrant la main. Elle semble si perdue.

— Mmm. (Il soupira.) Eric s’investit à fond dans le bar, pour s’occuper. Il veut aussi nous donner un coup de main pour les travaux.

— Je crois que je chercherais aussi à m’occuper, à sa place.

Il hocha la tête. Puis me lança un sourire peu convaincant.

— Peut-être que, quand les travaux seront terminés, je pourrais te rendre visite à Seattle. On pourrait fêter ça, aller dans un bon resto, un truc comme ça.

— Ce serait super.

Puis nous nous tûmes. Pas besoin de parler. Nous restâmes assis en silence à profiter de la lumière de l’après-midi. Les couleurs éclatantes de l’automne commençaient à apparaître, donnant aux arbres de flamboyantes teintes orange, rouges et roses. L’hiver ici devait être absolument magnifique. Un peu rude parfois, mais néanmoins magnifique. Peut-être Joe pourrait-il m’envoyer des photos puisque je ne serais plus là pour apprécier la vue.

J’étais sûre que nous resterions amis, même à distance. Je ne pouvais m’imaginer le voir disparaître complètement de ma vie.

— Alex, je peux te parler deux minutes ?

Oh, merde. J’arborai un grand sourire et me tournai vers elle.

— Salut, Star. Bien sûr.

Je ne pouvais m’en prendre qu’à moi-même : quelle idée aussi d’être descendue à la recherche de caféine ! C’est simplement que Joe et moi en avions terriblement envie et que les livraisons de Star

avaient cessé depuis qu'il avait repoussé ses avances. Étonnant...

Je m'appuyai contre le bar en attendant que Lydia nous prépare deux cafés à emporter. Derrière le comptoir, Eric s'agitait. On aurait dit qu'il était toujours en mouvement, enchaînant les préparations.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

— Je m'inquiète pour Joe. (Des bracelets en argent tintèrent sur son bras quand elle resserra sa queue-de-cheval réglementaire.) Je sais que tu essaies de l'aider. Mais je ne crois pas que tu le comprends aussi bien que tu le penses.

Je clignai simplement des paupières.

— Les hommes comme lui ont besoin de temps et d'espace pour régler leurs problèmes tout seuls, ajouta-t-elle. Tu vois ce que je veux dire ?

— Parfaitement.

— Je ne sais pas si tu t'en rends compte, mais il se sent responsable de l'accident.

— Mmm.

Elle se tordit les mains et prit une profonde inspiration.

— Sans compter que Stan... Stan, c'est son père.

— Ah, O.K.

— Eh bien, Stan est plutôt du genre maussade et taiseux. Ça a toujours permis à Joe de profiter du temps passé avec lui pour réfléchir, tu saisis ?

Je gardai le silence.

— Mais maintenant que tu es là... et je sais que tu veux simplement aider, ce qui est vraiment adorable de ta part mais... J'ai simplement peur que tu ne sois plus une gêne qu'une aide, en réalité.

— Je vois, répondis-je en fronçant les sourcils.

— Et puis, Joe m'a un peu parlé de ton boulot, que tu viens de Seattle, et tout ça. À un moment, tu vas bien finir par rentrer chez toi, non ?

Une lueur éclaira ses petits yeux de fouine. Au lendemain de l'enterrement, alors qu'autour d'elle tout le monde souffrait, il fallait qu'elle me balance ce genre de conneries ! Elle n'avait vraiment peur de rien...

— Oui.

Elle grimaça de nouveau.

— Ce n'est pas juste que Joe s'habitue à ta présence alors que tu vas devoir repartir, tu ne crois pas ?

Je gardai de nouveau le silence.

— J'imagine que vous êtes proches, tous les deux ?

— Que cherches-tu à savoir exactement, Star ?

Elle ouvrit la bouche, puis la referma.

— Après tout, ce ne sont pas vraiment mes affaires.

— Pas du tout, même.

— Je m'inquiète simplement pour lui.

— C'est gentil, répondis-je en essuyant mes mains poussiéreuses sur mon jean tout aussi sale. Et je vois que tu y as beaucoup réfléchi.

— Je tiens à Joe. Je l'aime, et je l'aimerai toujours, dit-elle en me jetant un regard de pitié. On est restés longtemps ensemble, Alex. Un lien aussi fort ne disparaît pas comme ça.

— Non, bien sûr. (Je fus prise d'une irrépressible envie de claquer le beignet de cette garce manipulatrice, mais je me maîtrisai.) Mais je ne suis pas certaine que le laisser se bousiller le bras histoire de ne pas prendre de retard dans les travaux soit la solution. Merci quand même pour ta sollicitude, Star.

— Tu as déjà une petite idée de la date de ton départ ? demanda-t-elle avec un peu trop d'empressement. (Je lui aurais arraché les yeux, à cette connasse de bobo.) Le truc, Alex, c'est que je

suis là, maintenant. Il n'a pas besoin de toi. Il a sa famille et ses amis. Inutile de mettre ta vie entre parenthèses. Tu en as conscience, non ?

Carrément...

— Waouh... Merci de ton honnêteté. Mais tu vois, Star, avoir une opinion ne signifie pas forcément qu'elle est juste.

— Et voilà, déclara Lydia en glissant deux cafés à emporter sur le comptoir et en nous jetant des regards circonspects.

— Merci, répondis-je en lui adressant un sourire sincère. (Au moins, tout le monde n'allait pas me chasser de la ville avec des fourches.) Je ferais mieux de les monter tant qu'ils sont chauds. Star, je te promets de réfléchir sérieusement à ce que tu m'as dit.

Elle me lança un sourire qui disparut aussitôt.

Je remontai l'escalier d'un pas lourd, très légèrement énervée.

Joe, qui était en train d'enduire les encadrements de fenêtre fraîchement poncés, leva les yeux.

— Ça va ?

— Merveilleusement bien, mon chéri.

— Mmh.

Il grimaça légèrement à l'évocation de ce petit surnom. Je lui adressai un clin d'œil et un sourire légèrement las.

— Tiens. Caféine.

— Merci, répondit-il avant de prendre une gorgée. Je te trouve très jolie avec toute cette sciure de bois dans les cheveux.

— Ah, vraiment ?

— Oh, que oui. Ça fait ressortir tes adorables taches de rousseur.

Je lui adressai cette fois un grand sourire.

— Il m'a fallu des heures pour arriver à ce résultat.

La douleur traversa soudain son visage et il serra les dents en touchant son plâtre.

— Putain.

— Je pense qu'il faudrait avancer ton rendez-vous chez le médecin.

— C'est demain. Pas la peine.

Il sortit une plaquette d'antidouleurs de sa poche arrière et en avala deux.

— Arrête de prendre ce petit air inquiet, Madame Bonheur. Mon rendez-vous est programmé à la première heure demain matin et je te promets d'y être.

— Tant mieux. Il faut qu'on y soit à quelle heure ?

Son regard se radoucit.

— Maman aimerait m'y conduire.

— O.K.

— Sûre ?

— Oui. L'important c'est que tu y ailles.

— Merci, répondit-il avant de déposer un tendre baiser sur mon front. Tu es la meilleure amie, et plus si affinités, que j'aie jamais eue.

Je baissai la tête à la hâte pour cacher ma peine. Non, je n'allais pas me mettre à pleurer. C'était simplement les émotions de la semaine qui remontaient. Mon cœur venait de prendre un nouveau coup mais bon, je survivrais. Alors c'est ça que nous étions... Je le savais, évidemment, mais ce n'était pas agréable de l'entendre le dire à voix haute, c'est tout. Surtout après mon petit entretien avec Star.

— Vous savez vraiment parler aux femmes, monsieur Collins.

— Y a quelqu'un ? lança une voix. Bonjour.

Stan pénétra dans la pièce. Pour je ne sais quelle raison, il semblait hésitant.

— Bonjour, répondis-je.

— Papa, fit Joe en allant à sa rencontre en essuyant ses mains poussiéreuses.

— Ça avance bien, observa Stan en se promenant dans la pièce, inspectant le moindre recoin.

— Oui, grâce à Alex, je crois qu'on va être dans les temps.

— Tant mieux.

Je bus une gorgée de café, ne sachant pas vraiment si je devais rester ou partir. Finalement, je pris mon pinceau, leur tournai le dos et me remis au travail. Ces jours-ci, je n'avais rien à envier à Rembrandt. Mon savoir-faire progressait à pas de géant de jour en jour.

— Je voulais te parler, déclara Stan. Je, euh... j'ai réfléchi à ce que tu m'as dit.

— Ah oui ?

— Et tu as raison. Il est temps pour toi de reprendre le flambeau. Ça fait longtemps que c'est toi qui fais le plus gros du boulot et qui diriges les chantiers. Je ne voulais simplement pas me l'avouer.

La vache !

— Ah, fit Joe, manifestement surpris.

— Même si ça me fait mal de le reconnaître, avec mon arthrite, je suis incapable de faire le dixième du travail que j'abattais avant, ajouta Stan en soupirant. Je crois que Collins & Fils est prêt à devenir Collins & Père.

— Papa... Je ne sais pas quoi dire.

— Alors ne dis rien et mets-moi au boulot, répondit-il de sa voix bourrue. Terminons ces appartements. Après ça, j'emmène ta mère deux semaines à Hawaï. On a bien mérité de vraies vacances.

— Ça me fait plaisir de l'entendre. Maman va être aux anges.

Puis j'entendis le bruit de dos qu'on tapotait, de petits gloussements de joie.

— Salut, lança une voix grave.

Dans l'embrasement de la porte, Patrick examinait l'appartement presque terminé.

— Pat, mon pote. Comment va Nell, aujourd'hui ? demanda Joe en s'approchant pour lui serrer la main et lui assener des claques viriles dans le dos.

— Mieux. Ta mère est avec elle. Nell m'a demandé de dégager le plancher un petit moment. De trouver un truc à faire. J'ai fermé le salon pour quelques semaines et j'ai l'impression qu'ils s'en sortent plutôt pas mal, en bas. Alors je me suis dit que j'allais venir voir si vous aviez besoin d'un coup de main.

— Toujours.

Les trois hommes se rassemblèrent pour discuter des tenants et des aboutissants du projet. Joe paraissait si heureux. C'était la première fois que je le voyais comme ça depuis l'accident. Star avait raison : ses amis et sa famille étaient bel et bien là pour lui. Maintenant. Et elle serait probablement ravie de s'incruster et de continuer à essayer de le convaincre de se remettre avec elle malgré son incapacité à affronter plus de bouleversements émotionnels. Il était tout à elle.

Il était temps pour moi de faire ce qu'il m'avait demandé et de partir. De retrouver ma vie.

— Je vais prendre un peu l'air, déclarai-je.

Joe hocha la tête tandis que les deux autres discutaient toujours. J'avais de plus en plus l'impression de ne rien avoir à faire ici. Je ramassai mon sac et le glissai sur mon épaule. La matinée était à peine entamée, j'avais donc largement le temps de prendre le vol pour Seattle de l'après-midi.

Et de toute façon, j'étais nulle pour les adieux. Vraiment nulle. Une raison de plus pour laquelle j'avais eu tendance à éviter les complications sentimentales dans le passé. Pour Joe Collins, j'avais enfreint mes règles les unes après les autres. À présent, même mon cœur commençait à montrer des fissures.

Sans un mot, je m'en allai.

Je lui envoyai un texto de l'aéroport quelques heures plus tard pour lui dire au revoir. Il n'y répondit

pas.

Cher Joe,

Tu dois probablement m'en vouloir de la façon dont je suis partie. Que dire pour ma défense ? Je crois que nous avons tous les deux besoin de prendre un peu de distance. Pour être honnête, je ne supportais pas l'idée de te dire au revoir. Mes mauvaises habitudes qui revenaient, peut-être ? Qui sait... Mais je t'en prie, essaie de comprendre qu'à ce moment-là je pensais faire au mieux pour nous deux.

Des nouvelles de ton amie avocate au sujet du connard qui veut t'attaquer ? J'espère qu'elle va l'envoyer balader bien comme il faut ! Et comment va ton bras ? Qu'a dit le médecin lors du check-up ?

J'espère que tout va bien et que les travaux avancent. Si tu pouvais m'envoyer des photos à l'occasion, ça me ferait très plaisir.

Je t'embrasse, Alex

Salut, Joe,

Je ne sais pas si tu lis mes messages mais je vais quand même continuer de t'écrire. Côté boulot, c'est le pied. Le job qu'on m'a proposé quand j'étais à Cœur d'Alene est de bien plus grande envergure que d'habitude. Le logo que j'ai conçu a été accepté et maintenant ils veulent me confier d'autres projets. C'est super de travailler avec cette société et ils paient rubis sur l'ongle. Que demander de plus ?

Et de ton côté, comment ça se passe, le boulot ? Je parie que tu avances bien mieux avec l'aide ton père qu'avec mes piètres talents en matière de rénovation ! Salue tout le monde de ma part, s'il te plaît. Star loge-t-elle toujours avec Eric et toi ? J'espère que Nell se remet doucement et qu'elle va bien.

Sinon, tu as le bonjour de Val. Elle est maquilleuse sur des tournages de séries télé locales et n'a pas le temps de s'ennuyer. Elle bosse comme une malade mais elle adore ça. Elle et son compagnon Liam sont plus heureux que jamais.

Tu seras content d'apprendre que, malgré le temps dégueulasse, je recommence à aller au ciné. Et à dîner à l'extérieur au lieu de me faire livrer. Je n'ai pas eu un seul rancard, je n'ai pas trop la tête à ça en ce moment. Peut-être que ce qui s'est passé entre nous ne sera jamais résolu. Peut-être que tu resteras fâché contre moi un bon bout de temps. Je ne sais pas. Mais, une fois les appartements terminés, si tu as toujours envie de me rendre visite à Seattle, tu seras le bienvenu.

Bisous, Alex

P.-S. : Tu as également le bonjour de Marty.

Cher Joe,

Tu me manques. Réponds-moi, s'il te plaît. Même quelques mots, juste histoire que je sache que tu vas bien.

Je t'embrasse, Alex

23

Je n'étais pas nerveuse. Car « nerveuse » n'était pas assez fort. Terrifiée, plutôt. Oui voilà.

Une semaine avant Noël, je me trouvais devant un gigantesque chalet au bord du lac Cœur d'Alene. Ce devait être la bonne adresse. Aux grilles de l'entrée, un agent de sécurité avait rayé mon nom de la liste des invités et le taxi m'avait ensuite déposée devant un large perron. Si Liberace avait possédé un chalet, il aurait ressemblé à ça. Totale­ment extravagant.

Il était temps de prendre mon courage à deux mains et d'entrer. Et puis de toute façon il faisait bien trop froid pour rester une minute de plus dans ce vent glacial.

La pièce principale, avec son plafond haut et son lustre antique, devait faire à peu près la taille de mon appartement. Des flammes s'élevaient d'une immense cheminée encadrée par des baies vitrées qui donnaient sur l'eau. Des gens aux vêtements tape-à-l'œil discutaient, une flûte de champagne ou un verre de martini à la main. Dans un coin de la pièce, Vaughan, assis sur une plate-forme surélevée, jouait de la guitare. Oui, j'étais bien au bon endroit.

— Puis-je prendre votre manteau, mademoiselle ? me proposa un homme en costume trois pièces.

— Merci.

Au moins, j'étais dans le ton. Si ma petite robe corolle inspiration années 1950 en velours bleu foncé était simple, mes nouveaux talons aiguilles noirs YSL et le collier en perles noires de ma mère valorisaient joliment ma tenue. Une femme, vêtue elle aussi d'un costume trois pièces, passa devant moi avec un plateau en argent chargé d'une variété de boissons. J'attrapai un verre de scotch et le descendis d'une traite.

Le courage puisé dans l'alcool était pour le moment mon seul et unique ami. Enfin, si j'oubliais l'adorable petit chien noir et blanc en train de renifler mes chaussures.

— Je n'ai marché dans rien, je te jure, lui assurai-je en me baissant pour le caresser. (Il roula aussitôt sur le dos et m'offrit son ventre pour quelques gratouilles.) Oh oui, mon pépère. Tu aimes ça, pas vrai ?

— Il adore, m'indiqua un homme aux cheveux mi-longs blonds et ondulés. (Ce n'était pas Joe. Car lui me souriait.) Salut, bienvenue dans mon humble demeure. Bon, en fait c'est la maison de ma femme. Elle m'a obligé à la mettre à son nom car, apparemment, je ne suis pas assez responsable pour m'occuper d'une baraque. Tout ça parce que j'ai accidentellement mis le feu à une malheureuse cuisine en voulant préparer du pop-corn à l'ancienne. Comme si j'étais censé savoir qu'une casserole d'huile brûlante laissée sans surveillance pouvait s'enflammer ! C'est dingue, non ?

— Euh...

— Mais non, c'est encore moi qui ai pris. Elle était genre « oui, tu vois, c'est pour ça qu'on ne peut pas avoir de belles choses ». Et puis, entre toi et moi, j'avais l'air hyper marrant sans sourcils pendant un

mois. Au fait, je te présente Killer, ajouta-t-il en indiquant le chien de la tête avant de continuer sans même reprendre son souffle : c'est un vrai tombeur. Il est toujours en chasse.

Les yeux écarquillés, je le dévisageai, bouche bée.

— Ne le prends pas mal mais... Tu es Mal Ericsson des Stage Dive ?

— Euh, ouais, c'est moi. (Il fronça les sourcils.) Mais attends une petite seconde, pourquoi je devrais mal le prendre ?

— Oh. Eh bien...

— Salut, lança un type qui semblait tout droit sorti d'une couverture du magazine GQ.

Les cheveux bruns coiffés en arrière, il portait un costume gris très élégant. Mais les deux bambins dans ses bras détonnaient un peu dans le tableau.

— Mec, tu peux prendre Zeny deux secondes ? Lena est en train de papoter avec Anne et Lydia et je ne veux pas les déranger. Mais Steph a besoin qu'on lui change sa couche.

Oh merde, c'était Jimmy Ferris. Des Stage Dive, lui aussi. L'hallu totale.

— Pas de problème, répondit Mal en lui prenant une des jumelles des bras.

Mais comment arrivait-il à les distinguer ? Avec leurs boucles brunes et leurs bouches de chérubin, les adorables petites filles étaient parfaitement identiques.

— Qui c'est qui aime son Tonton Mal ? Mais oui, c'est toi ! Tu es incapable de résister à mon charme, pas vrai ?

L'enfant gloussa avant de lui donner une grosse claque sur le visage. J'aimais beaucoup son style. Mais bizarrement, quand Jimmy s'éloigna en faisant des papouilles dans le cou de l'autre bébé, la faisant hurler de plaisir, la mauvaise odeur ne se dissipa pas pour autant.

Mal soupira.

— Tu as fait dans ta culotte, toi aussi, pas vrai ?

— Da-da-da-da, répondit Zeny.

Il se tourna vers moi, le désespoir peint sur le visage.

— On pourrait croire qu'être une rock star millionnaire me dispenserait d'avoir à m'occuper des couches sales, hein ? Mais non. Depuis que tout le monde a commencé à pondre des mioches, ma vie n'est qu'un calvaire sans fin. Le chaos absolu. Ça ne va pas du tout.

Il scanna la foule puis ses yeux se fixèrent sur une des convives.

— Et elle le sait. Regarde-la, en train de se moquer de moi, Z. C'est Tata Anne qui t'a envoyée pour que je m'occupe de toi, hein ? Ils sont tous ligués contre moi.

Nouvelle baffe de la part de Zeny, suivie d'un gros bisou baveux sur la joue. Beurk !

— Tu as de la chance que je t'aime.

Killer jappa gaiement en bondissant, ce qui fit éclater de rire le bébé. Zeny tendit son petit poing potelé vers le chien.

— Kiy.

Derrière nous, la fête battait son plein. Je n'avais pas encore vu Joe mais il devait forcément être quelque part. Pas nerveuse pour un sou, je me tordis les mains. Avec un peu de chance, ça dissimulerait mes tremblements. Ô Angoisse, ma vieille amie...

— Allez, va folâtrer, amuse-toi, me dit Mal d'un air sombre. Il faut que j'aie m'occuper de Mlle Puduc ici présente.

— O.K. Merci, répondis-je en essayant de ne pas éclater de rire devant son air accablé.

Il disparut, me laissant de nouveau seule pour affronter une immense pièce remplie de gens. Je détestais les fêtes... Non, allez, arrête un peu ton cirque, tu peux le faire. Je m'approchai lentement des convives, un pied après l'autre. Un chevalier en armure étincelante n'aurait pas montré plus de courage face à une horde de dragons. Je ne connaissais pas la plupart de ces personnes. Heureusement, j'aperçus également quelques visages familiers.

— Alex ! s'écria Lydia en se jetant à mon cou. Je suis tellement contente de te voir ! On n'était pas sûrs que tu viendrais. Ses joues étaient légèrement rouges. Couleur m'indiquant que la demoiselle avait déjà bu quelques verres avant mon arrivée et se payait du bon temps.

— Évidemment que je suis venue. (Je n'avais pris ma décision que la veille, mais Lydia n'avait pas besoin de le savoir.) Pour rien au monde je n'aurais manqué de voir Nell et Pat se remarier.

— C'est pas génial ? C'est beau l'amuuuuur !

— « L'amuuuuur » ? répéta Rosie en me serrant à son tour dans ses bras.

— Oui, bon bah ça va. Mal a du très bon champagne et j'en ai déjà bien profité. Ce petit rouquin avec la guitare va passer à la casserole, ce soir, c'est moi qui vous le dis. Grrrr.

— O.K., la tigresse, lança Rosie en riant. On se calme.

— Et sinon, comment va Joe ? demandai-je, sachant que j'étais en train de vivre mes derniers moments de bonheur.

Il sortait avec Star. Non, il l'avait épousée. Il attendait probablement même un enfant d'elle. La science faisait de tels progrès... À croire que tout le monde cherchait à ruiner ma vie.

— Bien, répondit laconiquement Rosie.

— Oh, super, répondis-je en attrapant un deuxième scotch quand le plateau passa devant moi. Content de d'apprendre qu'il respire toujours.

— Ouais, on peut dire ça.

— Il bosse toujours à la rénovation des appartements ?

— Mmm.

Lydia reprit une gorgée de champagne pour tenter de dissimuler un sourire. Peine perdue. Elle finit simplement par recracher le bon produit français.

Je fronçai les sourcils.

— Pourquoi tu ne demandes pas simplement ce que tu meurs d'envie de savoir ? lança Rosie.

— D'accord, très bien. Il est avec Star ?

— Nan, répondit-elle avait un grand sourire montrant toutes ses dents blanches. La bécasse est partie.

— Quand elle a compris que Joe n'allait pas lui retomber dans les bras, elle s'est soudain rappelé qu'elle avait des obligations, ailleurs, ajouta Lydia. Dans le Maine, c'est ça ? Ou le New Hampshire ?

— Quelque part par là, répondit Rosie avec un petit haussement d'épaules. Du moment que ce n'est pas ici, ça nous va.

— Tu aurais dû la voir flirter avec tout ce qui possédait un pénis dans un rayon de cinquante kilomètres...

— À gerber, renchérit Rosie. Un soir, elle a même tenté le coup avec mon mari qui venait me chercher. Il a fait comme si elle n'existait pas mais bon, quand même... pas cool.

— Non, c'est clair, acquiesçai-je. J'hallucine...

— Tu te sens mieux, maintenant ? demanda-t-elle avec un petit clin d'œil. Ton mec est toujours célibataire. Furieux contre toi. Mais toujours célibataire.

— Oh...

Les sourcils arqués, Lydia hocha la tête.

— Il n'a toujours pas digéré que tu partes sans dire au revoir.

— Je vois.

Quelle poisse... Pas très surprenant, mais quand même. Je bus une gorgée de scotch.

— Ça fait plus de deux mois maintenant, repris-je. J'espérais que...

— Non, décréta Rosie.

— Oh non, ajouta Lydia. Alex, malgré toute l'affection que je te porte, ce n'était pas très malin de ta part.

— Je sais, c'est juste que...

Les deux jeunes femmes m’observaient, dans l’attente d’une explication extraordinaire et éclairante. Malheureusement, je n’en avais aucune sous la main. Que dire pour ma défense ? Il fallait que je parte ? C’était trop douloureux, trop *argh* ? Pas le terme idéal mais, malheureusement, tout à fait juste.

Rosie se laissa la première.

— Bref. J’espère que tu as apporté tes lèvres magiques avec toi.

Je hochai la tête.

— Je porte du gloss longue-tenue de chez Chanel. C’est un cadeau de Val.

— J’adore la couleur.

— Merci, répondis-je avec un sourire morose. Bon, dites-moi, à quel point est-il en colère, exactement ? Sur une échelle de 1 à 10 ? 1 étant une petite remontrance à grands renforts de doigts pointés et 10, Godzilla détruisant Tokyo ?

Elles méditèrent ma question une bonne minute.

— Onze ? suggéra Lydia.

— Ouais, au moins, répondit Rosie. Tu as blessé sa délicate sensibilité masculine. Vu que Star avait mis les voiles en ne laissant qu’un mot il y a quelques années, tu te doutes bien...

— Merde. Je n’avais pas l’intention de lui faire du mal.

Mes épaules s’affaissèrent. Je devrais peut-être simplement me planquer dans un coin et boire. Retarder les joyeuses retrouvailles.

— Bonne chance à toi, mon amie, lança Lydia en faisant tinter sa flûte de champagne contre mon verre. Et souviens-toi : si ça devient chaud, sors les jumeaux.

— Les jumeaux ?

— Tes nichons, chuchota Rosie.

— Aaaaah. (Je regardai le peu que j’avais en magasin.) Pas sûr que ça marche, dans mon cas.

— Apparemment, la taille n’a aucune importance, répondit Lydia qui en avait largement assez pour deux, et même un peu plus. Quand ils aiment les seins, ils les trouvent tous super.

Peut-être...

— Mais je crois que Joe est plus un homme à fesses.

Lydia soupira d’un air rêveur. Ou éméché. Difficile de savoir.

— Rien de tel pour prouver son amour qu’une petite sodomie.

Je pris une grosse rasade de scotch. Ça méritait réflexion.

— O.K., les filles ! lança Rosie en formant un T avec ses mains pour nous faire signe de nous taire. Il y a des bébés innocents dans cette maison. Laissons le sexe anal de côté, s’il vous plaît.

— Désolée, fit Lydia d’un air contrit.

Soudain, Vaughan commença à jouer la Marche Nuptiale. Tout en poussant des sifflements, des applaudissements et des cris, les invités s’écartèrent pour former une haie d’honneur. Andre, dans un beau costume bleu, se tenait au côté de Nell, resplendissante dans une robe moulante ivoire. Elle rayonnait littéralement, le visage débordant d’amour. Curieusement, sur la scène, l’attendait un sosie d’Elvis. Ainsi que Patrick, vêtu d’un jean et d’une chemise noirs.

— Mal a insisté pour qu’ils soient unis par le même Elvis qui les avait mariés, Anne et lui, à Las Vegas, chuchota Lydia. Il dit que ce mec sait faire durer un mariage.

— Elvis le magicien ?

Elle haussa les épaules.

— Il faut croire.

Nell et Patrick méritaient d’être heureux. Je pris une nouvelle gorgée de scotch, souriant à tout cet amour qui flottait dans l’air. La sérénité, le bonheur, et tout ça. Soudain, une main puissante m’attrapa le bras et me tira à travers la foule.

Merde. Repérée.

Dans d'autres circonstances, ça ne m'aurait pas dérangée. Mais pas là. Les nuages d'orage étaient plus engageants que l'expression de Joe. Alerte aux tornades, tsunamis, et toutes sortes de catastrophes naturelles. Le barbu était vraiment furax. Même s'il était, notez bien, absolument craquant dans son costume-cravate noir.

Sans un mot, il m'entraîna à l'écart de la cérémonie. Nous traversâmes un couloir jusqu'à une autre aile, loin, très loin de tout le monde. Il ne desserra pas sa prise autour de mon bras. Aussi fabuleux qu'aient pu être mes nouveaux talons YSL, ils n'étaient pas faits pour courir.

— Ralentis ! sifflai-je.

Il m'ignora, ouvrant une à une les portes des pièces que nous croisions. Un bureau, une salle d'ordinateur, une salle de bains et une pièce sans rien d'autre qu'une batterie.

— Merde ! m'exclamai-je quand je manquais trébucher. Lâche-moi, ça suffit !

Nous arrivâmes enfin devant une pièce qui trouva visiblement grâce à ses yeux. Une chambre. Après m'avoir traînée à l'intérieur, il claqua la porte puis se tourna vers moi. Alors que la colère embrasait son regard, la paume de ma main atterrit sur sa joue. Honnêtement, je ne sais pas lequel de nous deux fut le plus surpris par le bruit cinglant.

Cette petite Zeny connaissait vraiment son affaire.

La main cuisante et la respiration haletante, je le dévisageai.

— Quand je dis stop, c'est stop. Tu n'as aucun droit de me traîner comme une merde aux ordres de son Altesse. C'est clair ?

— Son Altesse ?

Je haussai les épaules.

— Tu vois ce que je veux dire.

Il s'essuya la bouche du dos de la main, ses yeux lançant des éclairs. La rougeur qui s'épanouissait sur sa joue était impressionnante.

— Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Excuse-toi d'abord.

— Tu as raison. J'aurais dû t'écouter. J'étais furieux mais ce n'est pas une raison. Je suis désolé. (Ses narines se dilatèrent.) Maintenant, réponds : qu'est-ce que tu fous ici ?

— J'étais en train d'assister au remariage de Nell et Pat. Mais apparemment, tu as décidé que tu avais besoin d'avoir une petite discussion avec moi et que ça ne pouvait pas attendre.

— Ils t'ont invitée ?

— Non, Joe. Je me suis simplement pointée parce que je trouvais marrant de te faire chier, rétorquai-je, hors de moi. Évidemment qu'ils m'ont invitée !

Il fit volte-face et se mit à faire les cent pas.

— Ils n'auraient pas dû.

— Tu te fous de moi ?

— Quoi ?

— Ces gens ne t'appartiennent pas. D'accord, ce sont tes amis, mais tu n'as pas à prendre de décisions à leur place.

— Un peu de loyauté ne serait quand même pas trop demander. Même si j'imagine que tu as du mal à comprendre ce concept.

Ma bouche forma un O parfait.

— Tu es partie sans un mot, bordel ! lança-t-il en me pointant du doigt de façon particulièrement agressive. (Connard.) Après tout ce qu'on avait traversé.

— C'est toi qui m'as demandé de partir. À plusieurs reprises. Dans des termes on ne peut plus clairs, rétorquai-je sans me démonter. Alors, le moment venu, je suis partie.

— Tu as dit que tu serais là pour moi.

— En plus, ton père m’a remplacée pour les travaux. Tu n’avais plus besoin de moi.

Il soupira, les mains sur les hanches.

— Ça t’empêchait de dire au revoir ?

— Et toi, de dire à Star qu’il y avait quelque chose entre nous ?

— Tu es partie parce que tu étais jalouse.

Je soupirai. Autant se montrer totalement honnête.

— C’était l’une des raisons, oui. Et tu m’avais clairement fait comprendre qu’il n’y avait pas de place pour moi dans ta vie. Avec ton bras, Eric et Nell qui pleuraient la perte de leur bébé, et ce connard qui voulait te faire un procès, c’était trop pour toi et je l’ai compris. Vraiment. Ta vie était hyper compliquée. Mais je ne pouvais pas me permettre de mettre la mienne entre parenthèses plus longtemps. Pas alors qu’Eric était rentré pour s’occuper du bar. Et je savais que ton père commencerait à t’aider pour les rénovations.

Il recommença à faire les cent pas.

— Tu me croyais incapable de comprendre ça ?

— Non, je me savais incapable de le supporter, répondis-je, mon cœur se brisant une fois encore rien qu’en repensant à ces paroles. (Quant à les prononcer...) Je veux dire... je n’aurais pas supporté de te dire au revoir. Partir a été l’une des choses les plus dures que j’aie jamais eu à faire. O.K. ?

— Donc tu as préféré t’enfuir lâchement ?

— Surprise ! hurlai-je. Salut, je m’appelle Alex Parks. Ravie de te rencontrer. Au cas où tu n’aurais pas remarqué, il se trouve que je suis l’une des plus grosses froussardes névrosées au monde. Pas le titre le plus noble, je te l’accorde, mais c’est le mien.

Les dents serrées, il secoua la tête.

— Putain...

Je gardai le silence.

— Si tu as tellement peur de tout, qu’est-ce que tu fais ici, alors ?

Bonne question. Très bonne question, même. Pas une question à laquelle j’avais envie de répondre, cela dit.

Il se planta en face de moi.

— Alors ?

— Je ne pouvais pas rester loin de toi, voilà ! Tu ne répondais pas à mes e-mails et j’avais besoin de te voir.

— Pourquoi ?

Je levai les yeux au ciel.

— Enfin, Joe. Mets-y un peu du tien, s’il te plaît. À ton avis ?

— Je n’en ai pas la moindre idée, Madame Bonheur. Tu pars sans un mot et voilà que, des mois plus tard, tu te pointes. Et je suis simplement censé accepter ?

— Alors n’accepte pas. Sois furieux contre moi. Dis-moi de rentrer à Seattle, que tu ne veux plus jamais me revoir.

— Alex...

Je repoussai son ventre plat de mes deux mains. Il ne s’y attendait visiblement pas car il chancela en arrière. Puisque ça avait si bien marché la première fois, recommençons. Je le poussai jusqu’à ce qu’il se retrouve acculé contre la porte. Nous arborions tous les deux nos visages les plus féroces.

— Dis-moi que je ne représente rien pour toi, que je n’ai jamais rien représenté. Vas-y. Terminons-en une fois pour toutes.

Il tressaillit. De surprise ou je ne sais quoi. Quand je m’avançai pour le pousser de nouveau, il m’attrapa fermement les poignets.

— Arrête.

— Dis-moi que je suis une amie merdique et que tu ne veux plus jamais coucher avec moi. Allez !

— Ça suffit.

— Brise-moi le cœur encore une fois, Joe Collins. Vas-y, lançai-je avec l'ironie du désespoir. Je suis prête.

Sa bouche se durcit.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? En quoi je t'ai brisé le cœur ?

— En n'étant pas prêt. En te refermant complètement alors que je me suis ouverte à toi, répondis-je, la gorge serrée par l'émotion. En me faisant comprendre que je ne représentais rien pour toi en agissant comme un gros connard après l'accident. Qu'on le veuille ou non, tu m'as détruite, Joe.

Il me dévisagea en silence.

— Et le pire, dans tout ça, c'est que ce n'est même pas ta faute, ajoutai-je, les larmes se formant au coin de mes yeux. C'est la mienne. D'être venue ici et de m'être attachée à toi. D'avoir voulu tout arranger, en vain. D'avoir assumé tant de choses après l'accident que j'ai fini par avoir l'impression de tomber en morceaux et que la seule issue était de partir.

Les sourcils froncés, il prit mon visage en coupe dans ses larges mains.

— Tu as raison, j'aurais dû prendre ton parti contre Star. Je suis désolé, Alex. Putain. Pour tout. Je me suis comporté comme un connard sans cœur parce que j'étais incapable de gérer ce qui se passait entre nous. J'aurais dû... merde. J'aurais dû attendre, te garder près de moi. Ne pas te faire croire que je ne tenais pas à toi. Pardon d'avoir agi comme un imbécile, Madame Bonheur. Tu me pardonnes ?

— Tu es désolé ? Sérieux ?

J'hallucinais...

Il hocha la tête.

— En te repoussant, j'ai commis la plus grosse erreur de ma vie.

Nous nous dévisageâmes de nouveau. Je ne pouvais plus le supporter. Un trop-plein d'émotions m'envahit. Je fermai les yeux et pris une profonde inspiration. Puis, au moment où je pensais avoir retrouvé la maîtrise de moi-même, je sentis les lèvres de Joe effleurer les miennes, et perdis de nouveau pied.

J'avais oublié à quel point il embrassait bien...

Nos bouches se cherchaient, nos langues s'entremêlaient et ses mains... putain ses mains... Tenant d'abord tendrement mon visage, elles caressèrent les côtés de ma robe. Puis soudain, elles s'insinuèrent en dessous avant de se glisser dans ma petite culotte en dentelle noire.

Une main caressant chacune de mes fesses, il poussa un long gémissement.

— Tu m'as trop manqué.

— Vraiment ? demandai-je, pantelante.

— Ouais. Ne disparais plus jamais comme ça.

— D'accord.

— Promets-le-moi, exigea-t-il en passant une main autour de ma gorge, avant de la serrer légèrement.

— Je te le promets.

Il me plaqua alors violemment contre la porte et ses dents plongèrent dans ma nuque. Me punissant de la meilleure des façons. Il fit glisser brutalement mon sous-vêtement le long de mes jambes, n'hésitant qu'en arrivant aux talons aiguilles.

Il me regarda, un petit sourire narquois sur le visage.

— Encore des talons de strip-teaseuse ?

— Joe, ce sont des chaussures de créateur, répondis-je en essuyant une larme avant de me débarrasser de ma culotte. Un peu de respect.

— O.K. Attends un instant.

— Hein ?

Ses doigts se glissèrent entre mes jambes et sa tête disparut sous ma robe. Oh merde, j'étais fichue. Une bouche chaude, une langue humide, et un homme déterminé aux nombreux talents. Et je ne vous parle même pas de la sensation de sa barbe qui effleurait mes parties les plus sensibles. En un rien de temps, je ne fus plus qu'une petite chose extatique. J'étais plus que prête pour lui, je le voulais en moi, et tout de suite.

— Joe..., dis-je en relevant ma robe et en lui caressant les cheveux. Allez !

— Quoi ? demanda-t-il en faisant tourner sa langue le long de mon clitoris.

C'était trop bon. Sans ses mains et l'aide de la porte, je me serais retrouvée par terre. Mes genoux peinaient à me soutenir face au plaisir qui me submergeait.

— Sexe. Maintenant, répondis-je en tirant légèrement sur ses cheveux.

Il s'essuya la bouche du dos de la main et se releva avant de s'attaquer à sa fermeture Éclair. Il sortit un préservatif de son portefeuille et l'enfila aussitôt sur son impressionnante érection.

— Tout de suite ?

Je hochai la tête et passai mes bras autour de son cou.

— Sûre ?

— Ne me force pas à te faire du mal.

— Oui, m'dame.

Il me souleva et j'enroulai fermement mes jambes autour de lui. Jamais plus je ne le laisserais partir. Il remonta ma robe. Nous étions fin prêts. Il dirigea le bout de son sexe vers mon ouverture et la sensation exquise nous fit gémir tous les deux. Il était dur et moi mouillée. Nous en avions tellement envie. Il me pénétra doucement, me remplissant.

Bouche ouverte, je haletai, et tout en moi se contracta. C'est exactement ce dont j'avais eu envie depuis mon départ. De lui. Je n'avais eu ni rancard ni distractions. Je n'avais même pas essayé. Joe Collins possédait mon cœur, qu'il le veuille ou non. Avec son sexe dur coulissant en moi, électrisant chaque centimètre carré de mon corps, autant annuler Noël. Rien ne pourrait jamais être si spécial, si parfait.

— Ça va ?

— Oh oui, répondis-je en souriant, ma bouche tremblant légèrement.

Il me pénétrait lentement, comme s'il me connaissait depuis toujours. Je me sentais en sécurité dans ses bras. Je savais que ses yeux embrumés ne me quitteraient pas un seul instant, mémorisant chaque détail, chaque réaction. L'extase absolue. Le genre de sensation qu'on ne peut connaître qu'avec un seul être.

— Je t'aime, déclarai-je en le regardant droit dans les yeux, sans avoir un seul instant envie de me cacher.

— Merci, mon Dieu.

Je resserrai les muscles de mon sexe autour de lui, augmentant ainsi notre plaisir. Mes yeux se révolvèrent.

— Putain, marmonna-t-il. Encore...

Je m'exécutai. Il s'enfonça violemment en moi, ses doigts plantés dans mes fesses. Plus tard, il pourrait embrasser les bleus qu'il m'avait faits. Peu à peu, ses coups de boutoir se firent plus frénétiques. Je pouvais à peine respirer, encore moins réfléchir. Chacun de mes muscles, chaque parcelle de mon être, se contracta à l'approche de l'orgasme.

Mes talons cognant contre ses fesses, je le serrai si fort qu'il lui aurait été impossible de s'échapper. La chaleur, l'odeur... tout était parfait. Soudain, j'explosai en criant son nom. Mon esprit dériva dans les étoiles, se retrouva en orbite autour de la galaxie. Je le sentis néanmoins jouir en moi, ses hanches me plaquant contre la porte.

Le paradis. Le vrai. Enfin, je l'avais trouvé.

— Ce n'est pas louche du tout...

— De quoi tu parles ? demandai-je en offrant à Rosie mon air le plus innocent.

Yeux grands ouverts, battements de cils, le grand jeu.

Joe gloussa doucement, cette espèce de traître.

J'étais assise sur ses genoux, une boisson fraîche à la main, son bras enroulé autour de moi. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Pendant notre absence, Nell et Patrick s'étaient remariés. La couche des jumelles avait apparemment été changée. Sur la piste de danse improvisée, Stan et Audrey dansaient, tendrement enlacés au son d'un vieil air de blues. À côté d'eux, Vaughan et Lydia les imitaient. Mal et sa femme improvisaient, quant à eux, un tango. Enfin... surtout Mal. Sa femme, les bras serrés autour de lui, ne pouvait s'arrêter de rire.

Vive l'amour !

— Je crois que Rosie fait allusion à tes cheveux en bataille et ton maquillage défait, dit Nell en sirotant un verre d'eau. Tu es dans un état lamentable. Et moi qui croyais que seuls les nouveaux mariés étaient censés s'éclipser pour aller baiser dans un placard...

Patrick haussa les sourcils.

— Il y a des lits, ma chérie. Pourquoi un placard ?

— Tu as raison. D'ailleurs, combien de temps il nous faudrait pour le faire dans toutes les pièces de cette baraque, à ton avis ?

— Aucune idée. On devrait se pencher sérieusement sur la question.

Pat glissa un bras autour des épaules de Nell. Son visage était serein, apaisé. Mais également songeur.

Nell lui adressa un grand sourire.

Assis sur l'un des accoudoirs du canapé, Eric secoua la tête.

— Les couples mariés n'ont pas de relations sexuelles. Vous devriez le savoir. À la minute où vous signez ce contrat, *boum* ! Votre ancienne vie est terminée. Fini la rigolade. Plus rien.

— Ah, mon frère... Saint patron de l'amour.

Eric nous jeta tour à tour un regard mauvais. Puis il leva sa bouteille de bière.

— O.K., O.K. À l'amour !

Tout le monde trinqua.

— À Nell et Patrick ! continua-t-il en relevant sa bouteille. Vous méritez tout le bonheur que ce monde peut vous apporter. Et je suis sincère.

— Merci, répondit Nell dont les yeux s'embuaient.

Pat adressa à Eric un hochement de tête viril.

— Santé ! lança Andre.

Quel moment parfait... Les vieilles tensions étaient apaisées, personne ne souffrait. Enfin, à ma connaissance. Quelque chose assombrissait néanmoins le regard d'Eric. Sa mauvaise humeur habituelle ou quelque chose de plus profond ? Impossible à dire. Aujourd'hui, son enfant aurait déjà dû être né. Pas le genre d'événement dont on peut facilement faire abstraction. Une telle douleur mettrait du temps à s'atténuer.

— Et à vous deux ! continua Eric en pointant sa bouteille presque vide dans notre direction, à Joe et à moi.

Oh, bon sang, nous y voilà. S'il nous rejouait le refrain de « elle t'utilise pour m'atteindre », je lui arracherais les yeux, à ce crétin. Mais non, il m'adressa simplement un petit sourire.

— Bonne chance !

Les deux frères s'échangèrent leurs habituels petits mouvements de menton.

— Ça ne va pas être facile en vivant dans des États différents, dit Rosie.

Je souris.

— On a l'habitude de correspondre par e-mails.

— Ça va aller, répondit Joe d'une voix assurée. Je passerai du temps là-bas, et toi ici. Avant de choisir la ville qui nous conviendra le mieux.

— Tu pourrais vraiment partir ? demanda Eric en fronçant les sourcils.

Joe haussa les épaules. Je posai la tête sur son épaule.

— J'en doute fort.

Il m'effleura le front de ses lèvres.

— Je suis sérieux, Madame Bonheur. Si tu as besoin d'être à Seattle, on s'arrangera.

— Tu as ton boulot ici, alors que je peux bosser de n'importe où.

— Et toi tu as Val et tes parents, là-bas.

— Ouais, mais Val adore sauter dans un avion, de toute façon. Alors que moi je déteste voler de toute mon âme, répondis-je car, pour être honnête, il m'avait fallu un Valium et une bonne dose de courage pour venir ici. Et je pense que mes parents voudraient visiter Cœur d'Alene. Enfin, si je décide un jour de déménager ici. On verra.

— Je te veux auprès de moi, dit-il en plantant un nouveau baiser sur mon visage. Mais ne prends pas de décision hâtive. Je ne veux pas que tu aies de regrets.

— On trouvera une solution, répondis-je en souriant, m'imprégnant de son odeur, de la sensation de son épaule musclée sous ma joue, de sa barbe contre le sommet de ma tête.

— Je t'aime, murmura-t-il.

— Vraiment ?

— Sans l'ombre d'un doute.

— Tant mieux. Mais je t'aime encore plus.

Car il était important dans les relations, surtout celles dans lesquelles vous avez l'impression d'avoir toujours connu l'autre, de montrer que vous êtes la meilleure. Ah ah !

— Il ne veut pas se montrer.

— Hmm ?

Je me rapprochai de la fenêtre de mon bureau devant laquelle se tenait Joe, vêtu simplement d'un boxer. Heureusement que de nombreux arbres le cachaient à la vue des voisins. Sinon, il aurait provoqué une foutue émeute.

— Il doit être timide, ajouta-t-il en passant un bras autour de mon épaule.

— Il doit surtout être intimidé par la taille de tes noix. Tu pourrais peut-être enfiler un pantalon ?

Il éclata de rire et m'embrassa le bout du nez.

— Marty finira tôt ou tard par venir nous dire bonjour. Un peu de patience. C'est un écureuil très occupé.

Joe s'assit au bord du bureau, l'un des derniers meubles restants dans l'appartement, et m'attira entre ses jambes.

— Tu t'en sors ?

— Ça va. Je n'ai pas encore fait de crises d'angoisse.

Mon regard se posa sur la myriade de cartons contenant tout ce que je possédais sur cette terre. Je déménageais à Cœur d'Alene pour vivre dans l'un des appartements du Bird Building avec mon petit ami. Waouh... Mon cœur s'affola.

— Tu n'as pas changé d'avis ?

Je me blottis dans ses bras. Tant de peau chaude sur laquelle faire courir mes doigts. Divin.

— Non. Côté boulot, aucun problème. Et nous deux, c'est du sérieux. Tout va bien. Je suis toujours un peu anxieuse mais...

— Je t'aime. (Ses lèvres chaudes déposèrent des baisers sur mon épaule et des frissons me parcoururent.) Je peux peut-être t'aider...

— À me détendre ? demandai-je d'une voix rauque.

Honte à moi, l'odeur de nos derniers ébats flottait encore dans la pièce. Une fois le plus gros des cartons terminé, nous avons entamé une espèce de compétition frénétique pour voir combien de fois nous pourrions le faire dans mon appartement avant que je ne doive le rendre. Jusque-là, nous étions tous deux gagnants.

Ses doigts avides s'enfoncèrent dans mes hanches.

— Mmh.

— À me changer les idées ?

— Absolument.

— Val et son mec ne vont pas tarder à débarquer pour nous aider à tout transporter dans ton camion, lançai-je en arquant le cou pour lui en donner un meilleur accès. Mais il nous reste toujours le matelas.

— Ce serait dommage de ne pas l'utiliser, marmonna-t-il, son érection tendue au bas de mes reins.

Il était vraiment insatiable. En même temps, moi aussi. Nous formions une parfaite paire d'obsédés.

J'aperçus soudain un éclair de fourrure sur une branche d'arbre. Je me dégageai de l'étreinte de Joe pour me précipiter à la fenêtre.

— Marty ! Salut, mon pote.

J'entendis un gros soupir derrière moi.

— Castré par un écureuil.

— Mais il est tellement mignon ! roucoulai-je. N'est-ce pas, Marty ? Oh oui, tu es très mignon.

Je sentis des bras m'enlacer de nouveau, me serrer fort.

— J'apprécie que tu le quittes pour moi, Madame Bonheur.

— C'était un choix difficile, c'est vrai. Mais je... Pour être honnête, je me demande toujours si je ne devrais pas rest...

Il me mordilla l'épaule et je gloussai comme une écolière énamourée. C'était plus fort que moi. Joe me possédait, corps et âme. Toutes mes phobies s'étaient envolées, une à une. Il m'aidait à devenir plus courageuse, meilleure. À m'ouvrir au monde et à ce qu'il avait à m'offrir.

— Je t'aime, déclarai-je, avant que le nombre de mes suçons n'explose le compteur.

Porter constamment des foulards en présence de mes parents commençait à devenir suspect.

— J'espère bien, rétorqua-t-il d'une voix bourrue.

Je souris, mon cœur débordant de bonheur et d'amour.

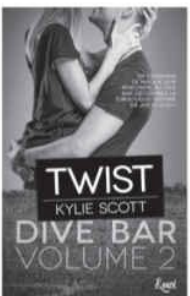
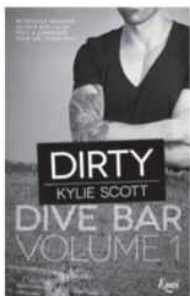
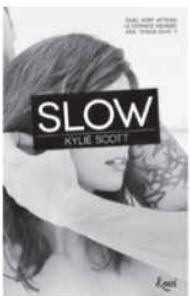
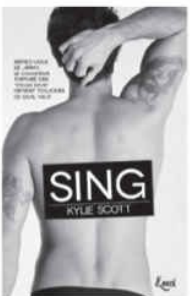
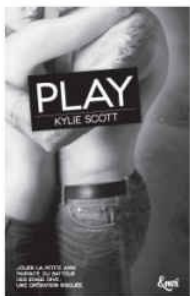
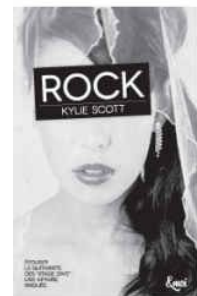
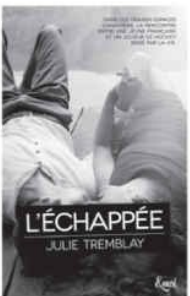
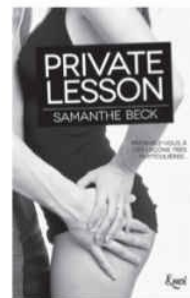
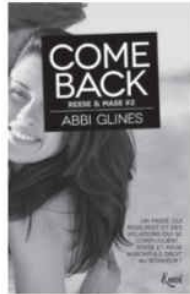
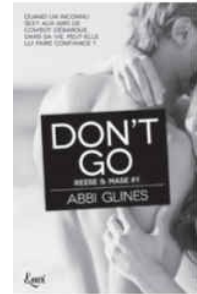
— Je vous suivrai jusqu'au bout du monde, monsieur Collins.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier tous les critiques et les blogueurs qui prennent le temps de lire mes livres. À Rose et à l'équipe incroyable de St. Martin's Press, à Cate et Pan Macmillan Australie, et à Catherine et Pan Macmillan Royaume-Uni. À Amy Tannenbaum, mon merveilleux agent, qui m'empêche de devenir zinzin, et à toute l'équipe de l'agence Jane Rotrosen. Un grand merci également à l'Australian Romance Readers Association pour son indéfectible soutien. À vous, les Groupies, continuez comme ça ! À ma « sœur » Mish à qui je dois tout < 3. À Sali Pow : je t'aime. Un énorme merci à mon mari et mes enfants adorés, à ma famille, mes amis et tous ceux qui ont veillé sur moi au cours de cette aventure extraordinaire mais parfois éprouvante. By Hang Le, tu n'as toujours pas répondu à ma proposition de nous enfuir tous les deux, ça commence à devenir légèrement vexant. Et enfin, Joanna Wylde... je n'ai absolument rien à te dire.

S'il y a bien une chose que j'ai apprise ces dernières années, c'est... qu'il faut une bande très soudée pour vous faire garder la tête sur les épaules et une communauté pour vous rendre entière. J'ai ma bande ainsi que la communauté de la romance. Je ne pourrais jamais assez vous remercier, toutes les deux.

Déjà parus dans la collection *& moi*



&moi

100 % ROMANCE,
100 % PLAISIR

SÉRIE
ROSEMARY BEACH
ABBI GLINES

Bienvenue à Rosemary Beach, où se croisent Woods et Della, Grant et Harlow, Tripp et Bethy, et Mase et Reese, des personnages qu'a priori tout opposait mais que le destin réunit dans cette petite ville côtière huppée. Abbi Glines nous livre de belles rencontres entre des héros confrontés à des passés troubles. Mais face aux obstacles, c'est à deux qu'on est le plus fort...



**PROLONGEZ
L'EXPÉRIENCE
&MOI**



www.collection-emoi.fr



www.facebook.com/collectionemoi



www.instagram.com/collection_emoi

&moi

100 % ROMANCE,
100 % PLAISIR

SÉRIES STAGE DIVE & DIVE BAR

KYLIE SCOTT

Les quatre rock stars des **Stage Dive** sont aussi connus pour leurs talents de musiciens que pour leurs frasques amoureuses. Jusqu'au jour où ils rencontrent chacun LA fille, celle qui va tout changer pour eux. Mais les heureuses élues ne tardent pas à se rendre compte que fréquenter les Stage Dive n'est pas de tout repos.

Et leurs aventures se prolongent au **Dive Bar**, là où les Stage Dive se sont produits sur scène pour la première fois. Si les rock stars ont fait bien du chemin depuis, l'équipe du Dive Bar n'est pas en reste quand il s'agit de faire la fête et résoudre des drames de coeur...



**PROLONGEZ
L'EXPÉRIENCE
&MOI**



www.collection-emoi.fr



www.facebook.com/collectionemoi



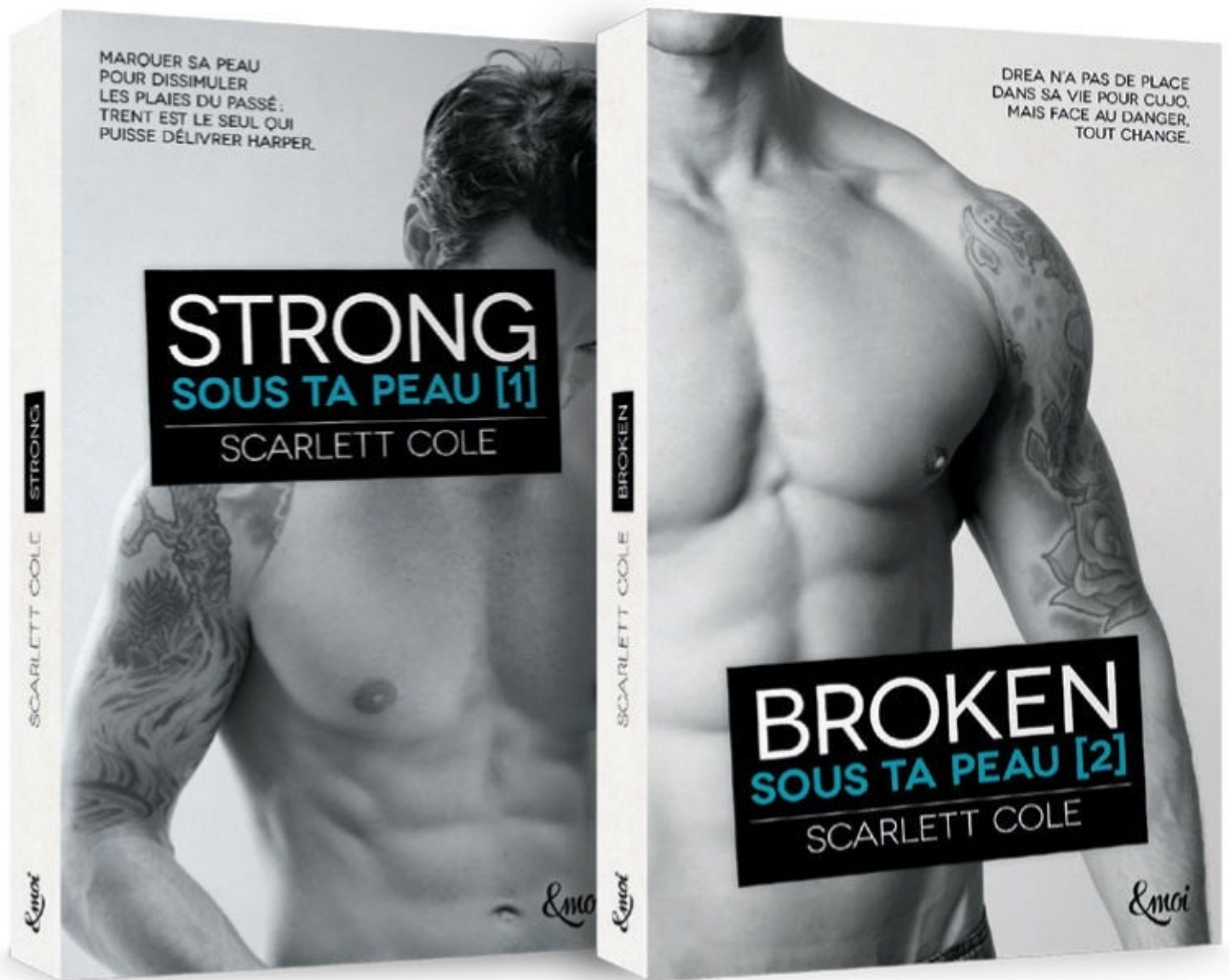
www.instagram.com/collection_emoi

& moi

100 % ROMANCE,
100 % PLAISIR

SÉRIE
SOUS TA PEAU
SCARLETT COLE

Romance, tatouage, et suspense : dans la série *Sous ta peau*, Scarlett Cole nous livre des émotions intenses dans un univers très sensuel dans lequel le danger n'est jamais loin... Harper et Trent, Drea et Cujo : autant de personnages marqués par des expériences compliquées qu'il leur faudra surmonter ensemble.



**PROLONGEZ
L'EXPÉRIENCE
&MOI**



www.collection-emoi.fr



www.facebook.com/collectionemoi



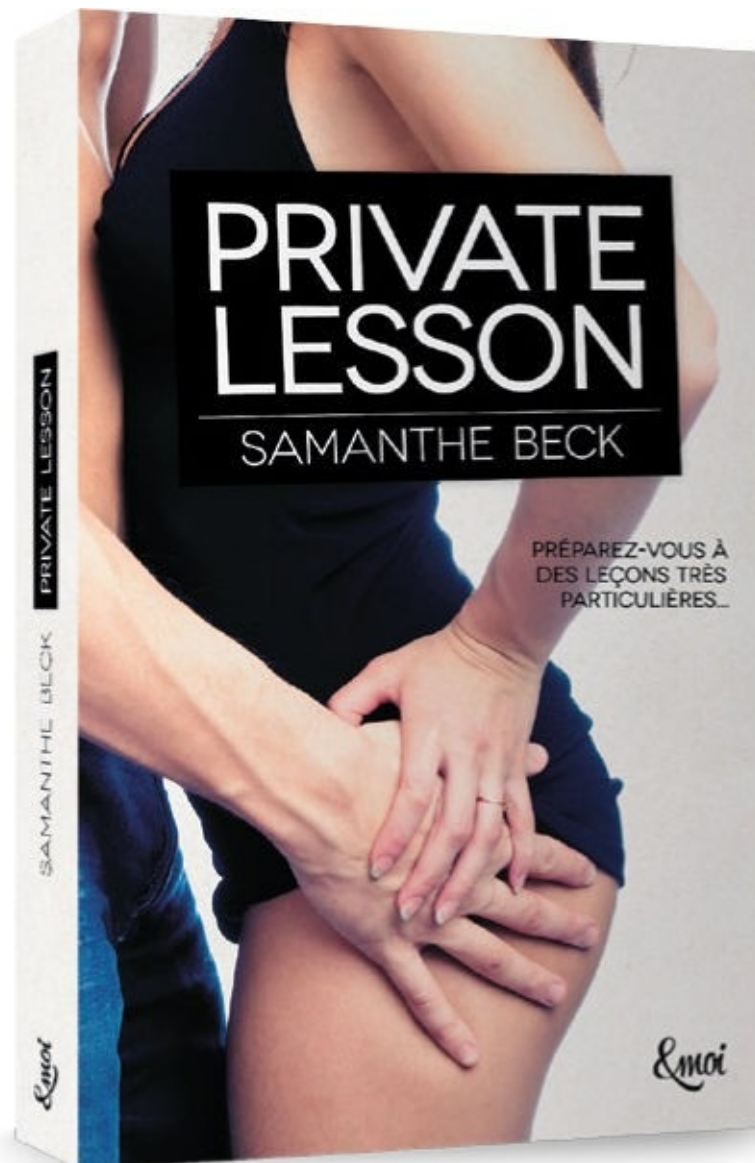
www.instagram.com/collection_emoi

&moi

100 % ROMANCE,
100 % PLAISIR

DES LEÇONS TRÈS PARTICULIÈRES...

Tout juste diplômée en médecine, Ellie retourne dans sa ville natale. Ça tombe bien, son amour de jeunesse est à nouveau célibataire ! Mais Ellie craint de ne pas être à la hauteur. Lorsque Tyler, tombeur notoire, a besoin d'une faveur, le deal est tout trouvé : Ellie lui rendra service contre des leçons très particulières...



**PROLONGEZ
L'EXPÉRIENCE
&MOI**



www.collection-emoi.fr



www.facebook.com/collectionemoi



www.instagram.com/collection_emoi

100 % ROMANCE,
100 % PLAISIR

NOS AUTEURS FRANÇAIS

L'Échappée : Dans les grands espaces canadiens, la rencontre entre une jeune Française et un joueur de hockey brisé par la vie.

L'Autre Chemin : De Paris au Sri Lanka, laissez-vous porter par une romance poétique et originale.

Si on nous l'avait dit : Laura Trompette nous livre une rencontre aussi imprévisible qu'envoûtante !



**PROLONGEZ
L'EXPÉRIENCE
&MOI**



www.collection-emoi.fr



www.facebook.com/collectionemoi



www.instagram.com/collection_emoi

&moi

100 % ROMANCE,
100 % PLAISIR

SÉRIE
LE CLUB
LAUREN ROWE

Connaissez-vous le Club, où tous vos fantasmes deviennent réalité ? Rejoindre cette mystérieuse agence, c'est l'assurance de faire des rencontres inoubliables. Voilà en tout cas ce qu'espère le sexy Jonas Faraday. Il était pourtant loin d'imaginer à quel point une rencontre inattendue allait bouleverser sa vie. Surtout que le Club n'est pas exactement ce qu'il prétend être.



**PROLONGEZ
L'EXPÉRIENCE**



www.collection-emoi.fr



www.facebook.com/collectionemoi



Table des matières

Couverture
Page de titre
Du même auteur
Page de copyright
Dédicace
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22

Chapitre 23

Remerciements